

# INTER ARMA ENIM SILENT LEGUES

*Silver Spring, Maryland,  
Direction de la  
National Oceanic and Atmospheric Administration,  
Lundi 10 septembre 2001, 22h45*

La cellule d'urgence s'était réunie dans la soirée à la demande expresse de la direction. Le National Hurricane Center avait transmis des nouvelles alarmantes dans le courant de l'après-midi et William Holston, son représentant au siège de la NOAA, ne pouvait faire mieux que les confirmer. Ira Mc Millan, le directeur adjoint, l'avait requis ainsi que tous les spécialistes de la question. La réunion extraordinaire avait pour but de déterminer s'il fallait effectuer une alerte à l'ouragan pour le nord-est du pays. William Holston était revenu avec les dernières nouvelles du dernier phénomène météorologique attentivement suivi par le NHC : l'ouragan Erin. Situé au large des côtes, il se dirigeait droit vers l'une des régions les plus peuplées du pays, qui comporte les villes de New York, Washington et Boston.

« Il est passé de trois à quatre sur l'échelle Saffir-Simpson, indiqua le représentant du NHC. Nous pensions qu'il ne risquait pas de se renforcer en arrivant au-dessus de 40° de latitude nord, mais cela n'a pas été le cas. On a un gros problème.

— C'est le moins que l'on puisse dire, reprit Gayle Pearson, la spécialiste de la prévention des catastrophes naturelles de la NOAA. Compte tenu des données que tu nous as transmises, il fonce droit sur New York City. Nous n'avons plus que six heures de préavis avant qu'il ne touche la côte.

— Bill, quelles sont les chances pour que cet ouragan change de direction pendant la nuit et épargne la côte est ?

— Moins de 5 % Ira... Si on doit lancer une alerte, c'est maintenant qu'il faut le faire. Il faut mobiliser la Garde Nationale de tous les états entre le Massachusetts et la Virginie orientale, faire fermer les aéroports, alerter la FEMA, les gouverneurs des états concernés, ainsi que les maires des villes touchées, et le public. C'est la première fois depuis 1811 qu'un ouragan se dirige droit sur New York City. S'il faut faire quelque chose, c'est tout de suite. »

Le directeur adjoint réfléchit brièvement puis il demanda au représentant du NHC :

« Seulement 5 % de chances qu'Erin dévie de sa trajectoire ? 4 sur l'échelle Saffir-Simpson à l'heure actuelle ?

— Données fiables Ira. Un P3<sup>1</sup> est dans l'ouragan à l'heure qu'il est, il fait des mesures de vents qui sont alarmantes. On en est à 120 nœuds de vent ( $222,24 \text{ km/h}$ ) aux derniers relevés. Tendance à l'augmentation.

— Heure estimée d'arrivée sur les côtes ?

— Entre sept et huit heures EST...

— Bon, pas d'hésitation, on lance immédiatement l'alerte ouragan sur toute la zone comprise entre Boston et Washington, ces deux villes incluses. Gayle, tu vois avec la FEMA, les gouverneurs et les maires, je me charge de la FAA pour la fermeture des aéroports. L'alerte doit être effective au plus tard demain, 11 septembre, à 2 heures EST. Vous mobilisez immédiatement tous le personnel NOAA nécessaire et vous m'envoyez directement tous ceux qui vous causent problème. Je préviens le directeur... »

Les six responsables de la NOAA se sont immédiatement rendus à leurs postes respectifs afin de mettre en œuvre l'alerte décidée par leur directeur adjoint. La plus grosse opération de sécurité civile du pays, après celle qui avait suivi l'explosion du mont Saint Helen, venait de commencer.

---

<sup>1</sup> Avion militaire de patrouille maritime dont une version civile est employée comme avion "chasseur d'ouragans" par le NHC.

## ***Maple Leaf Hotel, New York City***

### ***Mardi 11 septembre 2001, 6h30***

Judith Breckingham n'avait pas de chance pour sa visite à son amie d'enfance Linda Patterson : la FAA venait d'ordonner à tous les aéroports de la côte est de fermer à cause de l'arrivée imminente de l'ouragan Erin. Le répondeur téléphonique de la Port Authority of New York and New Jersey ne laissait planer aucune ambiguïté sur la nature de la mesure :

« *Suite à des conditions météorologiques exceptionnelles, les aéroports de Newark International, Teterboro, La Guardia Regional et John Kennedy International sont fermés jusqu'à nouvel ordre. Veuillez vous reporter aux services de la compagnie aérienne dont vous attendez un vol, ou qui vous a vendu votre billet, pour de plus amples informations... »*

Judith Breckingham avait d'importantes activités urgentes à entamer au sein de l'association humanitaire où elle avait été récemment embauchée comme cadre logistique. Il lui fallait rejoindre San Francisco pour le mercredi 13 septembre au plus tard, et l'évolution de la météo l'obligeait à rester à New York City. Malgré la compagnie de son amie Linda, qu'elle connaissait depuis leurs années communes d'école à Denver, l'attente d'un créneau pour pouvoir rentrer à San Francisco l'agaçait. Dépitée, elle fit part à son amie de son problème :

« Ils vont devoir se passer de moi à Immediate Action... La tuile, au moment où nous avions enfin les fonds pour notre campagne de lutte contre l'illettrisme !

— Ils ne sont pas à deux-trois jours près, ils pourront reporter la réunion si leur responsable logistique n'est pas là suite à un cas de force majeure, temporisa Linda. Mon beau-père va ouvrir la salle du restaurant pour le petit-déjeuner, viens te changer les idées. Vu le temps, on va laisser les petites dormir, leur école maternelle est sûrement fermée.

— Ça se voit que tu connais bien les plans d'alerte...

— Je risque d'être mobilisée par la Naval Reserve pour assister la FEMA. Pour l'instant, personne ne m'a appelée... »

Par les fenêtres de la salle à manger du Maple Leaf Hotel, un ancien entrepôt de la 38e rue ouest de Manhattan soigneusement restauré et réaménagé, les trombes d'eau apportées par l'ouragan étaient visibles dans la lumière orangée de l'éclairage public. Les premières lueurs de l'aube étaient masquées par les nuages noirs du phénomène météorologique. Linda fut à moitié surprise de retrouver dans la salle du restaurant la tante de son compagnon, Lucille Peyreblanque Llanfyllin, restauratrice de profession, qui normalement aurait dû être au travail à cette heure-ci, négociant les arrivages avec les fournisseurs habituels de son établissement :

« Bonjour Lucille, la FEMA a ordonné aux gens de rester chez eux ?

— Oui, j'ai entendu ça en me levant. Rester à son domicile sauf personnels mobilisés et cas de force majeure. Je pense que ça va faire pareil pour vous avec votre cabinet d'avocats, le plan d'urgence ouragan s'applique.

— C'est sérieux ? demanda Judith Breckingham.

— Très... C'est réservés aux ouragans de 3 et plus sur l'échelle de Saffir-Simpson. Autrement dit, on va avoir des vents de plus de 150 mph (242 km/h) et des trombes d'eau. Ça a commencé, je pense que Martin va être bloqué à Bellevue... »

Un appel arriva sur le téléphone portable de Linda Patterson. C'était la Naval Reserve qui la mobilisait pour la coordination des secours dans Manhattan. Par chance, un centre de secours avait été préparé pour un exercice d'alerte à l'attaque chimique, Tripod, qui était à l'origine prévu pour le 12 septembre. Un véhicule de la Garde Nationale était envoyé au Maple Leaf Hotel pour permettre à Linda, officier de réserve, de prendre ses fonctions. Dehors, la tempête faisait rage, arrêtant toute activité humaine de Boston à Washington. L'ouragan Erin et la date du 11 septembre 2001 venaient de rentrer dans l'histoire de la sécurité civile aux USA.

## ***Portland International Jetport, Maine***

### ***Mardi 11 septembre 2001, 7h10***

La fermeture de tous les aéroports de la côte est à cause du passage de l'ouragan Erin avait réduit à néant les plans de Mohamed Atta. Boston Logan, Newark International, et maintenant Washington Dulles... Sur son téléphone portable, le chef du groupe de pirates de l'air d'Al Qaïda ne pouvait faire mieux que de demander à ses troupes d'annuler l'opération. Il avait eu au bout du fil Ziad Jarrah, le chef du groupe en charge du détournement du vol United 93, qui lui avait confirmé, avant que la FEMA ne fasse couper les lignes à cause de la situation d'urgence dans la région de New York City, que Newark International avait fermé à six heures du matin ce jour-là. Et en ce moment, au bout du fil, c'était Hani Hanjour, qui devait détourner le vol American Airlines 77 pour le précipiter contre le Pentagone, qui lui confirmait que Washington Dulles International était fermé :

*« C'est cette histoire d'ouragan qui passe en ce moment sur New York City, ils ont tout fermé à cause de la météo ! Ici, rien ne vole et on ne saura pas à quelle date on pourra à nouveau prendre l'avion ! Mohamed, c'est fichu, il faut tout annuler. »*

— Je sais Hani... Écoute, tu essayes de te faire rembourser ou de te trouver une place sur un autre vol, je vais voir avec les autres si on remet ça à une date ultérieure. Ziad et Marwann ont fait de même, c'est tout ce que l'on peut faire dans l'immédiat.

— *Compris Mohamed. On se revoit pour le nouveau plan ?*

— Oui, je te dirais où et quand d'ici vendredi. Je vais devoir trouver une nouvelle date, et des fonds supplémentaires. À plus tard... »

Le grand mariage était tombé à l'eau... Un simple changement de dernière minute avait complètement ruiné une opération soigneusement préparée depuis deux ans. Désormais, les quatre équipes étaient vulnérables. Waleed Al-Shehri, le numéro deux du groupe, avait parfaitement compris la situation. Une fois que Mohamed Atta eut raccroché, il lui a demandé :

« On reporte ?

— Oui, on n'a pas fait tout ce travail pour rien ! Il nous reste chacun \$200 à \$300 en liquide sur nous, ça suffira pour les deux-trois prochains jours. Je vais contacter un de nos agents de liaison pour avoir de nouveaux fonds, pour tenir une semaine ou deux de plus. Pour le moment, nous nous faisons déplacer sur un autre vol, peu importe lequel, c'est juste pour ne pas perdre le billet.

— On peut employer nos fausses réservations, celles que l'on a faites pour tromper l'ennemi...

— Non, si le FBI nous surveille, ils nous cueilleront sur ces vols. Nous n'avons payé qu'un acompte, laissons faire... Par contre, il va falloir rapidement réserver sur les prochains vols. Nous ne pouvons pas attendre plus de dix/quinze jours, Ahmed nous a bien dit que le FBI s'était réveillé et que ce n'était plus qu'une question de jours avant que nous ne soyons tous repérés !

— Ça ne dépend pas que de moi. Je dois prévenir Oussama pour voir si on maintient l'opération ou si on annule tout. Il nous manque un gros bras dans l'équipe de Ziad, et nous avons déjà dû tout avancer aujourd'hui en faisant passer notre répétition pour le jour de l'attaque afin de ne pas attirer l'attention du FBI, et de limiter les risques de découverte prématurée par l'ennemi.

— Mohamed, on ne va quand même pas abandonner deux ans de travail comme ça ! Nous avons enfin tout le monde de prêt, ce n'est pas un problème de météo qui va devoir nous faire tout annuler !

— Je sais, ce n'est pas moi qui décide. Je dois rappeler Ahmed, il est à New York City. Comme le téléphone là-bas est coupé pour être utilisé pour les secours, je ne vais pas pouvoir le joindre avant que la situation ne revienne à la normale... »

À ce moment-là, Abdulaziz Al-Omari, qui avait été délégué par le groupe pour régler les problèmes d'annulation des billets, est venu voir Mohamed Atta et Waleed Al-Shehri :

« Mohamed, il y a un problème avec les billets.

— On ne peut pas les faire changer ?

— Si, mais il faut qu'on laisse une adresse à laquelle ils nous enverrons les nouveaux billets. Je leur donne quoi ? »

Mohamed Atta réfléchit quelques instants, puis il répondit :

« Je vais rappeler le Comfort Inn où nous avons passé la nuit. Ils doivent encore avoir des chambres de libres, tu donneras cette adresse quand je te le dirais... »

Avec son téléphone portable, Mohamed Atta a pu réserver trois chambres pour les trois prochains jours à l'hôtel de Portland où il avait passé la nuit du 10 au 11 avec ses complices. Puis il a fait déplacer ses places sur le vol AA 11 au départ de Boston Logan le 18 septembre 2001, en enjoignant Ziad Jarrah et Hani Hanjour de faire de même. Ce fut l'erreur qui causa sa perte...

## ***La Maison Blanche, Washington DC, Samedi 15 septembre 2001, 13 h 45***

En tant que spécialiste du renseignement, Miranda Gutierrez n'avait que peu de goût aux manipulations médiatiques à destination du grand public. Mais, cette fois-ci, sur ordre de sa hiérarchie, elle devait apporter sa pierre dans le cadre de l'opération Sensitive Control, qui avait pour but de faire avaler à l'opinion la pertinence d'une invasion militaire de l'Afghanistan. Certes, elle savait qu'à long terme, cette opération, ainsi que l'invasion de l'Irak qui devait suivre, n'étaient que des leurre destinés à cacher la mise en place d'une stratégie de la tension avec, en véritable cible, l'Iran et sa théocratie. Il restait le problème de vendre l'invasion auprès de l'opinion publique, ce qui justifiait une opération de communication concertée de la catégorie Control.

Dans le cadre de cette opération, la CIA avait fait la liste des informations utilisables à des fins de propagande parmi celles qu'elle détenait, et qu'il suffisait de déclasser à dessein. Miranda Gutierrez a fait le point sur la préparation de la réunion qui devait avoir lieu avec son patron, le directeur de la CIA George Tenet. La réunion de ce jour devait avoir pour but de formaliser le lancement de Sensitive Control.

Y participaient le vice-président Cheney, le secrétaire d'État Colin Powell, l'attorney general John Ashcroft, le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld, le conseiller du président Karl Rove, la conseillère à la sécurité Condoleeza Rice et le nouveau patron du FBI, Robert Mueller. Le problème, selon l'agent de la CIA, c'était les possibilités de représailles d'Al Qaïda :

« Nous avons la certitude qu'une opération terroriste de grande ampleur est en cours de préparation, si ce n'est d'exécution, contre notre pays et sur notre territoire national. Toutes mes demandes de mise en alerte sur ce dossier ont été barrées par Pennsylvania Avenue, on court droit à la catastrophe ! George, si je demande à ce que l'on traite ce dossier en priorité, vous m'appuyez ?

— Vous connaissez ma position Miranda, elle n'a pas changé. C'est bien pour cela que je vous ai amenée à cette réunion, contre l'avis de tous. Nous allons essayer de faire passer notre opération dans le cadre de la manipulation médiatique de l'équipe au pouvoir. »

L'opération visant à envahir l'Afghanistan était préparée en secret par le DoD depuis avril, le Président Bush ayant donné son aval à cette opération, initialement étudiée par l'administration Clinton suite aux attentats contre les ambassades américaines à Nairobi et Dar es Saalam, en août 1998. Le remplacement d'un régime Taliban peu coopératif par un gouvernement client des USA était une décision acquise, le faire par une opération militaire concertée avec les forces d'opposition locales une évidence. Restait à vendre la guerre afin qu'elle ne passe pas pour ce qu'elle était vraiment, une agression impérialiste. Et, pour cela, il n'y avait rien de mieux qu'une bonne manipulation médiatique à l'ancienne, ce par quoi le vice-président Cheney a débuté la réunion :

« Nos forces armées sont prêtes, la date de l'invasion est fixée au 7 octobre et vous vous doutez bien que nous ne pouvons pas attaquer comme ça sans le moindre prétexte. Al Qaïda, hébergée par les Talibans en Afghanistan, nous a déjà fourni de quoi passer à l'attaque. Robert, vous avez récupéré le FBI et les dossiers traités par Freeh, dont celui de l'attentat contre l'USS *Cole*, l'attaque la plus récente contre nos intérêts. Nous avons prévu de nous en servir comme appui à une demande d'ultimatum, qui sera notifiée au gouvernement de Kaboul lundi 17. Cette demande sera médiatisée comme il le faut, en préparation de l'invasion, mais il nous faut mettre en avant des arguments recevables.

— Et quel est le contenu de cet ultimatum ? demanda Karl Rove

— Simple... répondit le vice-président. Donnez-nous Ben Laden sinon nous venons le chercher nous-mêmes. Les Talibans ne diront jamais oui à ça. D'autant plus qu'on leur met la pression depuis le printemps pour qu'ils coopèrent, ils doivent être à point. Robert, qu'avons-nous à l'appui de notre demande ?

— J'ai ce qu'il nous faut avec l'enquête sur l'attentat contre l'USS *Cole*... pointa le directeur du FBI. La responsabilité d'Al Qaïda est évidente, et on pourra mettre ça dans la balance avec d'autres dossiers jusqu'alors peu médiatisés.

— Pouvez-vous nous citer lesquels ? demanda Condoleezza Rice.

— Ahmed Ressam, arrêté en décembre 1999 suite à une opération conjointe avec les canadiens. Il voulait faire sauter l'aéroport de Los Angeles à l'occasion des fêtes du passage à l'an 2000. Son procès vient d'avoir lieu et il nous a révélé la présence de cellules dormantes d'Al Qaïda sur notre territoire. À l'époque, Freeh et son remplaçant n'ont pas médiatisé ce procès, nous pourrons le remettre opportunément sur le devant de la scène comme exemple de la nocivité d'Al Qaïda. Monsieur le vice-président, vous n'aviez pas une réforme de la sécurité nationale à faire voter ?

— Le PATRIOT Act ? Si, si, tout à fait. La rédaction des articles de loi est terminée depuis peu, nous attendons le bon moment pour le faire voter. Début 2002 sera la meilleure période.

— C'est surtout un texte destiné à faciliter la surveillance de l'opposition libérale hors circuits politiques habituels, les alter mondialistes pour être clair, commenta George Tenet sur un ton sarcastique. Par contre, pour notre enquête sur une menace claire et immédiate contre notre aviation civile, rien. »

Surpris par le ton mordant du directeur de la CIA, Dick Cheney marqua une pause puis, perplexe, demanda ce qu'il en était :

« Une menace contre notre aviation civile. Al Qaïda ?

— Oui... répondit George Tenet. Al Qaïda prépare en ce moment une attaque concertée contre plusieurs cibles sur notre territoire national. Miss Gutierrez, présente ici, a suivi ce dossier, et elle va vous faire le point de la situation... »

C'était l'heure de gloire pour la petite agent de terrain de la CIA, jusqu'alors traitée comme quantité négligeable par une bureaucratie inepte. D'un ton posé, cet ancien sous-officier du corps des Marines a présenté la situation :

« Plusieurs sources de renseignements sur le terrain convergent pour nous confirmer qu'Al Qaïda prépare actuellement sur notre territoire des détournements d'avions de nos lignes intérieures afin non pas de prendre des otages, mais d'utiliser les avions détournés comme des missiles pilotés qui seraient précipités, lors d'attaques suicide, contre des objectifs à haute valeur symbolique sur notre territoire national. Sont visés le World Trade Center à New York City, le Pentagone et le Capitole ici, à Washington. Les seuls éléments que nous n'avons pas encore, ce sont le nom des commandos infiltrés et la date de l'attaque.

— C'est quand même quelque chose d'effarant ! »

Cette remarque du directeur du FBI marquait sa surprise. Ayant repris les dossiers de ses prédécesseurs depuis moins de dix jours, il découvrait une affaire urgente et grave mise sur le tapis par la CIA. En bon professionnel, il chercha à voir ce qu'il pouvait faire d'un tel dossier :

« George, est-ce que vous avez transmis à mes services des éléments qui leur permettraient de faire leur travail ?

— Jusque là non, à cause de certaines objections de la part de l'exécutif, répondit George Tenet d'un ton sec en regardant de biais le vice-président Cheney. Si ces obstacles sont levés, la Foreign Intelligence Surveillance Court peut vous ouvrir ce qu'il faut comme procédure sous 24 à

48 heures. Vous devez bien avoir un excité islamiste ou deux sous la main pour justifier une saisie légale de la CIA, non ?

— J'ai un certain Zacharias Moussaoui dans le collimateur, répondit Robert Mueller, gêné. Je n'ai pas grand-chose de précis le concernant, il serait lié aux milieux terroristes tchétchènes à ce qu'il paraît. Ça sera suffisant pour vous ?

— Si vous avez des éléments concrets, le juge de la FISC pourra nous ordonner de vous transmettre ce que nous avons. Il y a un rapport avec l'aviation civile ?

— Il aurait loué un simulateur de vol à Minneapolis pour s'entraîner...

— Je vais saisir la FISC immédiatement sur ce dossier, intervint Collin Powell, en dégageant ainsi son vice-président d'une situation fâcheuse. La Defense Intelligence Agency doit avoir de quoi appuyer cette demande. En s'y mettant tous, nous pouvons monter un dossier et débloquer la situation pour le FBI.

— Bien Collin, je te laisse traiter l'affaire, c'est prioritaire, pointa le vice-président. Dès que nous aurons quelque chose à exploiter, nous préviendrons la presse. Robert, cela se fera bien sûr avec votre aval, inutile de tout mettre par terre en piétinant les clauses du National Security Act de 1947, ainsi que l'instruction du dossier par le FBI... Maintenant, il nous faut passer à la préparation de l'escalade médiatique contre les Talibans. Le matraquage par la presse et la TV sera orchestré par nos services de communication, comme d'habitude... »

La séparation des compétences entre l'agence de renseignement extérieure qu'est la CIA et la police fédérale qu'est le FBI, définie par le National Security Act de 1947, était sauve. Et les trois semaines de surenchère médiatique anti-talibans, prévues dans le cadre de l'opération Sensitive Control, pouvaient débuter. Les chaînes de télévision pro gouvernementales, dont la plus complaisante, Wolf News était toujours servie en premier à titre de récompense pour sa servilité, allaient avoir une communication importante à transmettre à leur public dès lundi, afin de faire opportunément oublier le fiasco complet de la gestion, par la municipalité Giuliani récupérée par Michael Bloomberg, du passage de l'ouragan Erin sur New York City les 11 et 12 précédents. Il y avait eu plusieurs dizaines de victimes, des dégâts considérables et tout le système de transport de la ville gravement perturbé. Un clou chasse l'autre...

## **Boston Logan International Airport, Mardi 18 septembre 2001, 7 h 25**

Il s'en est fallu de peu pour que l'agent spécial Donovan Terlinghem, qui enquêtait à l'origine sur un groupe de trafiquants de cigarettes, ne rate le groupe de terroristes présumés sous la direction de Mohamed Atta. Dès que la situation à New York City a été à peu près revenue à la normale après le passage de l'ouragan Erin, il n'a eu de cesse que d'obtenir un mandat pour pouvoir regarder à sa guise les registres de réservation des compagnies aériennes. Il a ainsi retrouvé en plus Khalid Al Mihdhar, qui faisait l'objet d'un mandat suite à des soupçons fondés sur son appartenance à Al Qaïda, de même que 17 autres noms à consonance arabe, logeant dans les mêmes hôtels que les suspects, et ayant réservé sur les mêmes vols le même jour de la semaine : American Airlines 11 et United Airlines 175, tous deux au départ de Boston Logan, American Airlines 77 au départ de Washington Dulles et United Airlines 93 au départ de Newark International. Des vols devant tous décoller tôt le matin...

Le juge Melvin Pfaffenhafer, qui a délivré le premier mandat le 14 septembre 2001 pour que le FBI puisse regarder dans les fichiers des compagnies aériennes, a immédiatement accordé les 19 mandats d'arrêt contre les suspects repérés par le FBI le lundi 17 septembre 2001, sous l'inculpation de préparation de complot terroriste, avant de transmettre en urgence le dossier à la Foreign Intelligence Surveillance Court pour suite pénale à donner, vu qu'il s'agissait probablement d'une affaire de terrorisme international.

C'est ainsi qu'accompagné d'une équipe SWAT du Boston Police Department, l'agent spécial Donovan Terlinghem et plusieurs de ses collègues du bureau de terrain de Boston du FBI ont pris position discrètement dans l'aérogare de Boston Logan. Au même moment, l'agent spécial Deborah Lorbeer, avec une équipe SWAT de la police de Newark, faisait de même à Newark International, tandis qu'une troisième équipe du FBI attendait le dernier groupe à l'aéroport de Washington Dulles. Discrètement habillé en civil, sans le moindre signe distinctif, l'agent spécial Terlinghem était aux côtés des employés de la sécurité de l'aéroport de Boston, à la porte d'embarquement d'American Airlines. Vers sept heures et quart du matin, un des policiers qui surveillait les entrées a donné l'alerte à la radio :

*« Mike 32 à Freddy one : suspects repérés, ils viennent de débarquer en taxi avec des bagages.*

— Relevez les numéros des taxis et laissez-les passer. Ils sont au complet ?

*— Affirmatif, j'en vois dix, qui restent ensemble. Ils sont sur vous dans cinq minutes, rien de suspect à signaler.*

— Compris Mike 32, rejoignez votre groupe pour leur barrer la sortie au cas où. Freddy one à tous, ça va être à nous ! »

C'était la dernière ligne droite qui concluait plus une année d'enquête pour l'agent spécial Terlinghem. Même si ces types sont relâchés faute de preuves, ils ne pourront pas nous refaire le coup maintenant qu'on les a repérés pensa t-il. Calme et posé, à la différence de ses quatre autres complices, soit absents, soit nerveux, Mohamed Atta passa le contrôle d'embarquement et il se retrouva face à l'agent Terlinghem. Pas du tout surpris de prime abord, il montra une indifférence polie envers son interlocuteur imprévu :

*« Monsieur, puis-je voir votre passeport je vous prie ? Agent spécial Donovan Terlinghem, Federal Bureau of Investigation...*

— Le voilà...

— Merci... Monsieur Mohamed Atta, nationalité égyptienne... Vous avez réservé sur ce vol il me semble ?

— Tout à fait, je suis sur la liste des passagers. Je devais le prendre la semaine dernière mais il a été annulé... »

Le terroriste avait vite perçu que quelque chose n'allait pas. D'un discret coup d'œil, il avait vu qu'une douzaine d'hommes en civil l'avait isolé, lui et ses complices, du reste des passagers qui devaient embarquer sur ce vol. La carte d'agent du FBI de Donovan Terlinghem, que ce dernier avait très professionnellement montré au terroriste pour justifier de son identité, ne laissait planer aucun doute sur la suite des opérations. Sans arme à feu, clairement en infériorité numérique à au moins un contre deux, Mohamed Atta ne pouvait plus compter que sur une erreur de ses adversaires afin d'être relâché sans être inquiété, comme avec ce policier qui lui avait mis une amende pour excès de vitesse quelques semaines plus tôt.

Face à lui, l'agent spécial Terlinghem appliquait à la lettre ce que l'entraînement à Quantico et des années d'expérience dans le maintien de l'ordre lui avait appris : face à un suspect, le sang-froid est votre meilleure assurance-vie. Pour garder votre calme, rationalisez. Pensez vite et bien, agissez peu mais juste. Voyant que son équipe encerclait les cinq suspects, il pouvait désormais dévoiler son jeu, et mettre un terme aux agissements des terroristes :

« Mohamed Atta, vous êtes en état d'arrestation pour complot terroriste et tentative de détournement d'avion. Vous avez le droit de garder le silence, tout ce que vous direz sera retenu contre vous. Vous pouvez faire assister d'un avocat de votre choix pendant votre interrogatoire. Si vous n'avez pas les moyens de vous en payer un, il vous en sera commis un d'office. Je vous conseille de ne pas tenter de jouer les héros, vous êtes cerné par une équipe de choc et un tireur d'élite vous tient en joue en ce moment-même, avec ordre d'ouvrir le feu au moindre geste de résistance de votre part et de celle de vos complices. C'est fini pour vous... »

Hébété, Mohamed Atta n'opposa aucune résistance aux agents de la police de Boston et du FBI venus l'arrêter. Au même moment, la même scène se répétait à Newark International et Washington Dulles. Dix-neuf pirates de l'air étaient arrêtés ce jour-là, plus de deux ans de préparation soigneuse de ce qui aurait dû être l'opération terroriste la plus ambitieuse de tous les temps tombaient à l'eau. Tout cela à cause de la météo qui avait contraint tous les aéroports du nord-est des USA à fermer le jour prévu pour l'attaque. Un jour qui avait été prévu à l'origine pour une dernière répétition en grandeur réelle avant l'attaque, mais qui avait été désigné comme le jour zéro à cause de la menace que faisait peser le FBI sur Khalid Al-Mihdhar, enfin repéré et signalé comme terroriste.

Le grand mariage avait échoué... Très professionnel, Donovan Terlinghem regardait sans la moindre émotion les objets transportés par les cinq pirates de l'air soigneusement recueillis lors des fouilles à corps par les agents de police de Boston. Des cutters de tapissier avec des lames en céramique, indétectables par les portiques de sécurité habituels, suffisants pour égorguer un être humain, une carte d'aviation de Manhattan avec le World Trade Center entouré d'un cercle rouge, deux GPS avec dérouleurs de carte, des appareils à \$500 pièce habituellement employés par les pilotes privés d'avions, avec comme ultime waypoint programmé le centre géométrique de la tour nord du World Trade Center, coordonnée GPS relevée lors d'une visite du restaurant Windows on the World, en haut de la tour, et corrigée de 300 pieds d'altitude en moins afin d'avoir un point d'impact permettant d'endommager gravement le bâtiment, photos de ce dernier, dernier bulletin météo de la NOAA pour la journée du 18 avec les vents sur Manhattan...

Toute cette préparation méticuleuse était devenue, dans les mains de l'agent Terlinghem, autant d'éléments de preuves du complot terroriste qu'il venait de contrer. Pour Mohamed Atta, une sourde rage remplaçait désormais l'abattement. Ses contacts des services secrets saoudiens lui avaient pourtant assuré que les américains avaient été leurrés au plus haut niveau par leurs histoires d'attaque à l'arme chimique, et un simple agent de base du FBI venait de tout faire rater. Au lieu de s'embraser, Mohamed Atta allait désormais dépérir, simple terroriste raté, prisonnier ayant échoué dans sa mission, au lieu de finir comme martyr et héros, comme prévu.

Ce jour-là, les USA avaient gagné, in extremis et dans des conditions boiteuses, mais la victoire était dans leur camp. Les Twin Towers, le Pentagone et le Capitole avaient échappé à la destruction. Grâce à un ouragan, et à l'opiniâtré d'un petit agent du FBI négligé par sa hiérarchie. Mais les ennuis pour les officiels du gouvernement Bush ne faisaient que commencer...

## ***La Maison Blanche, Washington DC, 8 octobre 2001, 18 h 35***

Dick Cheney pouvait être content : comme prévu, les Talibans avaient tergiversé pour livrer Oussama Ben Laden à la justice US et l'offensive militaire avait pu commencer la veille, avec ce prétexte en or fourni par l'adversaire. L'opération de communication Sensitive Control avait donné de bons résultats, l'opposition à la guerre en Afghanistan s'étant limitée aux milieux gauchistes radicaux habituels, et elle n'avait pas été relayée par les médias, à la botte du complexe militaro-industriel. Alors que l'US Air Force et les avions de l'US Navy pilonnaient méthodiquement toutes les installations militaires des Talibans, le numéro deux de l'exécutif US avait une jolie épine dans le pied.

L'arrestation in extremis par le FBI des 19 terroristes du groupe Atta était un joli cadeau empoisonné. Peu médiatisé car non spectaculaire, ce dossier avait mis jour de très nombreuses failles dans la gestion de la sécurité nationale. La pire étant que, sans l'ouragan Erin et ses errances, allié à l'opiniâtreté d'un petit agent du FBI, le World Trade Center ne serait plus qu'un tas de ruines à l'heure actuelle, sans parler du Capitole et du Pentagone... De plus, Mohamed Atta et ses complices allaient révéler le nom des nombreux agents saoudiens qui les avaient aidés et, dans ce contexte de préparation d'une invasion de l'Irak, la dernière chose à faire était de voir les complaisances de l'exécutif républicain envers les émirs saoudiens étalées au grand jour.

Sans parler des renvois d'ascenseur à certains mécènes de la campagne des républicains qui auraient eu des circonstances tragiques si la météo ne s'était pas alliée avec le FBI pour, au dernier moment, faire échouer l'attaque terroriste... Dick Cheney avait en tête le gros chèque d'AMR Corporation, la compagnie propriétaire d'American Airlines, fait au Parti Républicain pour sa campagne présidentielle de 2000, en échange d'un sabotage pur et simple d'une loi, venant du camp démocrate, visant à rendre obligatoire l'installation de portes de sécurité blindées dans les cockpits de tous les avions de ligne immatriculés aux USA... Les histoires de coucheries de Clinton, judicieusement médiatisées par le procureur Starr, aux ordres des républicains, avaient permis de faire passer l'annulation de cette loi au second plan, la majorité républicaine aux deux chambres faisant le reste. Et facilitait ainsi le travail des terroristes...

La guerre en Afghanistan, prévue par le précédent exécutif et mise en œuvre par le camp républicain, était la première pierre d'une opération géopolitique à long terme visant à affaiblir l'Iran pour faire tomber le régime des mollahs de l'intérieur. L'invasion de l'Irak devant installer, à terme, un régime-client de Washington, comme en Afghanistan, à la tête d'un pays instable qui serait ainsi une base arrière propice pour des groupes de terroristes désireux d'attaquer l'Iran sur son territoire. Faire exécuter ses opérations militaires par des éléments instables ne dépendant pas de vous, et dont il est possible de se débarrasser sans se mouiller les mains, c'est la base même du déni plausible en matière de stratégie de la tension.

Mais restait une brèche à colmater : ce groupe de 19 terroristes comportant 15 saoudiens. Certes, l'enquête permettrait de découvrir quels furent les complices de ces terroristes infiltrés, et c'était justement là qu'il y avait des problèmes. En effet, certains d'entre eux étaient des agents doubles travaillant aussi bien pour les services secrets saoudiens que pour Al Qaïda. Même si Mohamed Atta, le chef du groupe, ne dirait rien jusqu'au bout afin de jouer les martyrs, il ne manquerait pas d'y avoir certains de ses complices qui négocierait une réduction de peine contre des

aveux complets. Et donc, balanceraient au public les noms des agents saoudiens qui avaient assisté le groupe Atta dans la préparation de son projet d'attentat...

Pour éviter un beau scandale, il était important d'agir vite et de couvrir ses arrières. C'est dans ce but que le vice-président Cheney avait convoqué Robert Mueller, le nouveau chef du FBI depuis tout juste un mois, et George Tenet, le patron de la CIA hérité de l'exécutif démocrate de Bill Clinton. L'objet de la réunion du jour : contrôle des dégâts... D'entrée, le vice-président posa de façon brève et directe la situation :

« Messieurs, nous avons un gros problème : les types qui voulaient détourner des avions pour faire des attaques-suicides, et qui ont été arrêtés par le FBI quasiment par hasard, ils ont été un peu trop en contact avec les services secrets saoudiens. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est que ça fasse un scandale. Le temps que la justice fasse son boulot, ça nous laisse au plus un an-an an et demi. On sera en pleine guerre avec l'Irak, et un scandale avec l'Arabie Saoudite serait la dernière chose qui nous faudrait gérer à ce moment-là...

— Si ces types avaient réussi leur attaque, le problème aurait été réglé... pointa ironiquement le patron de la CIA. Percuter un immeuble à 500 mph avec un avion de ligne, ça ne laisse pas de survivants à bord de l'avion, et les morts ne parlent pas.

— George, on a des vivants qui vont parler et dire, au plus mauvais moment possible, ce qu'il ne faudra surtout pas dire au public, reprit Robert Mueller, incisif. D'accord pour dire que si l'attaque avait eu lieu, le problème ne se poserait pas mais les choses sont là : l'attaque n'a pas eu lieu et, tôt ou tard, même si personne ne parle, on va avoir sur la table les coordonnées d'une jolie brochette d'agents saoudiens qui ont coopéré avec Al Qaïda. Et il va nous falloir expliquer pourquoi est-ce qu'on les a laissé faire, que ce soit volontairement ou pas. C'est bien toi qui m'as dit qu'ils ont bien enfumé la CIA avec leurs histoires d'attaque à l'arme chimique, non ?

— J'ai prévu de rendre une visite demain à leur ambassadeur, le prince Bandar, coupa Dick Cheney. Vous vous doutez bien que ça ne sera pas que pour parler de la pluie et du beau temps. Je vais lui demander de faire le ménage dans ses rangs, mais il me faudra votre coopération. George, a-t-on la liste des agents saoudiens suspects de coopération avec Al Qaïda en poste sur notre pays ?

— Je l'ai. Je peux vous faire un mémo là-dessus. Demain matin sur votre bureau.

— Bien, je verrai avec Bandar. Si j'ai des noms à citer, ça me permettra d'aller le voir avec un moyen de pression sous la main. Robert, si le FBI n'a rien fait contre les 19 pirates de l'air, je pense que des, disons, "liquidateurs" saoudiens pourront passer inaperçus et faire la sale besogne, s'il y a lieu.

— Tant qu'ils ne se font pas remarquer personnellement, ça peut aller.

— Vous, FBI, vous avez quelque chose en rapport avec la liste de la CIA et celle qui correspondra aux futurs aveux des membres du groupe Atta ?

— Je demanderai à mes services de voir tout cela. Par contre, sans décision de la FISC, je ne peux rien transmettre officiellement à la CIA.

— C'est moi qui soumettrai au FBI les noms que nous aurons recueillis, précisa George Tenet. C'est prévu par le National Security Act ces échanges d'informations dans le but d'ouvrir des procédures judiciaires. Ça passera dans les informations régulièrement échangées entre CIA et FBI, personne ne le remarquera.

— Le but de la manœuvre, c'est de laisser les saoudiens faire eux-mêmes le ménage dans leurs rangs, indiqua le vice-président. S'ils ne veulent pas coopérer, ce qui m'étonnerait beaucoup, je vous laisserai vous démerder avec leurs agents dont vous avez déjà les noms. Je laisse à Bandar et à son gouvernement jusqu'à la fin de l'année pour régler le problème. Après, vous avez les mains libres. »

Le vice-président s'arrêta un instant, réfléchit brièvement, puis poursuivit :

« Nous aurions eu un atout majeur, en terme d'événement à exploiter à des fins de propagande, si ces 19 types avaient réussi leur plan. Avec l'émotion qu'aurait créé plusieurs milliers de morts civils, nous aurions pu facilement passer sous le tapis tous ces petits problèmes, les médias se chargeant, comme d'habitude, de faire pleurer le peuple. Là, il va nous falloir être prudents si on veut que le PATRIOT Act soit voté, comme prévu, au début de l'année prochaine. Nos parlementaires sont sur ce dossier depuis les précédentes midterms, nous avons un créneau à exploiter en vitesse. La guerre en Afghanistan va relancer notre camp et il nous faudra profiter de notre majorité aux deux chambres pour faire passer ça. Le moindre faux-pas et tout s'effondre. Je compte sur vous messieurs, ça sera tout. »

Les patrons du FBI et de la CIA ont quitté le bureau du Vice-Président avec des instructions claires. Arrivé le 6 septembre 2001 à son poste, Robert Mueller avait trouvé un FBI à réorganiser et le PATRIOT Act, promis par l'exécutif républicain, était l'outil qui lui manquait. Quand à George Tenet, il lui avait toujours manqué un exécutif ayant la volonté de redonner à la CIA un rôle offensif, ce que le PATRIOT Act allait faciliter. Satisfait de son entrevue, le vice-président Cheney nota les éléments essentiels de cet entretien à transmettre à ses assistants afin qu'ils le rajoutent dans le prochain mémo à destination du président. La politique prévue dès le retour à la majorité parlementaire des républicains, après les midterms de 1994, était mise en place comme prévu. Ne restait plus qu'à éviter les faux pas...

## ***Le Capitole, Washington D. C.***

### ***7 février 2002, 15 h 55***

Andrew Larkin senior, représentant démocrate du Rhode Island, était dubitatif quand à la nécessité des dispositions légales du Patriot Act, tout autant que par la politique d'escalade envers l'Irak que l'administration républicaine avait initié. Au risque de se faire désavouer par son camp, il avait voté contre le PATRIOT Act, faute d'avoir des précisions suffisantes sur ce texte de loi. Certes, il avait été l'un des partisans d'une réforme de la CIA et du FBI, ayant déjà pointé, lors de ses mandats précédents, les insuffisances de ces deux administrations fédérales, négligées après la fin de la guerre froide, mais une réforme faite à la va-vite, avec une loi sortie de nulle part par les républicains et examinée sérieusement par personne, avait le don d'agacer ce parlementaire consciencieux.

Vilipendé par les républicains qui l'accusaient d'être pro-Taliban, et lâché par son camp, il ne pouvait guère compter que sur la presse pour faire valoir son point de vue. Toutefois, les démocrates n'ayant aucun candidat alternatif sérieux à aligner dans sa circonscription pour les midterms de novembre, ils devaient faire avec ce "dissident" afin de ne pas faire cadeau de fait de son siège au candidat républicain, un jeune loup très agressif et très écouté, qui était un challenger sérieux. Andrew Larkin senior, fidèle du Parti Démocrate depuis l'époque Carter, ne voulait faire aucun compromis, sa base électorale votait pour lui pour cette raison.

Les derniers retour du sondage d'opinion qu'il avait commandé montrait que sa position dubitative vis à vis du PATRIOT Act avait recueilli une forte approbation de la part de son électorat habituel, 75 % des sondés se déclarant démocrates l'approuvant, et même plus de 57 % des sondés se déclarant républicains. Judicieusement oublié des mass médias pour cause de vrai discours contestataire, il avait suivi la suggestion de son plus jeune fils, Andrew Larkin junior, étudiant en droit à Harvard en dernière année de doctorat, pour faire passer son message : faire appel à la presse Internet, alors en pleine apparition.

Par sa fille cadette Amanda "Mandy" Larkin, il avait eu l'adresse d'un nouveau journal en ligne qui venait de s'ouvrir. Dénommé *The Vanguarddeer*, il était mis en ligne depuis peu par une journaliste démissionnaire de Wolf News, Marissa Llanfyllin. La jeune femme, dans la trentaine, est la cousine du compagnon d'une collègue de la compagne de sa fille cadette. Une chaîne un peu longue, mais la jeune femme a répondu présent à la suggestion d'entrevue proposée par le vieux routier de la politique via sa fille. Le représentant et la journaliste avaient convenu d'un rendez-vous à son bureau à Washington lors d'une pause dans l'activité parlementaire de la capitale fédérale. Ayant pris le train depuis le New Jersey, Marissa Llanfyllin est arrivée à l'heure, très ponctuelle, pour son rendez-vous.

Le représentant a tout de suite vu à ses gestes brusques et malhabiles, ainsi qu'à ses tremblements et ses brèves absences, que la jeune femme était en pleine cure de désintoxication alcoolique, fait signalé par sa fille cadette. C'était la première fois depuis décembre que ses médecins autorisaient Marissa Llanfyllin à voyager pour les besoins de son travail. Son site Internet d'information venait de démarrer depuis fin janvier et il lui fallait des articles. La proposition d'entrevue du parlementaire la ravissait. L'attaché parlementaire n'a pas eu à la faire attendre longtemps, Andrew Larkin senior avoir soigneusement préparé son entretien :

« Joey, c'est pour mon rendez-vous ?  
— Oui Monsieur, miss Llanfyllin vient d'arriver.

— Faites-là rentrer sans délai, je suis prêt.

— Tout de suite Monsieur... »

Malgré ses airs d'étudiante timide, Marissa Llanfyllin est une journaliste très compétente. Elle s'étiolait à présenter les informations du matin en semaine sur Wolf News et, après avoir été hospitalisée pour coma alcoolique début octobre 2001, elle avait décidé de changer radicalement de vie en soignant son addiction. Son cousin, médecin, ne manquait pas d'ironiser sur le fait que le World Trade Center était toujours intact, la jeune femme ayant l'habitude par le passé de lui répondre qu'elle ne cesserait de boire que quand les Twin Towers s'effondreraient. Andrew Larkin senior l'a tout de suite mise à l'aise :

« Merci d'être venue miss Llanfyllin, les médias ne m'accordent plus d'attention depuis que j'ai fait preuve d'esprit critique envers ce gouvernement. Pourtant, je suis censé être dans l'opposition parlementaire.

— C'est un fait monsieur Larkin, et je suis intéressée par vos explications. Tout autant sur votre votre que sur celui des autres membres de votre groupe au Congrès. Je pense que vous avez de quoi m'intéresser.

— C'est le moins que l'on puisse dire, je peux vous assurer que vous n'êtes pas venue depuis le New Jersey pour rien... Prenez place, j'ai des boissons sans alcool si vous voulez.

— Si vous avez du thé glacé, j'en prendrai bien un verre... Je ne sais pas comment ils règlent le chauffage dans l'ACELA mais j'ai la gorge sèche, c'est une horreur...

— J'ai ce qu'il vous faut... »

Le parlementaire servit poliment la jeune journaliste avant de se gratifier d'un verre de la boisson non alcoolisée. Comme il le précisa, il était dans une situation similaire :

« Ce n'est pas pour des raisons médicales que j'évite les boissons alcoolisées, mais parce que je tiens à avoir le plus de lucidité possible quand je représente le peuple. Un vote malencontreux est vite arrivé, et la sanction tombe aux élections suivantes...

— C'est pour cela que je vous ai demandé pour une entrevue. M'autorisez-vous à enregistrer vos propos ?

— Faites. Je ne vous demanderai pas de relecture non plus, j'ai vu votre site Internet avant de vous fixer ce rendez-vous, vous êtes nettement moins susceptible de tronquer mes propos de manière partisane que le *Washington Post*...

— En cas de doute avant publication, l'article vous sera soumis. Par contre, nous en ferons mention lors de la publication.

— Vous n'aurez pas à vous donner ce mal. Compte tenu ce que j'ai vu sur votre site, je suis convaincu que nous avons la même opinion des évolutions législatives récentes, ainsi que de la géopolitique.

— Vous êtes d'accord pour considérer la guerre en Afghanistan ainsi que la loi PATRIOT, récemment votée, comme les deux face de la même politique gouvernementale de l'exécutif Républicain actuellement à la Maison Blanche ?

— Tout à fait. A partir d'une menace réelle, Al Qaïda a bien mené deux attaques contre nos intérêts à l'étranger en 1998 et 2000, et d'une problématique qui n'a rien de fictive, notre territoire national comme prochaine cible des terroristes et l'inadéquation des capacités de nos services de sécurité, un plan d'invasion impérialiste de pays clefs, devant asseoir notre politique étrangère pour les prochaines décennies, associé à une loi visant à faciliter le verrouillage de l'opposition politique interne, sont mis en œuvre par l'exécutif républicain. Avec la complicité active des parlementaires démocrates.

— Il s'agit d'une opération concertée de politique tant intérieure qu'étrangère selon vous.

— Tout à fait. L'invasion de l'Afghanistan est un plan qui a été pensé dès la seconde présidence de Clinton, et cela même avant les attentats contre nos ambassades en Afrique en août 1998. Le seul problème étant la communication médiatique à ce sujet. Un attentat majeur sur notre territoire, avec plusieurs milliers de morts, aurait facilité la vente au grand public de cette politique. Cet événement était pensé et le conditionnement du public dans ce sens a été largement entamé depuis la fin de la guerre froide.

— C'est pour cela que l'on a énormément communiqué sur les armes de destruction massives, leur emploi possible par des terroristes et les mesures à prendre pour s'en prémunir. Une spécialiste de la question, que j'ai consultée à ce sujet, m'a dit que l'emploi de telles armes par des terroristes était le scénario le plus chimérique qui soit du fait des difficultés techniques et logistiques inhérentes à leur fabrication, leur mise au point et leur emploi. Elle m'a cité l'exemple de l'attaque au gaz sarin contre le métro de Tokyo en 1995, chère et extrêmement inefficace en terme de résultats. Sans parler du fait que des services secrets étrangers auraient pu être impliqués dans la fourniture de moyens matériels de fabrication du gaz sarin à la secte Aum.

— La piste russe suite au différend sur les Kouriles ? De ce que j'en sais, c'est une hypothèse très vraisemblable, même si les preuves attestant son existence restent à fournir. Je suis tout à fait de l'avis de votre spécialiste : les terroristes vont toujours au plus facile, au plus discret et au moins cher. Donc, surtout pas à l'emploi d'armes de destruction massive. De plus, comme toute notre communication sur la lutte anti-terroriste tourne autour ce ça, ce sera bien la première chose qu'ils ne feront pas : attaquer sur le terrain où on les attend de pied ferme.

— À ce sujet, le FBI a arrêté, le 18 septembre dernier, un groupe de 19 terroristes qui tentait de mener des attaques-suicides avec des avions de ligne qu'ils comptaient détourner et employer comme missiles pilotés pour les précipiter contre le Pentagone, le World Trade Center et le Capitole. Le FBI ne communique pas dessus soi-disant pour cause de procédure judiciaire en cours mais, d'après les informations que j'ai pu recueillir, cette attaque n'a pu être barrée au dernier moment que grâce à la météo, ainsi que l'opiniâtreté d'un agent du FBI peu soutenu par sa hiérarchie. Et ce projet aurait mis en évidence des failles béantes dans notre dispositif de sécurité.

— Je vous confirme toutes ces informations. Tout en vous précisant que le PATRIOT Act ne changera rien à la situation. Le but de cette loi n'a jamais été de lutter contre le terrorisme extérieur, représenté par Al Qaïda. Et l'action de ce gouvernement va à l'inverse d'une politique de prévention du terrorisme.

— Je pensais que l'invasion de l'Afghanistan pouvait nous débarrasser d'Al Qaïda.

— C'est ce qu'on veut nous faire croire. Et cela ne nous débarrassera pas d'Al Qaïda, pas plus que l'invasion de l'Irak que l'on est en train de préparer.

— Tout ce qui est soi-disant refus de Saddam Hussein de laisser les inspecteurs de l'ONU vérifier l'état de son arsenal.

— Mis en avant de façon délibérée par les médias, à partir de sources officielles orientées dans le bon sens. Tout comme les menaces terroristes qui nous sont vendues en continu depuis six mois par les grandes chaînes de télévision et les grands journaux. Je ne pense pas qu'il soit utile de vous parler de ce qu'est la fabrication du consentement.

— Non, mais je suis surprise de voir un homme politique bien installé comme vous faire allusion à un concept qui sent le souffre.

— Certes, Chomsky est plus cité par l'extrême-gauche que par des gens comme moi, mais ses travaux sont malheureusement très pertinents pour décrire la situation actuelle. L'installation de régimes-clients en Afghanistan et en Irak, avec des zones d'instabilité politiques soigneusement

entretenues, n'est que le premier pas vers une politique plus ambitieuse de contrôle géopolitique de la région. Regardez ce qu'il y a comme pays entre les deux, vous aurez tout compris...

— Un gros morceau qu'il ne sera pas facile de faire tomber...

— Militairement, vu l'importance du pays, c'est illusoire : l'Iran a une armée très puissante, un terrain montagneux très favorable à une défense en profondeur et des ressources nationales importantes. À terme, ce sont des stratégies d'usure économique et politique qui vont être appliquées afin de saper la possibilité qu'a ce pays de devenir une puissance régionale capable de contrer efficacement toute superpuissance adverse. Vous le faites prendre en tenaille entre deux zones d'instabilité pouvant servir de bases arrière à des groupes terroristes capables de l'attaquer en toute impunité, et vous comprendrez où se situent les véritables enjeux des invasions de l'Afghanistan et de l'Irak. La liberté des peuples afghans et irakiens, c'est une plaisanterie, pour rester poli.

— J'y vois aussi un enjeu pour barrer l'expansion économique de la Chine vers l'ouest.

— Tout à fait. Rien de plus dangereux pour notre pays que d'avoir un chapelet d'états avec de forts intérêts économiques chinois présents en force entre l'Europe et le Tibet. Déjà, les investissements massifs en Sibérie russe des entreprises chinoises sont un premier pas vers le développement de la Chine en tant que superpuissance globale. Si vous rajoutez des pays plus à l'ouest en Asie Centrale et, plus dangereux, au sud avec accès aux mers chaudes, vous constituez une zone commerciale privilégiée pour un concurrent de notre économie et de nos intérêts de plus en plus dangereux. D'où une politique à long terme visant à rendre toute la région dépendante de notre politique étrangère. Les histoires de lutte contre le terrorisme et d'instauration de la démocratie ne sont que des rideaux de fumée.

— C'est ce qu'on voit avec le terrorisme : bien qu'il n'y ait pas eu de menace effective contre nos intérêts depuis l'attentat contre l'USS *Cole*, ce prétexte est mis en avant pour justifier l'intervention en Afghanistan.

— Il y a quand même un minimum de réalité, Al Qaïda et son chef sont effectivement en guerre contre notre pays, mais ils ne sont employés dans cette histoire que comme prétexte. Et les Talibans ont très mal joué en nous livrant pas Oussama Ben Laden. Ce qui était prévu dès le départ, cela dit en passant.

— Sans leur existence, la politique actuelle aurait-elle pu être appliquée ?

— Oui. Il est très facile, face à un régime peu coopératif, de lui inventer des intentions nuisibles ex nihilo, et c'est ce qui va se passer avec l'Irak. Vous allez voir, des armes de destruction massive irakiennes, sorties de l'imagination de Collin Powell et de Dick Cheney, vont être médiatisées à outrance dans tous les journaux, et sur toutes les chaînes de télévision. L'Irak ne nous a jamais attaqué sur notre sol, peu importe. Pareil pour l'Afghanistan : s'ils n'avait pas hébergé Oussama Ben Laden, nous aurions inventé un prétexte quelconque pour les attaquer. Les grands axes de la politique étrangère de notre pays sont indépendants de l'état de l'opinion publique et du gouvernement qui la berne. Pas besoin d'être victime d'une attaque terroriste ennemie, ni même d'en inventer une, qu'elle aboutisse ou pas : il suffit d'une bonne campagne de communication pour faire avaler n'importe quoi à l'opinion publique, ce que je dénonce en acceptant votre demande d'entrevue.

— C'est courageux de votre part, vous risquez de perdre le soutien du Parti Démocrate.

— À mon âge, je suis en fin de carrière politique. Si je perd mon mandat, tant pis, je prendrai ma retraite. Mais j'aurais agi en accord avec mes idées.

— Revenons-en à notre sujet principal : le PATRIOT Act. Vous m'avez clairement dit que ce qui était présenté comme une loi circonstancielle est, en fait, un texte mûrement réfléchi et destiné à de tout autres usages que la lutte anti-terroriste.

— Tout à fait, le Parti Républicain a commencé à rédiger cette loi le lendemain de l'échec du sommet du G8 à Seattle, face à l'opposition populaire massive des alter mondialistes et de leurs manifestations de rue. Dans sa pratique, le PATRIOT Act vise à faciliter, sous le couvert spacieux de la lutte contre le terrorisme, la surveillance et le contrôle de la population civile et de l'opinion. Par exemple, une invention simple : les no-fly list. Toute personne inscrite dessus se verra interdite de prendre l'avion. Normalement, il est logique d'y inscrire des pirates de l'air ou des terroristes avérés. Mais quid des erreurs, volontaires ou pas ? Si un M. Llanfyllin y est inscrit dessus comme terroriste indépendantiste gallois par exemple, qu'est-ce qui garantit que l'interdiction de prendre l'avion ne tombera pas sur vous par simple homonymie ? Et que ça tombera, par exemple, le jour où vous voudrez vous rendre de New York à San-Francisco pour interviewer un activiste politique pacifiste hostile aux républicains ? Et allez donc prouver par la suite qu'il s'agit d'une erreur, par essence involontaire, ou d'une imprécision sciemment introduite par les rédacteurs de la liste afin de vous nuire en parfaite connaissance de cause ?

— Et tout est comme ça dans cette loi ?

— Pas tout. Au milieu de réorganisations nécessaires, des textes potentiellement attentatoires aux libertés civiques ont été introduits, comme ceux qui facilitent les écoutes de la population par des moyens électroniques. Le diable est dans les détails, encore une fois. C'est pour dénoncer cet état de fait que je vous ai préparé un dossier. Je vous invite à le publier, je n'ai aucun doute sur le fait que vous allez faire votre travail de journaliste indépendante avec sérieux. »

Une semaine plus tard, le dossier publié par Marissa Llanfyllin sur *The Vanguarder* a vite attiré l'attention de tous les opposants à Bush junior, et renforcé le mouvement de tous les pacifistes et alter mondialistes opposés à la politique belliqueuse de l'exécutif républicain au pouvoir. En vain... comme prévu.

***Cabinet d'avocats***  
***Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner,***  
***Empire State Building, 69e étage, New York City,***  
***11 septembre 2002, 9 h 15***

Edwin Joiner pouvait se féliciter d'avoir recruté trois avocates d'exception dans les personnes de Sarah Jane Berringsford, Ayleen Messerschmidt et Linda Patterson. De prime abord, l'alliance entre la fille de milliardaire quaker originaire du Connecticut, l'ex-pilote militaire, fille de professeur d'université, originaire de Chicago et la fille de prolos du Colorado qui a payé ses études de droit avec son engagement dans le corps de Marines, avait tout pour échouer. Pourtant, entre les trois femmes, de la même génération, une synergie s'était vite formée, chacune appréciant les qualités de l'autre. Et ce qui était parti pour n'être qu'un simple bureau partagé entre collègues de travail était vite devenu un pôle d'activité intensif de cet important cabinet d'avocats de Manhattan.

Mère de famille vivant maritalement avec un chirurgien, Linda Patterson attendait son second enfant, troisième si on compte sa belle-fille Galina. Elle en était à deux mois et demi de grossesse et tout se passait bien pour elle. Du fait de son état, Edwin Joiner, en accord avec ses associés, avait discrètement réduit la charge de travail de la future mère en la retirant progressivement des permanences de commissions d'office, épreuves tant physiques qu'intellectuelles à cause des horaires tardifs des comparutions immédiates, et des dossiers parfois sordides traités lors de ces permanences : essentiellement des infractions au code de la route, surtout des conduites en état d'ivresse, des violences domestiques et des atteintes à la propriété, vols à la roulotte ou cambriolages pour la plupart. Le sale boulot des cabinets d'avocats...

La cabinet WFSCJ associates avait eu à traiter d'un coup de nombreux dossiers de responsabilité civile opposant des particuliers à leur société d'assurance suite au passage de l'ouragan Erin sur New York City l'année dernière, un an jour pour jour. Il faut dire que la gestion de la crise par les pouvoirs publics avait été catastrophique. Malgré l'héroïsme des pompiers et des policiers, de nombreux dégâts ont, été faits, et un bon milliers de logements et de locaux professionnels ont été endommagés au point d'être inhabitables, une bonne centaine d'immeubles devant être démolis.

Naturellement, les compagnies d'assurances rejetaient les demandes de leurs assurés en renvoyant sur la municipalité, qui renvoyait sur les compagnies d'assurance, qui avaient fini par porter plainte contre la municipalité de New York City. Le New Jersey et des villes comme Philadelphie, plus touchées par l'ouragan, avaient subi moins de dégâts que New York City, mal préparée suite à une politique de gestion des situations d'urgence calamiteuse, héritée de la municipalité Giuliani. Entre autres, les pompiers ne pouvaient pas utiliser les fréquences aviation sur leurs radios, fait qui avait coûté la vie à une demi-douzaine de personnes, les équipes du FDNY ne pouvant contacter des hélicoptères d'évacuation, seules ambulances pouvant circuler dans une ville de New York aux rues jonchées de débris de toute sorte après le passage d'Erin, et au réseau téléphonique inutilisable...

Le bouquet avait été l'incendie du World Trade Center 7 qui avait privé les secours de leur centre logistique principal. Contre toute logique, la municipalité de New York City avait installé le centre de coordination des secours de la ville dans cet immeuble de bureaux de 47 étages de haut, situé en plein Manhattan. Quand les transformateurs de la sous-station électrique de Con Edison

situés sous le tiers est de l'immeuble, ont explosé et pris feu, mis en surcharge par les coupures du réseau électrique, l'immeuble entier a été noyé dans la fumée. Par chance, l'incendie ne s'est pas étendu aux étages du bâtiment, dont la structure n'a pas été affectée par les flammes. Mais pendant que les pompiers éteignaient les transformateurs en flammes, le bâtiment était rempli de fumée, rendant inutilisable tous les équipements qui y étaient installés. Dont le centre de coordination des secours de l'Office of Emergency Management de la municipalité de New York City, et cela au pire moment possible...

Ce jour-là, Edwin Joiner venait de réunir LE gros dossier de sa carrière d'avocat, et il comptait le confier à celles qu'il estimait avoir les compétences nécessaires pour le faire passer devant un tribunal civil : le trio Berringsford-Messerschmidt-Patterson, la petite quaker brune austère qui connaît les lois sur le bout des doigts, la métisse aux yeux bleus surdouée dans l'analyse légale, et la grande rouquine qui fait de chacune de ses interventions devant un tribunal un mélange de performance physique brute, digne d'un concert de rock de Bruce Springsteen, et d'un impitoyable combat au corps à corps avec la partie adverse, digne du débarquement des Marines à Okinawa en 1945.

Alliée à ses deux amies, Linda Patterson est l'arme de destruction massive des arguments de la partie adverse. Arguments qu'elle reçoit, analyse, démonte pièce par pièce et contre sans un temps mort, en temps réel, et sans la moindre hésitation. Elle repère la moindre faille et l'exploite toujours au pire moment pour la partie adverse. Avec elle, c'est toujours analyser, improviser et vaincre. Edwin Joiner savait qu'il pouvait leur confier un dossier critique, avec le maximum de chances de succès :

« Mesdames, excusez-moi de vous interrompre, je vous ai parlé du consortium des assurances et de leur projet de class action contre la municipalité de New York City. Ça y est, ils ont monté le dossier, j'ai besoin de vous pour le porter devant la juridiction civile compétente. Jones et Tobrietti ont préparé l'acte d'accusation.

— Magnifique, on va enfin pouvoir planter Giuliani et sa bande d'incapables ! pointa Sarah Jane Berringsford. Ce ne sont pas les preuves à charge qui manquent...

— Bloomberg n'a pas répondu favorablement au cease and desist ? s'étonna Ayleen Messerschmidt. Pourtant, s'il s'évite un procès, il n'aura que les réparations exigées au civil à régler.

— \$50 millions, la note a dû être trop salée pour lui, reprit Linda Patterson. Quand il a vu que Pataki, pour le reste de l'État, avait pu envoyer paître Western National Insurances sur la responsabilité de ses services de gouverneur, il s'est dit qu'il pouvait tenter le coup.

— WNI est allé au carton parce qu'ils ne voulaient rien payer du tout à leurs assurés, et le gouverneur Pataki a un dossier autrement plus solide que Bloomberg, pointa Sarah Jane Berringsford. Il n'a pas pris l'ouragan au maximum de sa force comme New York City, et il avait fait préparer ce qu'il fallait avec la FEMA.

— WNI tente aussi de s'en prendre aux services fédéraux, reprit Ayleen Messerschmidt. Ils feront tout pour ne pas payer pour le Connecticut, New York et la Pennsylvanie. En attendant, il y a des familles qui contemplent les ruines de leurs maisons en attendant que leur assureur veuille bien payer la reconstruction.

— On a des clients à recruter de ce côté-là, commenta d'un ton faussement angélique Sarah Jane Berringsford. Eddie, pour ce dossier, on laisse tout tomber et on attaque tout de suite, ou on peut finir les affaires en cours ?

— Vous avez quoi en ce moment ?

— J'ai un contrat de liquidation d'entreprise sous le Chapitre 7 du code des banqueroutes, une histoire quasiment réglée, Linda une pochade à défendre au pénal, et Ayleen un contrat de mariage révisé par les deux parties. Nous aurons fini la semaine prochaine.

— Ne lâchez pas vos dossiers, mais ne prenez rien d'autre après, vous êtes sur cette affaire en priorité. Jones et Tobrietti s'occupent de l'acte d'accusation pour le plaignant, la réponse du juge est attendue sous peu. Si l'une d'entre vous pouvait prendre le relais sous 24/48 heures, ça serait bien.

— Mon audience pour mon ivrogne aura lieu demain matin, je serais libre à ce moment-là... indiqua Linda Patterson. Après, nous prendrons le relais progressivement toutes les trois. Je pense que l'audience n'aura pas lieu tout de suite.

— Début 2003, ça vous laisse de la marge. Je préviens vos collègues que le relais est passé, c'est bon pour vous. »

Les trois jeunes femmes ont été ravies de se voir confier un dossier aussi complet. Il y allait y avoir une pile de travail à régler, mais ce n'était pas cela qui leur faisait peur :

« Je lis le dossier le plus vite possible et je vous fais un résumé des arguments des plaignants, reprit Linda Patterson. Comme j'ai une expertise en gestion de catastrophes avec la Naval Reserve, je vois déjà ce qu'on peut dire.

— Je connais le lieutenant de la compagnie de sapeurs-pompiers qui est au pied de cet immeuble, la compagnie Ladder 38, précisa Ayleen Messerschmidt. Elle est aussi déléguée syndicale et elle en a beaucoup contre Giuliani. J'aurai des angles d'attaque grâce à elle.

— Millie Reardon, la petite texane brune ? pointa malicieusement Sarah Jane. Mignonne mais pas trop mon genre... Je l'ai revue quand elle a fait l'inspection de l'Empire State Building après le passage d'Erin. Linda, c'est pas toi qui a une belle-sœur dans le bâtiment, ou quelque chose comme ça ?

— Oui, c'est Noémie Peyreblanque, la sœur aînée de Martin, mon compagnon. Elle est ingénieur en génie civil pour un service de l'État français, et elle est venue voir comment nous traitions de la sécurité des immeubles de grande hauteur ici. Les cuves de carburant dans le WTC 7, ça l'a mise dans tous ses états. "Pour transformer l'immeuble en torche au moindre gros pépin, c'est exactement ce qu'il faut faire comme connerie", dixit l'intéressée.

— C'est pas cet équipement que Larry Silverstein, le proprio de l'immeuble, veut dégager le plus vite possible ? demanda Ayleen Messerschmidt. Déjà, la construction en porte à faux au-dessus d'une sous-station électrique, c'est pas ce qu'il y a de mieux...

— Noémie m'a dit que l'on avait eu de la chance le 11 septembre : si l'incendie de la sous-station de Con Edison s'était transmis au reste du bâtiment, l'immeuble s'effondrait après avoir brûlé pendant plusieurs heures. Avec les cuves de carburant, il y avait de quoi le faire flamber pendant toute une après-midi, et aucune possibilité d'éteindre quoi que ce soit. Elle a calculé que si l'un des piliers verticaux de la structure, situé au-dessus du transformateur, avait été atteint par l'incendie pendant une durée suffisante, tout l'immeuble s'effondrait.

— 47 étages qui s'effondrent d'un coup sur Vesey Street, je n'ose pas imaginer ce que ça aurait donné ! pointa Sarah Jane. Heureusement, on construit solide... N'importe comment, mais solide... »

Par la fenêtre de leur bureau, qui donnait sur le sud de Manhattan, les Twin Towers étaient visibles dans la brume légère de cette journée de fin d'été. Au pied des deux barres métalliques étincelantes, un immeuble plus modeste en taille, le World Trade Center 7, était clairement visible depuis le bureau. C'était cet immeuble qui avait échappé à un grave incendie le 11 septembre 2001.

« Linda, c'est bien toi qui as une vue sur l'ensemble du World Trade Center depuis ton salon, demanda Ayleen Messerschmidt. Tu as eu de la chance d'avoir pu trouver un appartement avec une belle vue.

— Un coup de chance de Martin. Il nous fallait une chambre de plus pour le bébé, et nous ne pouvions pas rester à l'hôtel de l'oncle de mon compagnon.

— J'y pense... reprit Sarah Jane. La campagne anti-français, ça doit le marquer en ce moment... Son gouvernement qui a l'intelligence de ne pas donner suite aux demandes de Bush junior, et les chaînes de télévision qui montent les gens contre les français.

— On y a eu droit au début du premier mandat de Reagan avec ces histoires d'hélices de sous-marins russes fabriquées par des machines-outils vendues à l'URSS par une entreprise française, ça passera, reprit Linda, amère. En attendant, Martin a le soutien de ses collègues à Bellevue. Même les médecins républicains hardcores trouvent que la propagande de Bush est déplacée.

— Heureusement que je lis l'*Asahi Shinbun* et le *Spiegel* pour avoir de *vraies* informations, parce que les journaux ici, c'est la version US de la *Pravda* du temps de Brejnev ! signala Ayleen Messerschmidt. J'avais l'impression de refaire mes cours de russe du lycée avec la traduction directe en anglais de la *Pravda* rien qu'en lisant le *New York Times* !

— Tu lisais la *Pravda* au lycée, toi ?

— Oui Sarah, mon prof de russe y était abonné et il nous faisait travailler sur certains articles pour illustrer certaines notions grammaticales précises, comme les superlatifs...

— Avec Martin, j'ai droit à la Canadian Broadcasting Corporation pour les infos en anglais, reprit Linda. Sinon, il me faut qu'il me traduise les programmes francophones de TV5 en anglais. J'ai tout ça par le câble. Sarah, tu lis toujours le *People's Sentinel* ?

— J'avais laissé tomber parce qu'ils devenaient chiants, mais depuis les bruits de bottes en Afghanistan, je l'ai repris, le niveau a considérablement monté. Et le site internet de la cousine de Martin, il vaut quoi ?

— *The Vanguarddeer* ? Il décolle du tonnerre, j'y ai écrit plusieurs articles sous pseudonyme, indiqua Ayleen Messerschmidt. C'est comme *Mother Jones* mais en plus percutant, si tu veux mon avis... Linda, tu penses que Bush va faire envahir l'Irak ?

— Oui. C'est prévu après l'Afghanistan depuis longtemps. Là, tu vois les résultats pratiques d'une opération de désinformation de classe Control, voire Toxic. Verrouillage maximal des médias, fabrication de peurs et de boucs émissaires, l'opposition est systématiquement ignorée. La manif pour la paix de samedi dans Manhattan, nous étions 10 000 et personne n'en a parlé en dehors du *Vanguarddeer* et des canadiens de CBC... C'est parfaitement planifié.

— Executive Toxic, c'est le nom de l'opération, indiqua Ayleen Messerschmidt. C'est un nom qui circule au Pentagone, mes contacts auprès de la CIA me l'ont avancé, sans me confirmer qu'elle était mise en œuvre.

— Hem... Dites, les militaires, de quoi parlez-vous ?

— D'une opération concertée de désinformation à grande échelle dirigée par le gouvernement, expliqua Linda. Il y en a deux classes de prévues, la première est la classe Control, nom de code des opérations prévues pour orienter l'opinion dans le cas d'opération extérieures à justifier auprès du grand public. Il y en a eu une de mise en œuvre, Sensitive Control, exécutée par le Pentagone pour nous vendre l'Afghanistan. Et les opérations Toxic sont des opérations de désinformation pures et dures. À savoir, inventer de toutes pièces une Vérité médiatique totalement coupée des faits et la vendre jusqu'à écœurement dans tous les médias. Les armes de destruction massive en Irak, il n'y en a pas !

— Ça je m'en doutais... reprit Sarah Jane. C'est affolant que l'on en arrive à un degré de contrôle de l'information pareil dans un pays qui est sensé être une démocratie.

— Tu reliras *La fabrication du consentement* de Chomsky : c'était mon manuel de manipulation médiatique de base quand j'ai fait ma formation d'officier de renseignement à Annapolis, expliqua Linda. Tu n'as pas besoin de fabriquer ex nihilo un événement traumatique majeur, comme un attentat terroriste, pour faire gober ce que tu veux aux gens : il suffit de leur raconter ce que tu veux qu'ils entendent quand tu es le gouvernement de ce pays, les médias te suivront aveuglément et l'opposition sera purement et simplement ignorée. Par rapport à la mise en œuvre d'un quelconque complot, c'est plus simple, plus efficace et parfaitement indétectable. Les gens sont en place, les circuits de manipulation sont déjà actifs et les méthodes sont déjà employées au quotidien. Inutile de faire quoi que ce soit d'extraordinaire : il suffit d'orienter la machine médiatique-politique dans le bon sens et de la laisser fonctionner. Toi même, tu dis que le public est conditionné à l'impuissance entre l'éducation qu'il reçoit et le matraquage médiatique permanent.

— Au pire, si les gens sont vraiment susceptibles de réfléchir par eux-mêmes et de devenir de fait dangereux pour le gouvernement, on sortira un quelconque débat inepte de derrière les fagots pour qu'ils se polarisent là-dessus, détailla Ayleen. On y a eu droit avec les théories de la conspiration sur le vol TWA 800 il y a de cela cinq-six ans. Tout le monde s'est écharpé là-dessus, et il n'en est rien sorti.

— Si : La FAA a pu continuer à ne rien faire dans l'indifférence générale avec la bénédiction des compagnies aériennes qui ne voulaient pas investir dans la sécurité, confirma Linda. Ma sœur travaille comme pilote de ligne, elle est bien au courant de tout cela... Avec les grandes entreprises qui payent les campagnes électorales et les pages de pub, quand elles ne sont pas propriétaires de chaînes de télévision et de journaux, le gouvernement qui peut légiférer comme il veut dans le sens des intérêts de ceux qui ont payé pour qu'il soit élu. Et les administrations racontent ce qu'elles veulent comme elles veulent en étant relayées par ceux qui ne veulent pas perdre de juteux marchés publics en faisant preuve de trop d'indépendance d'esprit. Tu as là, à l'œuvre, le spectaculaire intégré de Guy Debord !

— Tout est faux dans les mass media, trancha Ayleen. Dès qu'une information passe par eux, tu peux être sûre qu'elle arrange le pouvoir en place. Même une voix contestataire, même une théorie de la conspiration.

— Pour ces dernières, je pensais qu'il s'agissait d'amuser la galerie et faire de l'audience facile avec du sensationnel à un quarter, questionna Sarah Jane. Elles seraient utilisées pour des manipulations médiatiques dirigées par le gouvernement ?

— Entre autres, expliqua Linda. Prends le cas du vol TWA 800 : il fallait cacher le fait que le 747 de la TWA était vétuste et que Boeing avait fait une erreur de conception avec les circuits électriques de ce modèle-là, alors encore massivement en service. Ces deux faits étaient parfaitement connus des professionnels du transport aérien. Plutôt que de le cacher, ce qui aurait inévitablement attiré l'attention là-dessus, ce que Boeing et la TWA ne voulaient pas, une histoire de missile tiré par erreur par l'US Navy a été fabriquée de toutes pièces et vendue comme théorie "alternative". Il n'y a jamais eu le moindre fondement factuel à cette histoire mais il a suffi de mettre en valeur dans les médias les rigolos qui y croyaient. Et le complot gouvernemental pour cacher cette "vérité" a ainsi été inventé. Résultat : tous ceux qui avaient des doutes sur la version rationnelle des faits se sont rués sur cette fausse piste vide, téléguidés par quelques allumés qui y croyaient. La vétusté des avions de la TWA et le problème de conception de Boeing sont passés à la trappe, le temps que Boeing réussisse sa fusion avec Mac Donnell Douglas et que TWA se fasse racheter par American Airlines.

— Des théories de la conspiration, tu en as des dizaines qui circulent. Elles entretiennent une culture du complot, et elles sont relancées de temps à autre pour entretenir le mouvement, expliqua Ayleen. Quand le besoin s'en fait sentir, l'une d'entre elle est mise en avant pour masquer des faits gênants pour le gouvernement. Le vrai complot, ce n'est jamais ce que la théorie de la conspiration prétend prouver, c'est ce qui n'y figure pas, tout autant que dans la version dite officielle des faits, et que le gouvernement veut vraiment cacher. Une bonne théorie de la conspiration ne contiendra que du vent, c'est la condition sine qua non pour sa médiatisation : qu'elle soit autant extraordinaire que parfaitement inoffensive pour le pouvoir et, surtout, vide de toute réalité concernant le sujet qu'elle aborde.

— Ce serait le cas avec ces menaces d'Al Qaïda sur notre pays ? demanda Sarah Jane.

— Non, ces menaces sont belles et bien réelles, et cela pour deux raisons, pointa Linda. En premier lieu, personne dans les médias n'est précis quand à la nature effective des menaces contre notre pays. Cela veut dire qu'il y en a de vraies, et que les détailler mettrait en avant des failles dans notre sécurité nationale.

— Il y en a eu une belle de comblée récemment, indiqua Ayleen. La sécurité dans les aéroports est soudainement passée de pitoyable à top niveau façon pays en guerre depuis le début de l'année. Ce n'est quand même pas l'autre rigolo avec ses godasses au plastic qui a été à l'origine de mesures comme les portes de cockpit blindées, soudainement obligatoires alors que la FAA n'avait rien dit à ce sujet pendant des années. Ça cache quelque chose, d'autant plus que personne n'en parle dans les médias.

— Voilà un exemple de vrai complot, poursuivit Linda. En second lieu, pour Al Qaïda, ce mouvement terroriste est mentionné à minima, juste comme faire-valoir de l'invasion de l'Afghanistan ou celle, en préparation, de l'Irak. Si cette menace était imaginaire, elle serait détaillée jusqu'à l'éccœurement dans tous les médias. Comme le sont en ce moment les armes de destruction massives irakiennes.

— Eh oui, pas besoin de faire un complot, il suffit de raconter ce qu'on veut de la bonne façon, conclut Sarah Jane d'un ton pessimiste. Et l'essentiel n'est pas dans les médias... »

En terminant sa phrase, la jeune femme jeta un coup d'œil par la fenêtre. Au loin, les deux immenses barreaux métalliques du World Trade Center avaient accroché un rayon du soleil matinal, et scintillaient au loin. Un spectacle habituel et rassurant pour tout habitant de New York City. Et personne ne se rendait compte qu'il s'en était fallu de peu un an plus tôt pour que cette vue ne soit plus qu'un souvenir...

## ***Immeuble des Nations-Unies, New York City***

### ***14 février 2003, 15h35***

Les conférences pour la paix en Irak s'étaient heurtées à l'intransigeance de l'administration Bush, qui voulait l'Irak comme Hitler voulait la Pologne en 1939. Conscient du caractère vain de sa démarche, Dominique de Villepin, le ministre français des affaires étrangères, ne voulait pas plier. Pas plus que son Président, Jacques Chirac, qui ne voulait pas sacrifier la bonne entente entre la France et les nations arabes aux foucades impérialistes de États-Unis d'Amérique. Tous deux avaient parfaitement perçu le plan à long terme de leur allié vis à vis de l'Iran, mais ils ne pouvaient pas laisser les USA s'enliser dans une guerre coloniale sans les prévenir a minima des conséquences, et marquer clairement leur désapprobation. C'est avec l'assurance de celui qui a son devoir à accomplir malgré tout que Dominique de Villepin a pris la parole devant l'assemblée des Nations-Unies. L'interventionnisme US ne faisait pas l'unanimité, Bush Junior serait parti en 2008 quoi qu'il arrive, et la position de la France était observée de près. Il exprima la position de son gouvernement en ces termes :

« Je remercie MM. Blix et El Baradeï pour les indications qu'ils viennent de nous fournir sur la poursuite des inspections en Irak. Je tiens à nouveau à leur exprimer la confiance et le plein soutien de la France dans leur mission.

Vous savez le prix que la France attache, depuis l'origine de la crise irakienne, à l'unité du Conseil de sécurité. Cette unité repose aujourd'hui sur deux éléments essentiels :

Nous poursuivons ensemble l'objectif d'un désarmement effectif de l'Irak. Nous avons en ce domaine une obligation de résultat. Ne mettons pas en doute notre engagement commun en ce sens. Nous assumons collectivement cette lourde responsabilité qui ne doit laisser place ni aux arrière-pensées, ni aux procès d'intention. Soyons clairs : aucun d'entre nous n'éprouve la moindre complaisance à l'égard de Saddam Hussein et du régime irakien.

En adoptant à l'unanimité la résolution 1441, nous avons collectivement marqué notre accord avec la démarche en deux temps proposée par la France : le choix du désarmement par la voie des inspections et, en cas d'échec de cette stratégie, l'examen par le Conseil de sécurité de toutes les options, y compris celle du recours à la force. C'est bien dans ce scénario d'échec des inspections, et dans ce cas seulement, que pourrait se justifier une seconde résolution. La question qui se pose aujourd'hui est simple: considérons-nous en conscience que le désarmement par les missions d'inspections est désormais une voie sans issue ? Ou bien, estimons-nous que les possibilités en matière d'inspection offertes par la résolution 1441 n'ont pas encore été toutes explorées ?

En réponse à cette question, la France a deux convictions : la première, c'est que l'option des inspections n'a pas été conduite jusqu'à son terme et peut apporter une réponse efficace à l'impératif du désarmement de l'Irak ; la seconde, c'est qu'un usage de la force serait si lourd de conséquences pour les hommes, pour la région et pour la stabilité internationale qu'il ne saurait être envisagé qu'en dernière extrémité. Or que venons-nous d'entendre, à travers le rapport de MM. Blix et El Baradeï ? Nous venons d'entendre que les inspections donnent des résultats. Bien sûr, chacun d'entre nous veut davantage et nous continuerons ensemble à faire pression sur Bagdad pour obtenir plus. Mais les inspections donnent des résultats. Lors de leurs précédentes interventions au Conseil de sécurité, le 27 janvier, le président exécutif de la CCVINU et le directeur général de l'AIEA avaient identifié précisément les domaines dans lesquels des progrès étaient attendus. Sur plusieurs de ces points, des avancées significatives ont été obtenues :

Dans les domaines chimiques et biologiques, les Irakiens ont remis de nouveaux documents aux inspecteurs. Ils ont aussi annoncé la création des commissions d'investigation, dirigées par les anciens responsables des programmes d'armements, conformément aux conclusions de M. Blix. Dans le domaine balistique, les informations fournies par l'Irak ont permis aux inspecteurs de progresser également. Nous détenons avec précision les capacités réelles du missile Al-Samoud. Maintenant, il convient de procéder au démantèlement des programmes non autorisés, conformément aux conclusions de M. Blix. Dans le domaine nucléaire, des informations utiles ont été transmises à l'AIEA sur les points les plus importants évoqués par M. El Baradeï le 27 janvier : l'acquisition d'aimants susceptible de servir à l'enrichissement d'uranium et la liste des contacts entre l'Irak et le pays susceptible de lui avoir fourni de l'uranium.

Nous sommes là au cœur de la logique de la résolution 1441, qui doit assurer l'efficacité des inspections grâce à une identification précise des programmes prohibés, puis à leur élimination. Nous sommes tous conscients que le succès des inspections suppose que nous aboutissions à une coopération pleine et entière de l'Irak. La France n'a cessé de l'exiger. Des progrès réels commencent à apparaître : l'Irak a accepté le survol de son territoire par des appareils de reconnaissance aérienne ; il a permis que des scientifiques irakiens soient interrogés sans témoins par les inspecteurs ; un projet de loi prohibant toutes les activités liées aux programmes d'armes de destruction massive est en cours d'adoption, conformément à une demande ancienne des inspecteurs ; l'Irak doit fournir une liste détaillée des experts ayant assisté en 1991 aux destructions des programmes militaires.

La France attend bien entendu que ces engagements soient durablement vérifiés. Au-delà, nous devons maintenir une forte pression sur l'Irak pour qu'il aille plus loin dans la voie de la coopération. Ces progrès nous confortent dans la conviction que la voie des inspections peut être efficace. Mais nous ne devons pas nous dissimuler l'ampleur du travail restant à accomplir : des questions doivent être élucidées, des vérifications doivent être conduites, des installations ou des matériels doivent sans doute encore être détruits. Pour ce faire, nous devons donner aux inspections toutes les chances de réussir.

J'ai fait des propositions le 5 février devant le Conseil. Depuis lors, nous les avons précisées dans un document de travail adressé à MM. Blix et El Baradeï et communiquées aux membres du Conseil. Quel est leur esprit ? Il s'agit de propositions pratiques et concrètes, qui peuvent être mises en œuvre rapidement et qui sont destinées à renforcer l'efficacité des opérations d'inspection. Elles s'inscrivent dans le cadre de la résolution 1441 et ne nécessitent par conséquent aucune nouvelle résolution du Conseil. Elles doivent venir à l'appui des efforts menés par MM. Blix et El Baradeï, qui sont naturellement les mieux à même de nous dire celles d'entre elles qu'ils souhaitent retenir pour assurer la meilleure efficacité de leurs travaux. Dans leur rapport, ils nous ont fait des commentaires utiles et opérationnels. La France a déjà annoncé qu'elle tenait des moyens supplémentaires à la disposition de MM. Blix et El Baradeï, à commencer par ses appareils de surveillance aérienne Mirage IV. Alors oui, j'entends bien les critiques : il y a ceux qui pensent que, dans leur principe, les inspections ne peuvent avoir aucune efficacité. Mais je rappelle que c'est le fondement même de la résolution 1441 et que les inspections donnent des résultats. On peut les juger insuffisants mais ils sont là.

Il y a ceux qui croient que la poursuite du processus d'inspection serait une sorte de "manœuvre de retardement" visant à empêcher une intervention militaire. Cela pose naturellement la question du temps imparti à l'Irak. Nous sommes là au centre des débats. Il y va de notre esprit de responsabilité. Ayons le courage de mettre les choses à plat. Il y a deux options : l'option de la guerre peut apparaître a priori la plus rapide. Mais n'oublions pas qu'après avoir gagné la guerre, il

faut construire la paix. Et ne nous voilons pas la face : cela sera long et difficile, car il faudra préserver l'unité de l'Irak, rétablir de manière durable la stabilité dans un pays et une région durement affectés par l'intrusion de la force. Face à de telles perspectives, il y a une autre option offerte par les inspections, qui permet d'avancer de jour en jour dans la voie d'un désarmement efficace et pacifique de l'Irak. Au bout du compte, ce choix-là n'est-il pas le plus sûr et le plus rapide ?

Personne ne peut donc affirmer aujourd'hui que le chemin de la guerre sera plus court que celui des inspections. Personne ne peut affirmer non plus qu'il pourrait déboucher sur un monde plus sûr, plus juste et plus stable. Car la guerre est toujours la sanction d'un échec. Serait-ce notre seul recours face aux nombreux défis actuels ? Donnons par conséquent aux inspecteurs des Nations unies le temps nécessaire à la réussite de leur mission. Mais soyons ensemble vigilants et demandons à MM. Blix et El Baradeï de faire régulièrement rapport au Conseil. La France, pour sa part, propose un nouveau rendez-vous le 14 mars au niveau ministériel, pour évaluer la situation. Nous pourrons alors juger des progrès effectués et de ceux restant à accomplir. Dans ce contexte, l'usage de la force ne se justifie pas aujourd'hui. Il y a une alternative à la guerre : désarmer l'Irak par les inspections. De plus, un recours prématuré à l'option militaire serait lourd de conséquences.

L'autorité de notre action repose aujourd'hui sur l'unité de la communauté internationale. Une intervention militaire prématurée remettrait en cause cette unité, ce qui lui enlèverait sa légitimité et, dans la durée, son efficacité. Elle pourrait avoir des conséquences incalculables pour la stabilité de cette région meurtrie et fragile. Elle renforcerait le sentiment d'injustice, agraverait les tensions et risquerait d'ouvrir la voie à d'autres conflits. Nous partageons tous une même priorité, celle de combattre sans merci le terrorisme. Ce combat exige une détermination totale. C'est l'une de nos responsabilités premières devant nos peuples. Et la France, qui a été durement touchée à plusieurs reprises par ce terrible fléau qu'est le terrorisme, est entièrement mobilisée dans cette lutte qui nous concerne tous et que nous devons mener ensemble. C'est le sens de la réunion du Conseil de sécurité qui s'est tenue le 20 janvier, à l'initiative de la France.

Il y a dix jours, le secrétaire d'État américain, M. Powell, a évoqué des liens supposés entre Al Quaïda et le régime de Bagdad. En l'état actuel de nos informations et recherches menées en liaison avec nos alliés, rien ne nous permet d'établir de tels liens. En revanche, nous devons prendre la mesure de l'impact qu'aurait sur ce plan une action militaire contestée actuellement. Une telle intervention ne risquerait-elle pas d'aggraver les fractures entre les sociétés, entre les cultures, entre les peuples, fractures dont se nourrit le terrorisme ?

La France l'a toujours dit : nous n'excluons pas la possibilité qu'un jour il faille recourir à la force, si les rapports des inspecteurs concluaient à l'impossibilité pour les inspections de se poursuivre. Le Conseil devrait alors se prononcer et ses membres auraient à prendre toutes leurs responsabilités. Et, dans une telle hypothèse, je veux rappeler ici les questions que j'avais soulignées lors de notre dernier débat le 4 février et auxquelles nous devrons bien répondre : en quoi la nature et l'ampleur de la menace justifient-elles le recours immédiat à la force ? Comment faire en sorte que les risques considérables d'une telle intervention puissent être réellement maîtrisés ? En tout état de cause, dans une telle éventualité, c'est bien l'unité de la communauté internationale qui serait la garantie de son efficacité. De même, ce sont bien les Nations unies qui resteront demain, quoi qu'il arrive, au cœur de la paix à construire.

Monsieur le président, à ceux qui se demandent avec angoisse quand et comment nous allons céder à la guerre, je voudrais dire que rien, à aucun moment, au sein de ce Conseil de sécurité, ne sera le fait de la précipitation, de l'incompréhension, de la suspicion ou de la peur. Dans ce temple des Nations unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une

conscience. La lourde responsabilité et l'immense honneur qui sont les nôtres doivent nous conduire à donner la priorité au désarmement dans la paix. Et c'est un vieux pays, la France, un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'Occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire et devant les hommes. Fidèles à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale. Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur. »

Les applaudissements de la part des sceptiques et des non-alignés sur la Maison Blanche ont convaincu Dominique de Villepin que son intervention n'était pas vaine. L'Histoire jugera, pensa-t-il en toute simplicité. Et le verdict tombera plus tôt que prévu...

## ***Centre hospitalier Bellevue, New York City, 24 mars 2003, 12 h 35***

Linda Patterson avait accouché trois jours plus tôt, et elle avait voulu être au calme avec sa petite dernière, Louise-Michelle Peyreblanque, pendant un jour ou deux. Elle avait pu être admise à la maternité de l'hôpital où travaille son compagnon et elle n'avait accepté que les visites de ses proches dans un premier temps. Sa mère devait venir depuis le Colorado dans le cadre de son travail. Travaillant comme mécanicienne à l'Union Pacific, elle était louée avec sa locomotive à CSX transportation pour tracter un convoi Philadelphie-Chicago. L'engin faisait la route depuis Saint Louis, via le Texas, et son équipe de conduite allait prendre l'avion depuis Denver, en direction de New York City.

Linda avait présenté Louise-Michelle à sa fille et sa belle-fille, six ans toutes les deux, qui ont été émerveillées de voir qu'elles avaient une petite sœur. Étaient aussi passé Norman Llanfyllin et Lucille Peyreblanque Llanfyllin, l'oncle et la tante de Martin, Carolyn Zieztinski, sa cousine qui travaille comme médecin dans le même hôpital, ainsi que Marissa Llanfyllin et son compagnon, Paul Murchinson. Le reste de la famille Peyreblanque résidant de l'autre côté de l'Atlantique, les visites de leur part n'allaien pas être immédiates. Par contre, Rachel Zieztinski, la tante de Linda, avait promis de venir depuis Washington, où elle travaille comme officier des sapeurs-pompiers. Elle devait passer le prochain week-end avec son compagnon, Gareth Parker, officier de police et beau-père de Carolyn.

Pour le moment, Linda était en ligne avec son amie d'enfance Judith Breckingham. Résidant à San Francisco depuis qu'elle avait été recrutée comme responsable logistique par l'association Immediate Action, une ONG humanitaire menant des actions de soutien social à l'attention des populations défavorisées des USA. Judith Breckingham avait été victime d'une application bornée des no-fly list récemment mises en place par la nouvelle Transport Security Administration. Devant repousser son vol vers New York City de 24 heures à cause d'une prévue erreur, elle était au téléphone depuis l'aéroport de San Francisco, et elle fulminait :

*« Depuis que notre président a ouvertement dénoncé la politique de Bush sur PBS, tous les cadres d'Immediate Action ont été inscrits sur leurs foutues no-fly list, et ça fait la troisième fois qu'ils me font le coup ! Je ne sais pas de ton côté mais notre cabinet d'avocats est en train de préparer une procédure pénale contre la TSA pour abus de pouvoir et violation des libertés constitutionnelles. Erreur mon cul, surtout à trois reprises ! »*

— J'en ai autant à leur service et Martin, qui devait aller à un congrès médical, y a eu droit aussi. Militant anarchiste et détenteur d'une licence de pilote, il y a eu droit. Et il n'y avait pas d'erreur dans sa fiche : sa double nationalité, sa date et son lieu de naissance... Marissa, sa cousine qui est journaliste, y a eu droit aussi.

— *Au passage, tu remercieras de ma part, et de celle du conseil d'administration d'Immediate Action, la rédaction du Vanguard pour leur article sur l'aide humanitaire aux défavorisés dans notre pays. Il y a un lien vers son article sur notre site web. Du vrai journalisme, avec des faits, des explications compréhensibles par tout le monde et, surtout, une profonde honnêteté. Et de ton côté, tu n'as pas été accusée de désertion pour avoir eu un enfant en pleine guerre, surtout avec un français ?*

— Tu sais, je fais surtout de l'administratif et de l'instruction avec la Naval Reserve. Je vais passer major d'ici la fin de l'année, ils ont besoin de quelqu'un pour tout ce qui est supervision des plans de secours avec la FEMA. Avec ce qui s'est passé ici, à New York City, lors du passage de l'ouragan Erin. Il y a de gros besoins en la matière.

— *J'ai vu, la municipalité qui n'a pas assuré... Dis-moi, je pense faire comme ce que tu m'as dit pour mes voyages en avion, je vais voyager sur USA Express. Ils passent outre les no-fly list de la TSA ?*

— Oui, il te suffit d'avoir une carte de fidélité et de faire un scandale. USA Express est anti-Bush à cause de ses conneries dans le domaine de la sécurité aérienne. Les portes de cockpit blindées et les mesures de sécurité récemment rendues obligatoires, ça fait depuis la création de la compagnie qu'ils les appliquent. Alors, quand ils voient que 10 milliards de dollars sont avancés par ce gouvernement à des incapables cent fois plus friqués qu'eux pour leur permettre de payer en urgence ces mesures de sécurité, mesures qu'ils auraient pu se payer plus tôt sur fonds propres, ça les fait passablement râler et ça leur donne une bonne raison de dire merde à la TSA...

— *Le fonds de soutien à l'aviation civile, merci de me rappeler que cette merde est financée avec mes impôts et les tiens... Et on peine à trouver \$1 million de dons pour notre programme d'alphabétisation, merci pour ton chèque et celui de Martin. S'il ne fallait pas trois jours, j'aurais bien pris le train pour venir à New York City rien que pour les emmerder, ces crevards ! Amtrak a une cliente de plus, tu peux en être sûre ! J'ai pu enfin avoir un vol, mais seulement demain matin, je passerai te voir après-demain après-midi, les visites sont jusqu'à 16 heures EST, c'est bien ça ?*

— Oui, mais Martin peut te faire rentrer en douce. Les épouses et compagnes des médecins de cet hôpital ont ce petit avantage...

— *J'ai une réunion professionnelle jusqu'à midi dans Manhattan, le temps de déjeuner, je passerai en début d'après-midi. Au passage, j'ai enfin la garde de ma fille à temps plein, elle sera avec moi dès cet été. Allez, on se revoit dans deux jours, repose-toi bien capitaine !*

— Merci ma vieille, et bonne réunion de travail ! »

Linda raccrocha, contente d'avoir eu son amie d'enfance au bout du fil. Louise-Michelle, qui était pendant tout ce temps, venait de s'endormir, blottie contre sa mère. Linda se leva doucement pour la coucher dans son berceau quand son compagnon arriva dans sa chambre :

« Linda, je peux entrer ?

— Oui, j'ai fini avec Louise, elle dort. Sarah et Ayleen vont venir ?

— Sarah m'a laissé un message : elle prend son déjeuner et elle arrive dès que possible. Elle était chez un client et elle attend Ayleen pour venir nous rejoindre. Ayleen est à la cour criminelle avec des commis d'office.

— Tu sais si la NASA a rappelé Ayleen pour son histoire de formation d'astronaute ?

— Non, je n'ai pas pu lui parler, j'étais au bloc avec un patient victime d'un accident du travail, membre écrasé à reconstruire. Pas mal de boulot mais il va s'en tirer... Tu as eu un plateau-repas ?

— Ne t'en fais pas pour ça et installe-toi. Je suppose que tu n'as pas beaucoup de temps.

— J'ai une pause conséquente, ma prochaine opération est prévue pour 14 heures. C'est pas trop la cohue aux urgences, on a une journée calme pour changer... Tu as pu avoir des nouvelles du front par la radio ?

— Non, pas par la radio, au téléphone par un de mes potes de Fort Bragg, déployé en Irak avec son unité. Il est toujours officier d'active chez les paras de l'armée. En clair, il m'a dit que c'est une véritable boucherie du côté des irakiens. Ceux qui ne se barrent pas en courant se font tailler en pièces. Comme prévu, dans un mois, tout est fini. Du moins pour la partie guerre conventionnelle. L'occupation, ça va être autre chose, merci à ton ministre des affaires étrangères pour avoir tiré l'alarme.

— Au prix de se faire littéralement censurer dans les médias US. Sans la cassette que j'ai enregistrée lors de son passage sur TV5, monsieur de Villepin serait un parfait inconnu pour mes collègues. Par contre, ce qu'on oublie de dire, c'est que les allemands, les russes et les chinois n'ont pas suivi Bush non plus, et que l'on fait un silence assourdissant sur ce fait...

— Et tout ça malgré les manifestations massives contre la guerre... Tiens, je te rends le dernier *Guardian*, même les anglais sont massivement contre cette guerre...

— Et ici, malgré le bourrage de crâne, tu as des partisans ?

— Oui, heureusement, mais les médias nous ignorent. Et la grande majorité des gens s'imaginent qu'il suffira de voter contre Bush pour que ça change... Cette nullité politique de George W. Bush junior n'existe médiatiquement que parce qu'il a mis en application un plan d'invasion de l'Afghanistan et de l'Irak préparé par le Pentagone pendant le second mandat de Clinton. Dans un mois, il dira que la guerre est finie et il passera à sa campagne pour son second mandat. Et les démocrates le laisseront passer en alignant un candidat minable pour ne pas avoir à se salir avec l'Irak... C'était couru, ils ont lâché Gore en 2000, malgré la fraude électorale manifeste, pour laisser les républicains faire le sale boulot qu'ils avaient préparé. Et ce connard de Bush est populaire alors qu'il n'a rien fait pour la population ! Entre le mouvement pour la paix dont personne ne parle, les difficultés de la vie quotidienne qui occupent la plupart des gens, et les politiciens qui ne font rien pour se rendre utile, comment veux-tu que l'on aie une mobilisation en masse contre un clan qui monopolise les médias ? »

À ce moment-là, Ayleen Messerschmidt et Sarah Jane Berringsford, les collègues et amies de Linda, sont arrivées dans la chambre. Fort discrètes, elles avaient poliment attendues d'être invitées pour venir faire la connaissance de la petite dernière de la famille Patterson-Peyreblanque :

« Bonjour Linda, bonjour Martin... Excuse-nous, Sarah et moi, nous avons été un peu longues pour venir, je ne sais pas ce que fait la MTA mais nous n'avons pas eu une rame de métro tout de suite sur la ligne pour venir ici.

— Il y a des travaux en ce moment aux heures creuses, et la MTA réduit la fréquence, expliqua Linda. Si vous voulez voir Louise, c'est ici que ça se passe. Elle dort pour le moment, faites doucement...

— Elle est ravissante ! fit Sarah en découvrant le bébé endormi. Elle te ressemble beaucoup Martin. Et elle est rousse comme sa mère...

— Elle a les yeux noirs de sa grand-mère maternelle, pointa Martin. Là, elle en a pour deux à trois heures avant de se réveiller.

— Et ça s'est bien passé ton accouchement ? demanda Sarah à l'intention de Linda. Ma belle-sœur Cassandra a eu des problèmes pour son premier fils et ça n'a pas été la joie.

— Elle n'avait un problème cardiaque ta belle-sœur ? demanda Martin. Si je me souviens bien, c'est à cause de ça qu'elle n'a pas pu devenir pilote de ligne.

— C'est bien ça, mais ses problèmes à l'accouchement n'avaient justement rien à voir avec ça, je ne sais plus ce que c'était d'ailleurs...

— C'est un collègue de Martin qui m'a fait une péridurale, et ça s'est très bien passé, précisa Linda. Louise est ma seconde fille biologique, je connaissais déjà le terrain des opérations avec Nelly. Et la vie au cabinet, ça se passe comment ?

— Ah, Woodman, Forrester, Sawyer Carpenter et Joiner, notre gagne-pain dont l'ambiance te manque ! pointa malicieusement Ayleen. La Mairie de New York City a finalement préféré un arrangement avec le pool des assureurs plutôt que de perdre le procès, et ils nous ont confié toute la partie légale du règlement à l'amiable.

— Leeny ne te dis pas que son ailier a finalement décidé de divorcer de son mari volage, indiqua Sarah Jane. C'est un collègue du New Jersey, Brentwood et associates, qui a le dossier.

— Ton ailier, la blonde irlandaise qui est pilote de ligne chez National Airways ?

— Shannon Mac Intyre, c'est bien elle Linda. Après le divorce de Piper, ça m'en fait un de plus dans mes relations. Dire que Pip a trouvé son époux dans les bras de l'épouse de son amant quand elle est rentrée chez elle pendant le passage de l'ouragan Erin, en suivant un ordre du NYPD qui voulait la garder en réserve...

— Eh oui, il y a des hasards comme ça... Excusez-moi, c'est pour moi... »

Un médecin, collègue de Martin, est venu le voir pour un renfort en médecine générale aux urgences. Martin ayant fini son plateau-repas, il a suivi son collègue sans délai. Ayleen a fait remarquer à Linda le caractère particulier de la situation :

« Tu aurais pu accoucher ailleurs, Saint Luke, en bas de chez moi, a une bonne maternité à ce qu'on m'a dit...»

— J'ai préféré être ici pour voir Martin le plus possible. Quand j'ai accouché de Nelly, son père biologique n'avait pas pu venir à Denver, et j'avais accouché dans l'hôpital où je travaillais comme conseiller juridique. Cela à cause de l'assurance santé militaire qui ne me couvrait que si j'accouchais au Denver Health, et pas ailleurs... Ah, je crois qu'elle s'est réveillée, je vais pouvoir vous la présenter... »

Dans son sommeil, Louise-Michelle Peyreblanque avait perçu les mouvements des visiteuses, et elle s'était spontanément réveillée. Linda l'a prise dans ses bras et elle a pu lui montrer ses collègues. Pour la jeune mère, la naissance de sa fille était comme une pause salutaire dans un monde devenu incertain. Monde à l'amélioration duquel elle comptait bien continuer à se battre.

## **Centre Hospitalier Bellevue, New York City**

### **2 décembre 2004, 11 h 35**

Pour une fin d'année, l'activité de la clinique de chirurgie de Bellevue était dans la moyenne. Un hiver froid et précoce avait entraîné la formation de verglas et fait augmenter la part de chutes sur la voie publique et d'accidents de la circulation. Par contre, de nombreuses activités professionnelles en plein air, typiquement des chantiers de voirie, avaient dû s'arrêter à cause du froid et de la neige, diminuant proportionnellement la part d'accidents qui leur étaient habituellement imputables. Helena Agghju, infirmière de bloc récemment formée, avait commencé sa carrière dans le grand hôpital public new-yorkais de Bellevue depuis peu. Rapidement, elle avait intégrée les équipes travaillant en traumatologie, et l'ambiance professionnelle lui plaisait beaucoup.

L'opération sur laquelle elle avait travaillé ce jour-là s'était finie dans les temps, la fracture ouverte à la jambe du patient, un homme d'âge mûr victime d'une mauvaise chute à cause du verglas, avait été réduite avec dextérité par le chirurgien. Du fait de l'absence d'atteintes sérieuses aux muscles et aux nerfs, l'opération était relativement facile, et le patient était désormais suivi en salle de réveil par l'anesthésiste. La jeune infirmière pouvait se mettre en pause après une matinée intensive de travail. Un coup d'œil par une des fenêtres de l'hôpital la dissuada d'aller fumer une cigarette dehors, malgré les effets délétères du manque tabagique sur son humeur. L'idée d'arrêter de fumer définitivement faisait son chemin chez elle, et ce n'était plus qu'une question de décision ferme à prendre pour qu'elle renonce enfin au tabac.

Helena Agghju apprécie beaucoup les médecins de son entourage professionnel, des gens capables, travailleurs et pas du tout hautains avec le petit personnel. Le plus apprécié d'entre eux est le docteur Martin-Georges Peyreblanque. Franco-canadien au parcours professionnel atypique, expérimenté en médecine de guerre grâce à son année d'internat à Sarajevo en pleine guerre de Bosnie, classé à l'extrême-gauche du fait de ses idées anarchistes et fin cuisinier, il avait installé un énorme samovar de fabrication russe en salle des médecins afin de disposer de thé chaud et prêt à consommer tout au long de la journée. Boisson qu'il aime partager avec ses collègues et qu'il agrémente parfois de biscuits ou pâtisseries délicieuses qu'il prépare à son domicile.

Ce jour-là, c'était un énorme saladier remplis de madeleines faites maison qui avait tourné dans toute la clinique de chirurgie par ses soins. Il en restait quelques-unes et Helena Agghju est venue en profiter pour calmer sa nervosité causée par la privation de sa dose de nicotine, du fait du climat peu clément. Toujours aussi ravi de voir le résultat de ses talents culinaires abondamment appréciés, le docteur Peyreblanque a proposé à la jeune femme :

« J'ai vidé la théière du samovar, j'ai du thé qui finit d'infuser, si tu veux une tasse.

— Volontiers. Ça me calmera en attendant de pouvoir fumer.

— Pas encore passée aux patches ?

— J'essaye d'abord en tentant d'arrêter comme ça, mais ça ne marche pas vraiment. Par contre, je fume deux fois moins.

— C'est déjà un excellent début, mais les patches à la nicotine sont inévitables vu ton niveau d'intoxication. Enfin, tu verras ça avec Carrie, la toxicologue, c'est elle...

— Tu prêches une convertie, je finis le paquet qui me reste et je passe à la désintox en mode hard. Marre d'avoir des envies de meurtre à chaque fois que je suis en manque... Sinon, tu as pu trouver un vol vers Seattle pour ton congrès ?

— Oui, une petite compagnie a pris ma réservation sur leur vol Chicago-Seattle. Dommage que l'on soit à la fin de l'automne, j'aurais préféré louer un avion pour faire la route. En mutualisant avec deux-trois collègues, ça n'aurait pas coûté plus cher qu'un billet d'avion.

— La météo t'en empêches d'après ce que tu m'as dit.

— Oui. J'ai bien une licence IFR avec qualification ILS IIIc. Mais entre les Rocheuses à franchir et les tempêtes de neige, je préfère passer au-dessus à bord d'un vol commercial. Ma belle mère m'a appelé depuis Denver hier soir, ils ont déjà trois pieds de neige dans le Colorado. Elle est coincée au dépôt, son TOFC vers Los Angeles ne peut pas passer les Rocheuses, l'Union Pacific Railroad attendait que ça cesse de tomber pour envoyer le chasse-neige. Même les voies de l'ancien Southern Pacific sont sous la neige...

— TOFC ?

— Trailers On Flat Car (*Remorques routières sur Wagon Plat*), la désignation technique des trains de ferrouillage. Entre le jargon médical, celui de l'aéronautique et les termes ferroviaires que je pique à ma belle mère, je suis souvent obligé de mettre des sous-titres. Et je passe sur l'informatique et le droit...

— À propos d'aéronautique, j'y pense là, tout de suite, cette histoire de traînées de condensation avec laquelle les médias nous ont abreuvés avant les élections, dans le genre foutaise, ça vaut quoi ?

— Point de vue qualité ? Zéro. D'ailleurs, ce Contrail Movement, apparu dans les médias en septembre, a vite disparu en novembre vu que tout le monde s'en foutait. Il faut dire que leurs thèses sont tellement ineptes que personne ne peut y croire en dehors des promoteurs de ces âneries.

— J'en suis convaincue. Sérieusement, leur thèse selon laquelle les avions de ligne serviraient à répandre des maladies, ce serait possible de quelle façon ?

— Ça, j'aimerai bien le savoir, personne dans le Contrail Movement n'est capable de l'expliquer. Et si c'est par les traînées de condensation des avions de ligne, selon eux, je voudrais bien qu'ils m'expliquent quelques petits détails techniques simples relatifs à leurs théories. Ces traînées de condensation sont produites par les gaz d'échappement des réacteurs d'avions quand les conditions de température, d'humidité et de pression sont favorables à une condensation rapide de l'eau produite par la combustion du carburant. Que ce soit du Jet A1, pour les avions de ligne à réaction, ou de l'Avgas green comme pour mon petit Piper Cherokee. Hydrocarbure plus oxygène égal gaz carbonique, énergie thermique et mécanique et, surtout, eau. Ce qu'on voit qui forme les traînées de condensation. Donc, comment mettre là-dedans des virus ou des bactéries, qui ne survivraient pas à la combustion du carburant dans le moteur, ou tout simplement à la température de sortie d'une tuyère de réacteur ou d'une pipe d'échappement d'un moteur à piston. On parle de températures de l'ordre de 300 à 500 degrés Celsius.

— Largement au-dessus de ce que fait l'autoclave dont je me sert pour stériliser des instruments de chirurgie... Et des produits chimiques ?

— Lesquels, et en quelle concentration ? Et, surtout, quelles molécules complexes pourraient supporter de telles températures ? Et, enfin, la concentration de produit délivrée au sol par un avion volant entre 24 000 et 45 000 pieds d'altitude serait ridicule. Largement insuffisante pour produire quelque effet que ce soit.

— Ils oublient de le dire le Contrail Movement.

— Ils ont oublié d'avoir fait des études de toxicologie, de physique et de chimie, sans parler d'études épidémiologiques qui prouveraient qu'il y a une morbidité anormale sans cause identifiée en-dessous des couloirs aériens les plus fréquentés. J'étais bon en épidémiologie lors de mes études de médecine, et j'ai parlé de ça à des médecins faisant des études d'impact pour la FAA dans ces

domaines : ils étudient plus les conséquences du bruit et des oxydes d'azote près des aéroports que ce genre d'idioties. Et même là, ils ont du mal à trouver des variations alors que la source est évidente. Le Contrail Movement, outre une explication sur ce qui est répandu par les avions, de quelle façon et dans quel but, n'a pas été foutu de citer la moindre étude épidémiologique à l'appui de ses thèses. Sans parler du fait que les compagnies aériennes, elles facturent sans pitié le moindre kilo de marchandise que l'on met à bord de leurs avions : où sont les factures et les évaluations des coûts d'un programme d'épandage d'éléments pathogènes, ou d'autres produits délétères restant à identifier, par des avions de ligne ? Et parmi les centaines de personnes qu'ils seraient nécessaires de mettre au courant pour exécuter ce plan, pourquoi est-ce que pas une seule ne témoigne ? Mécanicien aviation ou bagagiste, ce n'est pas cher payé comparé à la gloire et aux millions de dollars qu'il y a à se faire si on apporte dans les médias la preuve de l'existence d'un complot gouvernemental de ce genre. Et pas un seul témoin de l'exécution de ce complot n'a pu être produit par le Contrail Movement, curieux... Ou logique, si l'on considère que le complot n'existe pas. Donc, du vent intégral pour amuser les gogos, rien de plus, et déjà vu ailleurs.

— Comme les accusations de falsification du programme Apollo, très à la mode...

— Ou la thèse du missile dans l'explosion en vol du Boeing de la TWA pendant l'été 1996, l'assassinat de Kennedy et plein d'autres moins médiatisés. À chaque fois, des images sont prises hors contextes, commentées dans le sens de la conspiration, et exploitées comme vecteurs de théories ineptes.

— Et rien que des images... Pourtant, avec ce qu'on voit comme effets spéciaux au cinéma, comment se fait-il que l'on puisse encore croire qu'il y a la moindre vérité dans une image ? C'est pas ta cousine qui disait qu'une image est un mensonge comme un autre ?

— Si, mais l'inculture visuelle du grand public est hallucinante, alliée au fait qu'elle est sciemment entretenue. Quand j'étais au lycée à Calgary, j'ai eu droit à une conférence avec le documentaliste Frederick Wiseman, rencontre organisée par le ciné-club dont j'étais membre. Il nous a montré que, sans le moindre effet spécial, on pouvait parfaitement distordre le sens d'une image : il suffit tout simplement d'un commentaire orienté pour lui faire dire ce que l'on veut. Et les théories de la conspiration récentes se basent exclusivement là-dessus : Kennedy, le film d'Abraham Zapruder, le programme Apollo, les images de la NASA, le vol TWA 800, une photographie avec ce que ma cousine a décrit comme étant une poussière sur la pellicule au moment du développement, et que les théoriciens de la conspiration ont interprété comme étant un missile. Et maintenant les traînées de condensation des avions de ligne en vol, visibles de tous...

— Si vous le voyez, c'est que c'est vrai. Sauf que l'explication est parfaitement arbitraire, et fausse quand elle est coupée du réel... Et pourquoi donc ce surcroît d'activité des théoriciens de la conspiration ?

— Généralement, ils servent à lancer des débats de diversion sur des sujets futiles, afin de mener à bien d'authentiques campagnes de désinformation au profit de ceux qui possèdent les médias, ou qui en sont les sources d'information ou de financement.

— Les trois premiers filtres de Chomsky : possesseurs, officiels au sens large du terme, publicitaires. Parfaitement logique.

— Mmmm, tu connais tes classiques... Là, il s'agissait apparemment de tenter de détourner l'attention sur la sécurité aérienne. Les républicains n'ont pas arrêté de bourrer le mou du grand public avec des menaces terroristes lors de leur campagne électorale cette année. Entre ça et l'Irak, cela aurait été suffisant pour faire réélire Bush, pas la peine de rajouter le Contrail Movement...

— Ils doivent avoir quelque chose à cacher dans le domaine de l'aviation, d'où le fait qu'ils lancent un débat parfaitement vide de sens sur un sujet inépte. Avant d'abandonner à leur sort ceux

qu'ils ont exploité pour leur opération de désinformation, une fois qu'ils leur sont plus utiles. La coïncidence entre la valorisation de cette énième, et tout aussi parfaitement inopportun que les précédentes, théorie de la conspiration et les présidentielles est en soi un aveu.

— En clair, dans une théorie de la conspiration, la seule vraie conspiration, c'est celle à laquelle participent ceux qui prétendent en dénoncer une.

— Quand il y a des enjeux sérieux à cacher seulement. Les récits sur la falsification du programme Apollo n'ont jamais dépassé le stade du cercle de fidèles gogos qui croient habituellement à ces foutaises, du fait de l'absence totale d'enjeu politique dans la négation de la réalité de ce programme. Par contre, Boeing et la TWA avaient beaucoup à perdre si leur responsabilité dans l'explosion en vol du 747 de la TWA avait été mise un peu trop en avant par les médias. D'où le fait que les histoires, basées sur du vent, de tir accidentel de missile contre le vol TWA 800 ont circulé à ce moment-là, médiatisées à dessein.

— Et là, il n'y a pas eu de théorie de la conspiration sur le fait que les terroristes n'existent pas... Peut-être parce que c'est vrai ?

— Qu'ils n'existent pas ? Pas à ce point, un pays comme les USA attire toujours la haine des excités de toute obédience dans le monde entier. Mais que leur nocivité effective soit exagérée, oui. Ou, plutôt, que la vraie nature des menaces soit dérangeante pour le pouvoir, dont elle mettrait à jour les faiblesses. Je parle de ça parce que ma belle sœur Siobhan est pilote de ligne. Elle m'a dit que jusqu'à début 2002, la sécurité des vols intérieurs était au mieux lamentable, au pire inexiste. Et, depuis le vote du PATRIOT Act, il y avait eu un rattrapage frénétique de toutes les carences dans ce domaine. Fait qui n'a jamais été mis en avant par les médias.

— C'est bien le cas. Il n'a été fait état que d'amélioration de l'existant, de mises à jours ou d'adaptation de la sécurité dans le domaine...

— Sur le terrain, c'était plutôt de *création* de mesures de sécurité efficaces dont il faudrait parler tellement les mesures précédentes étaient minimalistes ! Selon ma compagne, il y aurait même eu un projet d'attentat sérieux, impliquant l'aviation commerciale US, qui aurait été déjoué in extremis courant septembre 2001, et qui aurait motivé la suite.

— J'en ai vaguement entendu parler. Cela aurait été le fait de commandos d'Al Qaïda qui voulaient détourner des avions de ligne soi-disant pour s'en servir pour des attaques suicide. Il sont en attente de jugement à l'heure qu'il est. C'est bizarre que l'on n'aie pas plus de détails là-dessus...

— C'est parce que leur projet d'attaque était vraiment des plus innovants, qu'il avait à la fois le plus de chances de réussir, et qu'il aurait été extrêmement meurtrier. Les complots terroristes avortés qui sont détaillés ad nauseam dans les médias sont toujours ceux qui n'avaient au départ aucune chance de réussir, ou de donner des résultats probants. Et là, on ne sait pas grand-chose sur les tenants et aboutissants de ce projet de détournements d'avions par des commandos d'Al Qaïda, en septembre 2001. Ça devait être vraiment l'idée du siècle vu que le dossier est médiatisé à minima.

— Contrôle de l'information par minoration des événements importants et noyage au milieu d'un bruit de fond d'informations inutiles, classique... Martin, une supposition : mettons que ce projet d'Al Qaïda aie réussi. Et là, il aurait été impossible d'en minorer les effets. Dans cette hypothèse, quelle aurait été la réaction de la classe dirigeante, et qu'est-ce qu'ils nous auraient montré dans les médias ?

— Toute l'hystérie anti-terroriste à laquelle on a eu droit aurait été facilitée, le tout étant de dévier le débat de la question de l'incompétence des services de sécurité qui aurait permis à ces attentats d'avoir eu lieu. Et c'est là que l'on retrouve les théories de la conspiration, efficaces en matière de désinformation.

— Je vois. Simple : on médiatise les théoriciens de la conspiration qui disent que le gouvernement a organisé les attentats au lieu d'être incapable de les arrêter. Et d'avoir fait ça pour justifier l'invasion de l'Afghanistan et de l'Irak, en plus du PATRIOT Act. Alors que les trois sont prévus depuis longtemps, sans lien avec une quelconque réalité de la menace terroriste, comme on l'a bien vu depuis que Bush junior est pensionnaire à Pennsylvania Avenue.

— Tout à fait, cela évite de voir que le PATRIOT Act était prévu par les républicains depuis 1999 et le sommet du G8 raté à Seattle, sans parler de l'invasion de l'Afghanistan et de l'Irak, planifiés depuis le milieu du second mandat de Clinton par le Pentagone. Et dans ce cas-là, la désinformation crée un faux lien entre l'attentat et ses suites. Cela afin de masquer le fait que la vraie tromperie du gouvernement, c'est celle de faire croire que ses plans impérialistes de longue date sont, en fait, des répliques à une attaque terroriste majeure. Attaque que l'on fera passer pour une fabrication du gouvernement afin de détourner l'attention du public et noyer le poisson.

— Classique... Ce qui me désole, c'est de voir que Bush junior a été réélu...

— Bourrer le mou du public avec la sécurité, ça marche toujours. Cela dit, il a été aidé par les démocrates, qui ont mis en face un candidat sans intérêt, John Kerry. Cela parce qu'ils n'avaient pas envie de devoir gérer la merde semée par Bush avec l'Irak... Malgré ça, Bush a eu la majorité la plus étroite jamais obtenue par un candidat à la Présidence élu depuis que ce pays existe en tant qu'état indépendant...

— Avec la fraude électorale évidente qui a élu Bush en 2000, c'est clair que les démocrates ont tout fait pour le laisser appliquer une politique impérialiste qui les arrange aussi. Et qu'ils ont probablement mis en place sous Clinton.

— Ce qu'il y a de vraiment intéressant, c'est ce qu'il y a entre l'Irak et l'Afghanistan, qui ne sont que des marche-pieds de la politique étrangère de ce pays. La vraie puissance moyenne capable à long terme de contrer les USA dans cette région, c'est l'Iran. L'Irak et l'Afghanistan ne sont que des prétextes à une campagne de déstabilisation économique et politique de l'Iran menée sur le long terme. Une campagne prévue depuis longtemps, indépendamment de la réalité de l'actualité immédiate. Ce qu'on a vu avec les armes de destruction massives en Irak : fabriquer des prétextes pour justifier une politique à long terme décidée longtemps à l'avance, et qui fait consensus dans les deux partis de pouvoir. Après, s'il y a des événements accidentels que l'on peut exploiter dans le sens de cette politique, c'est tout bénéfice pour le gouvernement. Mais on peut très bien faire sans, comme la récente réélection de Bush junior l'a bien prouvé... »

À ce moment-là, un animal quadrupède non identifiable profita de la porte mal fermée pour forcer le passage. Fort amical, l'animal, un chien doté d'un fourrure surabondante, est allé voir le docteur Peyreblanque directement pour se faire bichonner. Le docteur Mortensen, qui tentait de le rattraper, est entré dans la salle des médecins peu de temps après :

« Marty, excuse-moi, mais Bighairy m'a échappé. Il est à un patient que je traite aux urgences, jambe cassée à cause du verglas...

— Merci de me préciser Casey... Hem, avec tous les poils de la bestiole, son proprio doit avoir du mal à retrouver la tête et la queue... J'ai une opération dans dix minutes, je vais devoir y aller, tu ramènes la bestiole à qui de droit ?

— Je m'en occupe Marty, il m'a échappé alors que j'essayais de l'attacher dans un endroit calme en salle d'attente des urgences... Allez mon gros, on va retrouver ton papa...

— Wouf ! »

Le docteur Mortensen quitta la salle des médecins avec l'animal en laisse, laissant le docteur Peyreblanque et l'infirmière Helena Agghju retourner à leur travail. Au quotidien, rien n'avait changé pour eux, même pas la réélection du George W. Bush junior le mois précédent. Et la neige tombait toujours abondamment sur New York City...

**Cabinet d'avocats**  
**Berringsford, Messerschmidt and Patterson,**  
**New York City, World Financial Center 3,**  
**Mercredi 21 septembre 2005, 17 h 05**

Ouvert par trois jeunes femmes dynamiques, le cabinet d'avocats associés Berringsford, Messertschmidt and Patterson commençait sa carrière avec un portefeuille de clients conséquents dans le monde des affaires, mais aussi avec une affaire au civil qui allait compter pour l'Histoire. Linda Patterson, l'une des trois avocates associées qui avait donné son nom au cabinet, a connu pendant son temps d'armée dans le corps de Marines un sous-officier du nom de Miranda Gutierrez. Les deux femmes s'étaient très bien entendues pendant leurs années d'armée, et leurs chemins avaient divergé par la suite. Linda Patterson avait suivi des études de droit payées, grâce à son temps d'armée, par le Department of Defense dans le cadre de sa reconversion au civil, tandis que Miranda Gutierrez était devenue agent de la CIA, passant directement des forces armées à un poste dans la fameuse agence de renseignement.

Depuis, il y a eu l'Afghanistan, l'Irak et, plus récemment, la gestion calamiteuse du passage de l'ouragan Katrina sur la Nouvelle-Orléans pour montrer au grand public l'ineptie et l'incompétence profonde de l'administration Bush. Et Miranda Gutierrez, démissionnaire de la CIA, avait vu son identité d'agent sous couverture de la CIA dévoilée au grand public par une manipulation médiatique minable digne de cet exécutif républicain profondément médiocre. Son époux, John DeVerneaux, colonel des forces spéciales, avait dénoncé en public le caractère fabriqué et imaginaire des documents censés prouver l'existence d'armes de destruction massive, des bombes nucléaires en l'occurrence, dans l'arsenal de Saddam Hussein.

Désormais grillée pour tout travail d'agent de CIA hors bureaux de Langley, Miranda Gutierrez avait démissionné, mais non sans réservé à ceux qui lui avaient coulé sa carrière de quoi exercer des représailles à leur encontre. Elle avait des révélations, qu'elle comptaient rendre publiques, sur un complot terroriste d'Al Qaïda qui n'avait été arrêté que par miracle. Selon elle, la CIA avait complètement failli à sa mission, suite à des ingérences politiques malvenues alliées à l'incompétence de ses supérieurs. Et sans l'ouragan Erin, le World Trade Center ne serait plus qu'un souvenir. Depuis la fenêtre de son cabinet, pensive, Linda Patterson regardait les deux tours jumelles briller dans les tons orangés de la lumière de fin d'après-midi de ce début d'automne à New York City. Imaginer ces deux gigantesques immeubles réduits à des tas de gravats par la faute de l'incompétence de l'administration de son pays lui était difficile :

« Selon Miranda, mon amie d'enfance Judith Breckingham aurait dû prendre un des quatre avions qui auraient dû être détournés par les commandos d'Al Qaïda le 11 septembre 2001... Sans Erin, elle serait sûrement morte. Sarah, tu avais un rendez-vous dans l'une des tours ce jour-là, non ?

— Un client au 92e étage de la tour sud, répondit la petite femme brune, associée de Linda. Moi qui ai peur du feu, tu me donnes de quoi faire de beaux cauchemars. Coincée dans une tour en feu parce qu'elle a été percutée par un avion de ligne...

— Si cet agent du FBI n'avait pas fait son boulot jusqu'au bout contre l'avis de ses supérieurs, l'attaque que Mira nous a décrite était imparable, reprit Ayleen Messerschmidt, la troisième des associées, qui cherchait sa moufette domestique. J'ai pu avoir communication de documents relatifs

à l'enquête sur ce Mohamed Atta et son groupe : ils avaient prévu de détourner les avions à peine un quart d'heure après leur décollage, et de les piloter directement contre leurs cibles. Moins d'une demi-heure de préavis, impossible à contrer... Vous n'avez pas vu Shalimar par hasard ?

— Essaye chez Janice, elle doit fouiller partout pour trouver un doughnut... » conclut Linda Patterson, amusée.

Ayleen Messerschmidt avait recueilli le mois dernier une moufette qui s'était prise dans un piège à rats sur la base aérienne où elle était de permanence. L'animal, une femelle à peine sevrée, avait vite adopté l'officier de l'Air National Guard comme mère de substitution, et cette dernière avait pu obtenir une dérogation pour garder la moufette comme animal de compagnie. Shalimar, malicieuse, avait vite fait sa place chez Ayleen ainsi que dans le cabinet d'avocats, son sport favori étant la chasse aux doughnuts que Janice Birchwood, l'informaticienne du cabinet, s'achetait pour le petit-déjeuner. Ayleen venait de retrouver Shalimar qui s'amusait en se roulant dans la corbeille à papiers pleine de l'accueil quand Miranda Gutierrez est entrée dans le cabinet, accueillie par Linda :

« Salut Linda, dis-moi, World Financial Center, au pied des Twins, tu as pas mal réussi dans ta vie. Je m'attendais à ce que tu sois moins bien logée pour un cabinet d'avocat qui vient d'ouvrir il y a de cela même pas un mois.

— Un coup de main de la mère de Sarah Jane qui nous paye le loyer de nos locaux pour un an à titre de participation au capital du cabinet. Je te présente mes associées, Sarah Jane, justement, et Ayleen, avec sa moufette Shalimar. Mon ancien sergent pendant la guerre du Golfe, Miranda Gutierrez.

— La seconde Médaille d'Honneur du peloton, Linda m'a dit pour votre coup contre la colonne de chars irakienne, répondit Ayleen Messerschmidt, admirative. Merci de nous avoir choisi pour taper contre Bush, nous n'attendions que ça.

— Ayleen est au Socialist Workers Party, je suis au CPUSA et Linda est écolo, ça nous fait trois bonnes raisons d'accepter le contrat, indiqua Sarah Jane Berringsford.

— Je savais que Linda avait des sensibilités écologistes, nous en avions parlé quand nous étions dans le Golfe ensemble, reprit la petite latina. Pour ma part, je suis apolitique, je ne trouve personne qui me représente vraiment. J'ai voté pour Kerry l'année dernière mais ça n'a pas servi à grand-chose contre Bush.

— Ne t'en fais pas Miranda, tu vas faire beaucoup contre lui maintenant, pointa Linda Patterson. Prends place, tu vas nous expliquer ce que tu as au dossier. J'ai dit à Ayleen et Sarah que tu avais du solide.

— Oui, et du gros, du lourd : la destruction du World Trade Center, du Capitole et d'une aile du Pentagone évitée par miracle, alors que la CIA aurait dû, et aurait largement été en capacité de le faire, empêcher les terroristes envoyés chez nous par Al Qaïda de mener à bien non seulement l'exécution mais, pire encore, la préparation des attentats. Ils ont appris à piloter des avions chez nous, au vu et au su de tous, et personne n'a fait quoi que ce soit pour les inquiéter. Sans le délai d'une semaine que l'ouragan Erin a donné à un petit agent du FBI pour boucler son enquête, il y aurait aujourd'hui un gros trou vide à la place de ces immeubles... »

Miranda désigna le World Trade Center, dont les deux immenses tours étaient visibles par la fenêtre du bureau, puis elle s'est assise. D'un ton dépassionné, très calme et très professionnelle, elle a alors expliqué sa position dans cette affaire :

« C'est donnant-donnant Linda. John a dénoncé les mensonges de la Maison Blanche concernant l'Irak en 2003, cette idiote de Verna Strutton a ensuite dévoilé mon identité dans la presse, sur ordre de la Maison Blanche, j'ai attaqué en retour et je suis en bonne voie pour envoyer

en taule Lewis Libby et Karl Rove, deux des conseillers du Président Bush. L'enquête suit son cours, c'est bon pour moi.

— Et, en prime, tu veux démolir l'équipe Bush avec cette affaire de terroristes d'Al Qaïda, précisa Sarah. Je pense que tu dois avoir des munitions pour le faire.

— Mira m'a dit qu'outre de nombreux témoignages sous serment, elle avait des copies de documents prouvant la négligence criminelle de l'administration Bush à ce sujet, précisa Linda. Le procureur fédéral a jugé la plainte recevable, et on va avoir droit à un Grand Jury pour traiter de cette affaire.

— Il va falloir présenter notre dossier de façon cohérente, précisa Miranda. Le plus simple, c'est de traiter tout cela de façon chronologique. Sans remonter à la fin de la guerre du Golfe, on va commencer par quelque chose de très marquant : l'affaire Ressam, en décembre 1999. C'est la première tentative avérée d'attentat islamiste sur notre sol après le premier attentat contre le World Trade Center le 26 février 1993. C'est aussi une affaire que j'ai traitée, en liaison avec les services secrets canadiens.

— Et c'est à partir de ce moment-là que tu as compris que ce n'était que la première menace d'une longue série, reprit Sarah. Et que tu n'as pas été suivie par le reste de tes collègues, plus particulièrement tes chefs.

— Tout à fait. En fait, sur les deux ans qui ont précédé l'arrestation de Mohamed Atta et de son groupe, le 18 septembre 2001, il y a eu plusieurs phases. Tout d'abord, le Millenium plot, début 2000, qui a été contré par nos services secrets en liaison avec les services secrets jordaniens. Cela nous a conduit sur la piste de la réunion de Kuala-Lumpur, surveillée par les services secrets malais, et dont le résultat n'a pas été pris en compte par nos services de sécurité.

— Les fameux Khalid Al-Mihdhar et Nawaf Al Hamzi qui ont débarqué à Los Angeles début janvier 2000, indiqua Ayleen. Normalement, aux termes du National Security Act de 1947, vous auriez dû refiler le bébé au FBI.

— C'est là qu'il y a eu le premier accroc. Ensuite, on a eu le printemps 2000, avec les premières alertes étrangères, le groupe Atta qui s'est constitué et l'information qui n'a pas circulé en direction du FBI...

— On arrive en octobre 2000 avec l'attentat contre l'USS *Cole*, précisa Linda. Là, il y a eu réveil de la CIA sur la lutte anti-terroriste.

— Réveil à contre-temps et transmission au FBI de données erronées. Tout le premier semestre 2001 a été perdu en considérations fumeuses avec des scénarios d'attentats sur notre sol complètement irréalistes, plus l'ingérence de l'équipe Bush, fraîchement élue, qui a soigneusement saboté notre travail au profit d'objectifs à plus long termes qui se sont concrétisés à la fin de l'année 2001, à savoir l'invasion de l'Afghanistan suivi de celle de l'Irak. Tout était prêt à la fin de l'été 2001.

— Et, pour finir, le mémo donné à Bush le 6 août, et le réveil soudain avec Al Mihdhar, dont le suivi est fait par le FBI, suite à une requête d'Interpol, indiqua Sarah. Je crois que vous avez été shuntés par les espagnols.

— Leurs services secrets, qui ont alerté le FBI via Interpol et leur Guardia Civil. On avait aussi des données sur les activités d'Atta en Espagne, avec toutes ses connexions avec Al Mihdhar, et elles ont été enterrées. On aurait pu le bloquer bien avant le 18 septembre, il y a quelque chose de pas clair de ce côté-là.

— On verra avec nos requêtes de communications de documents classifiés devant la cour, indiqua Linda. On va commencer avec l'affaire Ressam. Il est emprisonné chez nous, je peux me mettre en rapport avec son avocat pour avoir son témoignage.

— S'il veut bien nous le donner, précisa Sarah. Il nous faudra plutôt le témoignage des canadiens. Leeny, toi qui as des contacts avec le Pentagone, tu peux voir si tu ne peux pas nous obtenir quelque chose de ce côté-là ?

— Je pense que le plus simple, c'est de faire une demande en bonne et due forme à leur attaché militaire à Washington. Le Canada est un état souverain, ils peuvent très bien nous envoyer paître. Nous ne sommes qu'un cabinet d'avocats new-yorkais récemment ouvert, soit potentiellement rien pour eux.

— Tente le coup par cette voie, il nous faut quelque chose de leur côté. Il y a aussi le gouvernement malais avec leurs services secrets, tu te charges de faire la même chose pour eux. Si on peut éviter de passer par une requête judiciaire internationale via Interpol, autant faire tout ça en douceur. Linda, pour le FBI, tu te souviens de l'agent du bureau de terrain de New York que tu as vu fin 2003 ou début 2004 pour une histoire qui n'avait rien à voir, je ne sais plus ce que c'était...

— Donovan Terlinghem ? Le type originaire d'Alabama qui est venu nous voir avec son assureur pour un accident de la circulation causé par un tiers ?

— Oui, c'est lui. Ça va être un peu cavalier de passer par lui pour notre dossier, mais tu le connais, tu lui as obtenu \$100 000 de dommages et intérêts de la part de la partie adverse, il t'as à la bonne. Essaye de le voir en privé, de lui demander des tuyaux et d'obtenir des pistes par la bande. Il va nous falloir aussi des témoignages d'agents du FBI sur ce dossier. Si on peut obtenir quelques dépositions sous serment de leur côté, ça nous facilitera la tâche.

— J'ai établi une liste des personnes concernés par cette affaire, conclut Miranda. D'abord, mes collègues et chefs de la cellule d'enquêtes 21. Mes collègues ne demandent qu'à témoigner, mes chefs, il va falloir les forcer un peu.

— Le juge nous obtiendra des assignations à comparaître facilement une fois le dossier présenté devant le tribunal, indiqua Linda. Nous aurons une audience préliminaire avant la fin de l'année. Vu que le procureur fédéral nous suit, le juge ne pourra pas outrepasser sa décision. Nous allons commencer par obtenir le plus de contacts possibles. Miranda, pour tes anciens collègues, on peut leur dire qu'on vient de ta part ?

— Sans problème Linda. Ils me soutiennent à 100 %. »

Ce jour-là, une pierre de plus était plantée dans le jardin de l'administration Bush. Alors que le procès USA contre Mohamed Atta et allies n'était pas prévu avant la fin de l'année 2006, une procédure pénale était ouverte contre une administration incapable qu'un ouragan avait sauvé de la catastrophe. Et un autre ouragan, quatre ans plus tard, avait démasqué son incompétence lourde... L'enlisement de l'exécutif républicain dans les affaires minables induites par sa bêtise bornée ne faisait que commencer...

**New York, Manhattan,  
Quelque part dans l'Upper East Side,  
18 juillet 2006, 2 h 45**

La patrouille de police du 23e district avait répondu à une urgence, suite à un signalement de coups de feu par les résidents d'un immeuble d'habitation d'un block à la population plutôt huppée de l'Upper East Side. Un des résidents avait été retrouvé abattu au volant de sa voiture, et son nom avait immédiatement déclenché une alerte auprès du FBI, après vérification de l'immatriculation du véhicule. Une équipe de la police scientifique était sur place et avait commencé son travail d'enquête. La division d'enquêtes spéciales du NYPD, le Special Investigation Department, avait envoyé une équipe pour faire le lien avec le FBI. Les deux policiers du SID sont arrivés sur place alors que les équipes de la Crime Scene Unit avaient à peine commencé leur travail :

« Special Investigation Department, capitaine Piper O'Leary et capitaine Winona Highbeary, ma collègue. Je suppose que vous ne m'avez pas réveillée pour rien, vous êtes du 23e district.

— Officier Spagnorelli, mon coéquipier, l'officier Traubenberg... Le 911 nous a envoyé ici à minuit 32, des résidents de l'immeuble avaient entendu des coups de feu en provenance du parking souterrain. En arrivant ici, le concierge nous a ouvert la porte du garage et, à minuit 47, nous avons trouvé la scène de crime telle qu'elle est, actuellement en cours d'examen par l'équipe de la CSU. Le lieutenant Miller, de la criminelle, est en train de recueillir les témoignages des habitants de l'immeuble. C'est la plaque d'immatriculation du véhicule qui nous a poussé à vous appeler.

— Fausse ? demanda le capitaine O'Leary.

— Non, authentique, mais elle ne correspond pas avec l'identité de la victime. C'est une voiture immatriculée dans l'état de New-York au nom de son nouveau propriétaire, un monsieur Mohamed Ben Malik, qui l'aurait achetée d'occasion à une entreprise du Nevada dont les biens ont été mis sous séquestre et liquidés par voie judiciaire, Sunlight Travel. Cette entreprise a été impliquée dans le financement de commandos d'Al Qaïda infiltrés chez nous, selon la fiche du FBI.

— Et quel rapport avec notre victime ? demanda le capitaine Highbeary.

— Son identité n'apparaît nulle part : aucun Mohamed Ben Malik n'existe pour l'immigration, sa carte verte est fausse, le Department of Homeland Security nous l'a confirmé par accès informatique à leur dossiers. De plus, sa description correspond en fait à l'ancien propriétaire de la voiture, Ahmed Ben Youssef, recherché par le FBI pour soutien financier actif au réseau Al Qaïda... »

Le dossier commençait à devenir intéressant pour les deux professionnelles du NYPD. Pendant que l'équipe de la brigade criminelle du 23e district faisait l'habituelle enquête de voisinage, les deux officiers du SID se sont approchés de la scène de crime : une BMW pas vraiment récente, garée en marche arrière sur une place de parking de l'immeuble. Son conducteur avait été abattu au volant alors qu'il s'apprêtait à démarrer le véhicule. Quatre tirs mortels : trois dans la poitrine et un en pleine tête, visiblement du travail de pro. Le capitaine O'Leary demanda des détails au chef du groupe de la police scientifique qui travaillait sur la scène de crime :

« Salut Ralph. J'ai eu la version des gars du 23e district qui ont découvert la scène de crime. Du travail de pro à ce que je vois, tu peux m'en dire plus ?

— J'ai recueilli une des balles et les douilles, c'est du 9 millimètres classique tiré par une arme automatique. Les tireurs ont ouvert le feu embusqués derrière la camionnette garée en face. Ils étaient invisibles depuis leur position jusqu'au moment du tir. Notre gars n'avait aucune chance.

— C'est Ben Youssef ? demanda le capitaine Highbeary.

— Selon la description, oui. Le FBI a des échantillons d'ADN pour identification, j'ai fait partir un prélèvement dès que je suis arrivé sur la scène du crime pour confirmation.

— Tir rapide au pistolet à 50 pieds de distance, et en embuscade, du travail de pro... commenta le capitaine O'Leary. Pas une seule balle à côté de la cible... C'est sa place de parking habituelle ? Je vois qu'elles sont numérotées...

— Oui. La camionnette en face est à un des copropriétaires, qui la gare toujours sur cet emplacement. Il y a clairement eu repérage des lieux et embuscade par les tireurs. De plus, il devait avoir une bonne raison pour sortir de chez lui à minuit passé.

— Mouais, sûrement un contact louche pour une affaire douteuse, pointa le capitaine O'Leary. Sinon, des traces d'effraction de quelque nature que ce soit ? Ce parking souterrain n'est accessible qu'avec des clefs et des cartes à piste magnétique.

— Rien pour le moment... Tiens, l'équipe du FBI... »

Le permanent qui assurait le service de nuit, l'agent spécial Arnold Toynbee, était venu depuis Federal Plaza, alerté par les enquêteurs du 23e district. En professionnel chevronné, il se renseignait auprès des officiers du NYPD présents sur les lieux avant de venir voir l'équipe du SID. Compte tenu des éléments qu'il avait d'ores et déjà constatés, il avait une idée de ce qui avait pu se passer, et une hypothèse intéressante sur le crime :

« Salut Pip, content de voir que le NYPD prend l'affaire au sérieux.

— Pas encore officiellement. Pour le moment, je suis ici à la demande du 23e district. Quand ils ont vu que la victime était fichée par le FBI, ils m'ont appelée en même temps que toi.

— Il a été identifié ?

— Pas encore de façon sûre, un test ADN est en cours, on comparera avec celui fait par le bureau. Ce serait un certain Ahmed Ben Youssef, recherché à cause de ses liens avec Al Qaïda. C'est clairement une embuscade, pas de traces d'effraction, quatre balles de 9 millimètres tirées d'une distance de 50 pieds environ, toutes des tirs au but mortels.

— Mouais, trop pro pour être honnête. La maffia ne prend pas autant de précautions, ni ne fait dans la subtilité.

— T'as une idée derrière la tête Arnie...

— Mouais, mais c'est pas à diffuser... Depuis la tentative de détournement d'avion ratée de septembre 2001, les services secrets saoudiens font le ménage dans leurs rangs en éliminant leurs agents trop impliqués avec Al Qaïda. Généralement, il s'agit toujours de meurtres déguisés en accidents. Mais ça arrive qu'on ait ce genre de crime sur les bras.

— Ce Ben Youssef, si toutefois c'est lui, ce serait un de leurs agents ?

— Possible... »

L'enquête en était restée là pour cette nuit, faute d'éléments probants. Dans la semaine qui a suivi, les efforts conjugués de la brigade criminelle du 23e district, des officiers du SID et du FBI ont permis d'établir une chronologie des événements à peu près cohérente. Dans les locaux du FBI de Federal Plaza, les enquêteurs impliqués dans l'affaire ont, sous la direction de Godfrey Folson, directeur adjoint du bureau de terrain de New York City, mis en commun les différents éléments qu'ils avaient recueillis. Ce fut le directeur Folson qui a ouvert la réunion en transmettant aux autres participants les résultats de l'analyse ADN de la victime, fraîchement sortis des laboratoires de médecine légale du FBI :

« Voilà ce que j'ai eu ce matin en arrivant au bureau : la confirmation par l'ADN que notre victime est bien Ahmed Ben Youssef, recherché pour soutien actif au financement d'un complot terroriste. L'agent spécial Donovan Terlighem, ici présent, avait suivi Ahmed Ben Youssef du temps de la préparation du complot Atta, courant 2001. Ben Youssef était l'agent de liaison de ce groupe de terroristes, et il a disparu de la circulation en laissant son agence de voyage derrière lui fin 2001. Don, je vous laisse faire le point sur la situation.

— Merci Monsieur... Après l'échec de la tentative d'attentat mise en œuvre par le groupe Atta, Ben Youssef avait été localisé pour la dernière fois dans un hôtel de New York City le 21 septembre 2001, il a quitté sa chambre à midi soi-disant pour aller dîner mais il n'est jamais revenu, abandonnant sur place ses bagages. La perquisition n'a pas permis de retrouver quoi que ce soit d'intéressant. Il semblerait qu'il ait fait le ménage avant de partir, en emportant avec lui tout ce qui pouvait le lier à Al Qaïda... ou aux services secrets saoudiens.

— Et l'affaire de sa voiture, reprit le directeur adjoint. Vous avez pu tracer le parcours curieux de ce véhicule.

— Oui. C'est une BMW série 3 de 1994 achetée neuve, à titre privé, par Ben Youssef l'année où il a ouvert son agence de voyage aux USA. Rien à signaler à ce sujet, sauf qu'il l'a vendue début août 2001 à ce fameux Mohamed Ben Malik.

— Et tu n'as pas contrôlé cette histoire ? pointa le capitaine O'Leary. Je veux dire, voir si le fameux Ben Malik existait bien.

— Ce sont mes collègues de Las Vegas qui ont contrôlé. Une adresse de location dans un meublé pour un homme qui prétendait être représentant de commerce, que personne ne voyait et qui avait un contrat de six mois au Nevada. Début octobre 2001, l'agence qui lui louait son appartement nous a dit qu'il avait mis fin au contrat parce qu'il avait trouvé un meilleur emploi dans un autre état. À l'époque, personne n'a jugé que cette piste était quelque chose de sérieux. Ces gens-là, au bas de l'échelle sociale, sans famille, bougent beaucoup. Et puis, la vente de la voiture de Ben Youssef à un type comme celui-là, déjà un peu ancienne et ayant beaucoup roulé, ne nous a pas paru anormale. Sauf que maintenant, c'est la voiture dans laquelle Ben Youssef a été tué.

— Elle est venue comment à New York City ?

— Ben Youssef est tout simplement allé la chercher. Sous son nom d'emprunt, il avait loué un garage à Las Vegas pour une durée de trois mois, payant cash et en avance le prix de la location, début août 2001. Fin octobre, à peine une semaine après qu'Ahmed Ben Youssef ait été signalé comme ayant disparu, il est venu chercher la voiture sous l'identité de Mohamed Ben Malik. Et il a disparu avec après avoir rendu les clefs du garage au loueur.

— Il était à New York City le 21, on le retrouve au Nevada quelques jours plus tard... pointa l'agent spécial Toynbee. Il a fait le voyage comment, entre les deux ?

— En car... expliqua le capitaine Highbeary. C'est le moyen le plus discret et le moins traçable, contrairement à une location de voiture, une réservation de train et, plus que tout, un billet d'avion. Il aurait voyagé entre New York et Las Vegas en bus, en payant en liquide ses billets à chaque étape. Il est possible qu'il ait changé de compagnie de bus entre différentes sections de son voyage afin de brouiller les pistes. En 48 heures, on peut aller de New York City à Las Vegas par la route la plus directe.

— Il avait clairement prévu de disparaître, commenta le lieutenant Miller, de la brigade criminelle du 23e district du NYPD. On le retrouve à New York City sous le nom de Mohamed Ben Malik à la mi-novembre 2001 selon son propriétaire. Il est locataire de son appartement depuis cette date, occupant discret, pas de visites constatées par ses voisins, loyer toujours payé par chèque dès qu'il a ouvert un compte à New York City à la Capitol Bank. Il était conseiller en placements

boursiers selon ses voisins. Et même de bons conseils selon certains d'entre eux, qui l'ont consulté à l'occasion.

— J'ai transmis le dossier à la FinCEN pour suite à donner car cela nous intéresserait de savoir d'où vient l'argent... indiqua l'agent spécial Toynbee. Sous l'identité de Mohamed Ben Malik, Ahmed Ben Youssef a fait des placements via un cabinet de courtiers d'Atlantic City. Mise de fonds initiale : \$5 millions. D'après les mouvements de son compte, cette somme aurait été rassemblée en grande partie à partir de petits comptes en banque ouverts un peu partout aux USA, et soigneusement vidés sur le compte de Ben Youssef/Ben Malik après début octobre 2001. Compte ouvert à la même date avec, comme première adresse, un motel du New Jersey. 19 comptes ont été vidés de leurs fonds, ces derniers étant transférés sur le compte de Mohamed Ben Malik. Sous cette identité, Ben Youssef a fait ses premiers placements un an plus tard.

— Il devait avoir de l'argent liquide sur lui pour ses frais courants... pointa le capitaine O'Leary. Avec seulement \$100 000, il peut voir venir un an ou deux. Et ça ne fait pas une somme si énorme que ça à transporter et à dissimuler, une valise ou un grand sac de voyage suffit.

— Par contre, pour la voiture, je ne sais pas pourquoi il a pris le risque de la faire suivre depuis le Nevada, indiqua le lieutenant Miller. C'est ce qui nous a permis de faire le lien entre les identités de Ben Youssef et de Ben Malik. S'il avait besoin d'une voiture, il pouvait en acheter une d'occasion facilement à New York City plutôt que de faire tout ce cirque avec ce véhicule d'occasion venant du Nevada.

— Je pense qu'il a cherché à quitter le pays le plus vite possible, et qu'il avait besoin d'avoir avec lui sous la main le plus de moyens de disparaître dans la nature rapidement, et en laissant le moins de traces possible : argent liquide, appartement loué, voiture à disposition... expliqua l'agent spécial Terlinghem. Les circonstances ont fait qu'il n'a pas pu quitter le pays rapidement comme prévu, et qu'il a été obligé de s'installer dans la durée aux USA. Sa préparation, avec la fausse identité, la voiture, les comptes bancaires vidés et l'appartement loué à New York, ça sent la dernière étape avant la fuite à l'étranger. En cas d'urgence, il peut prendre sa voiture et tout planter en quelques minutes. Les auditions des membres du groupe Atta, elles ont bien commencé dans les semaines qui ont suivi son arrestation, il me semble ?

— C'est exact... confirma le directeur adjoint. Vous pensez qu'ils ont donné le nom d'Ahmed Ben Youssef comme étant un de leurs contacts ?

— Ils l'ont fait... confirma l'agent spécial Toynbee. Ben Youssef a compris qu'il ferait partie des personnes éliminées en priorité par les saoudiens pour cacher leur merde quand il a compris que le rendez-vous qu'il avait eu avec le prince T..., le défunt représentant des services secrets saoudiens dans notre pays, était un piège destiné à l'éliminer de façon propre et radicale. Ben Youssef avait rendez-vous avec le prince T... le 11 septembre 2001 à 8h30 au restaurant Windows on the World, au dernier étage de la tour nord du World Trade Center... Si tous les vols n'avaient pas été annulés à cause de l'ouragan Erin, Ben Youssef aurait été éliminé par ceux qu'il a aidés, la journée qui devait à l'origine servir de répétition générale est devenue le jour de l'attaque quand les menaces de découverte du groupe Atta par le FBI sont devenues sérieuses. Par chance, l'ouragan Erin est venu frapper New York City et les environs le 11 septembre 2001. Tous les vols ont été annulés entre Boston et Washington à cause de la météo.

— Le prince T... a été fort opportunément victime d'un accident d'avion par la suite... rappela le capitaine O'Leary. Et il y a eu beaucoup d'agents saoudiens qui ont été victimes d'exécutions dans ce genre. Les saoudiens ont fait le ménage dans leurs rangs pour que leur implication avec Al Qaïda ne se voit pas trop, comme les pakistanais... Le double jeu a fait quelques dommages collatéraux.

— Et Ben Youssef, qui faisait le lien entre les services secrets saoudiens et Al Qaïda, savait qu'il était particulièrement visé, poursuivit le lieutenant Miller. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il n'ait pas été évacué par ses complices d'Al Qaïda.

— Al Qaïda n'est pas un réseau terroriste classique, hiérarchisé, avec une organisation centrale et des réseaux logistiques organisés, précisa le directeur adjoint. C'est un groupe disparate de cellules autonomes indépendantes les unes des autres, qui ne partagent que le nom générique et les buts de guerre. Cette "organisation" n'a aucunement les ressources logistiques pour exfiltrer et mettre à l'abri un de ses membres en péril, et Ben Youssef le savait parfaitement. Aucun réseau derrière, sauf ceux de ses employeurs, les services secrets saoudiens, qui ne manqueraient pas de l'éliminer.

— Ce qui est finalement arrivé.

— Exact capitaine O'Leary. J'ai demandé votre aide au NYPD, vous qui connaissez bien New York City et sa pègre, pour que nous puissions déterminer comment les saoudiens ont pu retrouver Ben Youssef pour l'éliminer. Vous êtes sur l'affaire avec l'agent Toynbee. »

Le NYPD, via son département spécialisé, le SID, avait la ferme intention de retrouver la fuite qui avait été à l'origine de la mort d'Ahmed Ben Youssef, dernier suspect connu impliqué dans les attentats déjoués des 11 et 18 septembre 2001. Vu les intentions évidentes d'Ahmed Ben Youssef de quitter le pays en prenant toutes les précautions et le temps nécessaire pour disparaître de façon propre, il devait forcément avoir eu des contacts avec la pègre locale, déduisit le capitaine O'Leary. Et, de ce fait, il fallait consulter quelqu'un qui s'y connaissait pour avoir les bonnes informations. C'est ainsi que par une chaude soirée d'août, le capitaine O'Leary a franchi le seuil d'un petit restaurant italien, en apparence anodin, du New Jersey. Le serveur la connaissait bien pour des raisons professionnelles :

« Bonsoir capitaine. C'est pour voir la patronne ?

— Oui. Si elle ne peut pas me recevoir aujourd'hui, je peux prendre rendez-vous. C'est important, j'ai une affaire à négocier avec elle.

— Je connais. Attendez-moi un instant... »

L'officier de police n'a pas eu à attendre longtemps, elle a tout de suite été reçue dans le salon privé, réservé aux invités particuliers, où Clara Contralto, la patronne du restaurant, l'attendait. Sur un ton ironique, cette dernière a tout de suite compris ce que la femme policier venait faire chez elle :

« Bonjour capitaine O'Leary, comme tu es seule et sans mandat, je pense que tu as une petite affaire à me proposer. Prends place, nous allons discuter tranquillement.

— C'est tout à fait ça, content de voir que ton bon esprit facilite bien des choses... Olga n'est pas là ?

— Elle est allé faire des courses, il y a un promotion sur les maillots de bains en ce moment chez Sarnwell, et elle m'a promis de trouver un modèle qui me donnera envie de l'arracher avec les dents avant d'abuser sexuellement d'elle sans délai. Ma petite chérie adore ça... Plus sérieusement, le NYPD a besoin de tuyaux et tu viens me voir pour le boulot.

— C'est cela même. Ma monnaie d'échange, ce sont les noms des trois types qui vendent tes rendez-vous d'affaire au clan Barleone. T'as perdu pas mal de livraisons de colombienne à cause d'eux, à ce qu'on m'a dit.

— Trois ? Je ne pensais pas que les Barleone avaient recruté autant de traîtres dans mes rangs. Avant de faire chauffer la bétonnière, dis-moi ce qu'il te faut...

— Savoir si ce type a eu des contacts avec des professionnels de la disparition discrète de personnes très recherchées... »

Piper O'Leary montra la photo du FBI d'Ahmed Ben Youssef à Clara Contralto. Cette dernière a été surprise de voir que la femme policier lui tendait un document pareil, en provenance du FBI :

« Ça vaut bien le nom des trois connards qui me vendent aux Barleone... Terroriste ?

— Soutient aux terroristes, il était agent de liaison pour Al Qaïda. Les feds et moi, nous pensons qu'il a voulu se payer la totale : nouveau visage et nouvelle identité. Je sais que tu connais des filières, ainsi que les gens qui les font tourner. Je te fais confiance pour l'info, tu sais où m'appeler pour le deal.

— Prévois ton enveloppe avec le nom des trois futures victimes de regrettables accidents, ainsi qu'une heure de ton temps d'ici deux-trois jours. Ça marche pour moi... »

L'information a vite circulé dans les milieux mafieux et, à peine une journée et demie plus tard, Piper O'Leary s'est vue proposer un rendez-vous par SMS sur son portable. Elle a répondu favorablement et, le soir même, elle a retrouvé un des sous-traitants de Clara Contralto au bar du restaurant Windows on the World, en haut de la tour nord du World Trade Center. L'affaire prenait le bon chemin pensa t-elle en voyant son contact :

« Capitaine O'Leary ? Mirko Brancovic, nous nous connaissons il me semble.

— La ferronnerie d'art je pense... Mes félicitations pour la balle entre les deux yeux du caïd de la coke du Queens, du beau travail.

— Tir depuis une distance de 1 950 mètres avec un Barrett .50, mais la CSU a dû déjà vous dire tout cela.

— Oui, ainsi que le fait que le tireur n'a pas pu être identifié, vos clients en ont eu pour leur argent, félicitations. Ils ont des vins français au verre ici ?

— Un petit Bordeaux à \$10. Vous connaissez ?

— Un ami français qui m'a fait goûter et qui m'a dit qu'ils avaient de bonnes bouteilles ici... Voyons ce que ça donne... »

Le Sainte Croix du Mont, servi à la température ambiante, était une excellente affaire pour \$10 le verre. Piper O'Leary a sorti l'enveloppe avec les noms qui constituait sa part du contrat, et le tueur à gages a examiné attentivement les noms :

« Pour un d'entre eux, elle s'en doutait mais elle n'avait pas la preuve. Les deux autres, bien joué de la part des Barleone... Ça explique d'ailleurs bien des choses... »

— Je laisse Clara gérer ses affaires internes. Vu que c'est du bas de gamme, vous n'aurez pas à vous en occuper. Voyons par où Ben Youssef voulait passer pour quitter le pays, ça va être intéressant... »

Contrairement à ce dont elle s'attendait, il ne s'agissait pas d'une banale affaire de filière d'évasion vers l'étranger. Le contenu de l'enveloppe avait, en fait, été rédigé par des compatriotes de Piper plutôt haut placés :

« Mirko... Vous connaissant, je pense que l'on peut exclure l'hypothèse de la plaisanterie de mauvais goût... La CIA est dans le coup ?

— Ils se doutaient que vous finiriez par trouver le pot aux roses, vous avez rendez-vous demain avec l'officier traitant qui dirige l'opération. Bonne soirée. »

La révélation d'une opération spéciale de la part de la CIA tournant autour de la personne d'Ahmed Ben Youssef était quelque chose de très surprenant. Ce qui l'a été davantage, ce fut, pour Piper, son équipière Winona et l'agent spécial Toynbee du FBI, le fait d'être convoqués en secret dans les locaux du bureau de terrain de New York City du FBI. La directrice de ce bureau, Lindsey Henderson, était présente en compagnie de Raymond Kelly, le commissaire en chef du NYPD, d'un représentant de la CIA, un agent sous couverture répondant au prénom de Malcolm, un général

nord-coréen prénommé Kim, et un agent des services secrets saoudiens, Yassim. D'entrée, Malcolm expliqua le sens de l'opération en cours :

« Miss O'Leary, miss Higbeary et mister Toynbee, je pense qu'il n'est pas nécessaire de vous rappeler ce que "classifié" veut dire. C'est le cas de tout ce qui va être prononcé dans cette pièce. Comme un de nos contractants vous l'a fait savoir, capitaine O'Leary, Ahmed Ben Youssef s'était caché à New York City non pas pour préparer sa fuite, mais pour monter une ambitieuse opération terroriste qui avait pour but de réussir là où l'équipe Atta a échoué : détruire le World Trade Center.

— Votre enquête va vite mettre en évidence le fait qu'Ahmed Ben Youssef, sous l'identité de Mohamed Ben Malik, s'est porté propriétaire d'une usine de conserves désaffectée dans une zone industrielle de Waterbury, dans le Connecticut, expliqua Raymond Kelly. Il l'a discrètement transformée en pas de tir pour deux missiles de contrebande, de fabrication nord-coréenne, qu'un groupe de terroristes liés à Al Qaïda ont l'intention de tirer contre les tours du World Trade Center. Général, vous allez pouvoir nous expliquer en quelques mots comment ces missiles sont arrivés sur notre territoire, nous vous écoutons... »

Imperturbable, l'officier nord-coréen expliqua la situation :

« Il s'agit de missiles Hwasong-6, fabriqués en Corée du Nord et livrés à l'armée syrienne, les premiers de la série. Ils sont actuellement partiellement remplacés par des missiles Shahab 2 de fabrication iranienne. Un lot de huit Hwasong-6, les premiers de la série livrés à la Syrie, devaient être démantelés du fait qu'ils étaient trop anciens pour être équipés d'autre chose que de têtes explosives classiques.

— La Syrie poursuit actuellement la mise en place d'un programme nucléaire, ce qui explique qu'ils remplacent progressivement leurs missiles trop anciens pour porter une arme nucléaire par des Shahab-2 iraniens, plus facilement modifiables en ce sens, poursuivit Lindsey Henderson. C'est au moment d'envoyer les huit premiers missiles à la casse que deux d'entre eux ont été détournés, puis introduits clandestinement en pièces détachées aux USA, sous de fausses étiquettes de douane les faisant passer pour du matériel de conserverie industrielle.

— Des officiels syriens complices d'Al Qaïda, probablement au vu et au su de leur gouvernement mais sous condition de déni plausible par ce dernier, ont monté le détournement de deux missiles en état de marche vers les USA, expliqua l'agent saoudien prénommé Yassim. C'est un financier de notre pays qui a découvert Ben Youssef en 2003, quand il était bien installé à New York City et qu'il montait des affaires sous une fausse identité. Il a fait affaire avec ce financier pour divers placements sans savoir que l'homme en question était un relais de nos services secrets. Nous aussi, nous avions Ben Youssef à l'œil du fait de son important carnet d'adresses de riches saoudiens liés à Al Qaïda. Personnes qui ont mis la main au portefeuille pour cette opération terroriste.

— Et ils ont une chance de faire des dégâts avec ces missiles coréens ? demanda l'agent Toynbee. Je n'y connais rien en missiles, mais je me doute que ce genre de matériel doit faire des dégâts...

— Le Hwasong-6 a une portée de 700 kilomètres et une charge utile de 800 kilogrammes, avec une précision à l'impact de 50 mètres, précisa le général nord-coréen. 435 miles, 1 766 livres et 165 pieds pour les mesures anglaises. Sachant que Waterbury n'est qu'à un quart de la portée effective du missile des tours du World Trade Center, vous pouvez augmenter la précision à l'impact d'un facteur deux, soit 25 mètres, ou 83 pieds...

— Les Twins font 210 pieds de côté (*62,50 mètres*), avec une telle précision, impossible de ne pas taper en plein milieu ! commenta Winona Highbeary. Et on va arrêter ces types avec leurs missiles prêts à tirer ?

— Non... reprit Malcolm, l'agent de la CIA. Il est prévu qu'on les laisse mener l'attaque, mais en étant sûrs qu'ils échouent. C'est le but de cette opération, désignée Quadruple Plow. Premier but : mettre définitivement hors d'état de nuire un commando d'Al Qaïda composé des meilleurs spécialistes de cette organisation. Il y a quinze personnes, dont trois anciens pilotes de ligne et pilotes militaires, qui auraient été les cadres techniques de la conception des attentats ratés du 18 septembre 2001. Leur mort dans un nouvel attentat raté ruinerait définitivement les possibilités qu'aurait Al Qaïda de mener contre nous des attentats techniquement très complexes et potentiellement très meurtriers.

— De mon côté, précisa Yassim. La mise en place de cette très coûteuse opération, qui en est à son 25ème million de dollar de dépensé, a dévoilé tous les circuits de financement clandestins d'Al Qaïda qui n'avaient pas été mis à jour jusqu'ici. En plus de drainer des fonds conséquents qui auraient sans cela été employés au financement d'actions plus artisanales et sûrement plus meurtrières.

— Troisième but, qui me concerne, indiqua la général Kim. Certains cadres haut placés des forces armées de mon pays arrondissent leurs fins de mois en effectuant des ventes non autorisées de technologies militaires. Sur cette opération, ils vont livrer les circuits de guidage des deux missiles concernés, ce qui nous permettra de les démasquer et de faire le nécessaire par la suite. D'où la coopération de mon gouvernement à cette opération de sécurité globale visant à éviter que les technologies développées par mon pays ne soient dispersées sans contrôle, compromettant la sécurité nationale de la République Démocratique de Corée du Nord...

— Dernier bénéfice : les cadres syriens qui ont contribué à la vente clandestine de ces missiles à Al Qaïda seront lâchés par leur gouvernement en cas d'échec, indiqua Malcolm. Ils le savent et, avec l'aide du Mossad, nous avons mis en place une filière pour les récupérer en tant que transfuges. Ils connaissent quelques secrets militaires importants qu'ils seront susceptibles de nous communiquer s'ils tiennent à la vie...

— Bien, en résumé pour les capitaines Highbeary et O'Leary, les instructions que j'ai à leur donner tiennent en deux mots : la ferme, résuma avec rudesse Raymond Kelly. Je vous garde dans l'opération avec l'avis favorable de la CIA et du FBI, mais pas un mot de tout cela à qui que ce soit, je sais que je peux compter sur vous.

— L'agent spécial Toynbee a une qualification contre-espionnage, je réponds de lui sur ce dossier, reprit Lindsey Henderson.

— Bien, les capitaines Highbeary et O'Leary n'auront aucun mal à trouver une version adaptée de la mort d'Ahmed Ben Youssef, reprit le commissaire du NYPD Raymond Kelly. Suite à une opération de manipulation du groupe d'Al Qaïda qu'il a infiltré, Yassim a fait éliminer Ben Youssef par un commando de ses services secrets, voilà la réalité. Ce groupe savait qu'ils étaient infiltrés par un agent des services secrets saoudiens, Yassim a pris le devant en faisant passer Ben Youssef pour l'indic en question avant de le faire éliminer. Vos dossiers disciplinaires ne pouvant être déplacés qu'avec un chariot élévateur, je suppose que vous n'avez pas été virées de mon département parce que vous avez toujours su présenter les faits de la bonne façon pour l'évolution de votre carrière... Je vous donne l'ordre de faire de même sur ce dossier, je compte sur vous pour trouver une version plausible de l'assassinat de Ben Youssef, version qui écarte tout ce que vous avez entendu jusqu'ici. En cas de pépin, je vous soutiendrais, mais essayez de faire que l'on n'en n'arrive pas là... »

Avec l'art du joueur d'échec, Piper O'Leary avait déjà trouvé la solution à ce problème. En quittant la réunion, elle avait en tête un nouveau rendez-vous dans le New Jersey, dans un petit restaurant italien qu'elle connaît bien...

Les morts opportunément exploitées pour des tâches de camouflage, c'est quelque chose que connaît bien Clara Contralto, officiellement restauratrice de profession. Et, en bon policier, Piper O'Leary sait très bien que les preuves, ça peut se fabriquer, et que les morts ne témoignent jamais devant les tribunaux. Et un bon accord est toujours possible entre gens de bonne compagnie. Devant une escalope à la milanaise avec ses tagliatelles au pesto, la femme policier irlandaise et la "restauratrice" italienne ont vite trouvé un accord pendant le dîner :

« Je ne fais que des promesses que je suis en capacité de tenir, tu me connais, et c'est pour cela que nos relations sont bonnes. Le dossier de ton dealer est pourri si tu le laisse être défendu par des amateurs. Il est bon pour dix ans sans possibilité de libération sur parole. J'ai pu voir le rôle des avocats commis d'office à la cour criminelle devant laquelle il va passer, il y a un maître Sarah Jane Berringsford qui est commis à la même séance. C'est une civiliste spécialisée dans le droit appliqué aux entreprises, elle est du genre pointilleux et elle ne laisse rien passer. Ton gars n'a qu'à récuser son avocat, elle est la suivante sur la liste, et elle démolira le dossier de l'accusation en dix minutes. Tu sais très bien que les prétextes pour récuser un avocat ne sont jamais discutés sur leur fondement, aussi bidons et fantaisistes soient ils, du fait des droits de la défense... »

— Je fais passer le message, merci pour le tuyau... Et merci aussi pour les noms, c'étaient les bons. Ça m'a coûté un peu cher en ciment mais les coquillages ont désormais trois nouveaux récifs artificiels pour s'accrocher au large d'Atlantic City... J'ai un candidat plausible pour ta couverture, Chuck le chacal, tu connais ?

— Le type que le DHS essaye de coincer pour sa filière d'immigration illégale ? Si sa disparition permet aux émigrants mexicains de ne pas se faire plumer par des salopards comme lui, ça sera une bonne chose pour tout le monde.

— Les Filippi ont un contrat sur lui, il habite dans mon secteur et ils attendent mon feu vert pour s'occuper eux-mêmes du problème. Tu as ce qu'il faut à laisser sur la scène de crime ?

— Je te passe ça tout de suite : une liasse de billets, neufs et répertoriés par les feds, de \$100 retirée de son compte en banque par Ahmed Ben Youssef et une annonce bidon faite pour la vente de sa voiture avec ses coordonnées, ça sera suffisant pour que le juge fasse le lien. Chuck fait aussi bien rentrer que sortir des gens du pays, ça paraîtra plausible. Et comme les familles de Jersey City ont décidé de faire le ménage à fond, ça ne les dérangera pas plus que ça qu'on en rajoute un peu pour la bonne cause. Les Filippi, ils sont d'accord pour la manip ?

— Tu as leur accord de principe à condition que la CIA, les feds ou toute autre agence fédérale ne vienne pas y regarder de trop près.

— Tu as ma parole. En prime, s'ils sont d'accord, on met tout ça sur le compte d'Al Qaïda. Mon collègue du FBI est dans le coup, il orientera l'enquête vers la bonne direction. Chuck, il n'a pas versé sa part aux familles de Jersey City je suppose ?

— C'est un peu ça... Les Filippi ont des ambitions dans ce secteur d'activité, et Chuck ne veut pas jouer le jeu avec eux... »

Trois jours plus tard, le 12 août 2006, Charles Larchmond, dit Chuck le chacal, était abattu à un feu rouge, criblé de balles de fusil-mitrailleur par ce qui a été officiellement présenté comme étant un commando d'Al Qaïda. Des éléments de preuve démontrant qu'il avait été en liaison avec Ahmed Ben Youssef ont été retrouvés à son domicile par l'agent spécial Toynbee du FBI, prouvant qu'il cherchait, avec la complicité de Chuck le chacal, à introduire clandestinement des terroristes sur le territoire des États-Unis d'Amérique. Ahmed Ben Youssef ayant été un agent double

travaillant en liaison avec les services secrets saoudiens, Al Qaïda avait officiellement fait le ménage dans ses rangs, en n'oubliant personne.

Une semaine après, dans la zone industrielle nord de Waterbury, des équipes de surveillance du FBI, secondées par un groupe des services secrets nord-coréens, surveillaient attentivement une conserverie, en apparence en travaux. Une semi-remorque avait été laissée dans un parking non loin de la conserverie quelques jours auparavant par un routier qui l'avait détournée à cet endroit. C'était en fait un poste d'observation camouflé du FBI, et Piper O'Leary s'y est rendue discrètement, en frappant à la porte latérale de la remorque, hors de vue de l'usine :

« Capitaine O'Leary, NYPD, j'ai rendez-vous...

— *Je vous ouvre...* »

La remorque, partiellement dissimulée par un talus, était un centre d'observation électronique de pointe. Yassim, l'agent saoudien infiltré, avait discrètement placé des caméras de surveillance dans l'usine. L'une d'entre elles montrait, sous le regard attentif du général Kim, une transaction en cours entre des personnes visiblement asiatiques, et les terroristes d'Al Qaïda :

« Bonjour capitaine O'Leary, vous arrivez à temps pour le clou du spectacle...

— Bonjour général... Vos compatriotes ?

— C'est une équipe liée à des trafiquants d'armes nord-coréens... expliqua l'opérateur du FBI qui enregistrait les images à l'écran, tout en téléguidant la caméra de surveillance. Selon le général, ils viennent vendre une pièce importante destinée aux missiles.

— L'électronique de guidage du missile, qui comprend la centrale inertielle destinée à guider l'engin en question, ainsi que les sécurités de mise à feu, expliqua le général Kim, visiblement expert dans ce domaine. Sur ce premier lot de production du Hwasong-6, la centrale inertielle était un modèle rudimentaire doté d'une précision insuffisante pour pouvoir frapper une cible avec une précision à l'impact inférieure à 100 mètres, soit 300 pieds. Pour frapper une concentration de troupes ou un aérodrome, c'est suffisant, mais pas pour un bâtiment.

— Et là, vos compatriotes viennent avec la mise à jour.

— Mise à jour intéressante pour nous capitaine, car la première version n'avait qu'un système simple de mise à feu de la charge explosive par impact, comme un obus d'artillerie. Or, la version suivante a, intégré au système de guidage, une commande de mise à feu de la charge du missile qui permet une explosion en l'air au-dessus de la cible. Indispensable pour des charges non-conventionnelles, ou des systèmes de dispersion de sous-munitions. Au lieu de n'avoir qu'un détonateur à l'impact indépendant du système de guidage, il y a sur ces versions la possibilité de commander le détonateur de la charge du missile à partir de coordonnées géographiques précises entrées dans la centrale inertielle, et donc de la faire exploser au-dessus de la cible à une altitude précise. Et c'est cela qui nous intéresse pour cette opération.

— Vous voulez faire exploser les missiles en vol avant qu'ils ne frappent les Twin Towers, si j'ai bien compris.

— En fait, plus tôt. La séquence de tir prévoit la mise en marche de la centrale inertielle 60 secondes avant la mise en marche des moteurs du missile. C'est le système de guidage qui, pour des raisons de sécurité, déverrouille l'allumage des moteurs après qu'il ait effectué un test d'intégrité de son fonctionnement. Cela permet de ne pas tirer un missile au système de guidage défectueux. Comme c'est le même système qui commande le détonateur de la charge du missile, il suffit de le reprogrammer pour qu'il fasse exploser la charge au lieu de mettre en marche les moteurs. Entre les 700 kg d'Amatol du missile et ses centaines de litres de carburant, cela fera une jolie explosion, et un problème de réglé... »

Une fois la transaction réglée avec les agents nord-coréens, l'opérateur du FBI a fait un zoom arrière pour montrer l'intérieur de l'usine désaffectée. Les deux missiles étaient dressés, prêts au décollage, sur des rampes de lancement artisanales fabriquées à partir de tubes d'acier soudés. Des ouvertures dans le toit, dissimulées par des bâches, devaient permettre aux engins de prendre l'air. Il ne restait plus qu'à installer le système de guidage et la charge pour que les missiles soient opérationnels. Le lendemain, Yassim, l'agent saoudien infiltré, a fait le point avec le FBI sur le plan d'attaque prévu par le commando d'Al Qaïda :

« La date de l'attaque est prévue pour le lundi 11 septembre 2006, pour l'anniversaire des cinq ans de la tentative du groupe Atta. Afin de ne pas avoir de surprises, je me suis arrangé pour que l'acide nitrique, indispensable à la propulsion des missiles, ne puisse pas être livré avant dimanche 10 après-midi. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre le jour de l'explosion.

— Et vous, vous avez prévu quoi pour vous en sortir ?

— Au moment du tir, je dois aller chercher une voiture volée pour que le groupe puisse s'enfuir. Depuis l'exécution de Ben Youssef, ils me font confiance capitaine O'Leary

— Et aucun risque qu'ils ne découvrent qu'on leur a refilé un système de guidage défectueux ?

— Aucun... répondit le général Kim. Ce sont des agents à mes ordres qui s'occupent de monter le système de guidage dans les ogives des missiles. Ils peuvent brancher ce qu'ils veulent comme ils veulent, nos terroristes n'ont pas connaissance du véritable plan de câblage de ces engins... »

Le capitaine O'Leary laissa les agents secrets agir de concert pour tromper sur la marchandise le groupe de terroristes d'Al Qaïda. Peu de temps après, Piper O'Leary a reçu l'assurance de la part de ses supérieurs du fait qu'un dispositif supplémentaire de sécurité était prévu, au cas où les missiles nord-coréens fonctionneraient normalement. Par esprit de discipline, Piper O'Leary n'a pas demandé plus de précisions, ces dernières ne lui auraient probablement pas été données.

Le samedi 9 septembre 2006, Piper O'Leary a reçu de la part de ses supérieurs, un ordre de mission pour assurer la mise en place d'un dispositif de sécurisation de Battery Park à compter du lundi 11 septembre 2001 à 4 heures du matin, soit-disant pour une simulation pratique dans le cadre d'un exercice de sécurité civile. Elle a vite compris de quoi il s'agissait. Accompagnée de son fidèle second, le capitaine Highbeary, elle est arrivée sur zone à l'heure prévue. Plusieurs voitures de police du 1er district étaient sur place, quadrillant ce parc situé au sud de l'île de Manhattan, pendant que des patrouilles à pied vérifiaient que le parc était vide de monde, procédant au passage à l'arrestation de quelques prostituées et de leurs visiteurs nocturnes. Le sergent O'Grady, du 1er district, commandait les équipes du NYPD :

« Bonjour, c'est vous le capitaine O'Leary du SID ?

— Moi-même. Je n'ai pas d'instructions au sujet de ce que je dois faire, hors vider Battery Park de ses éventuels occupants. Pas de problèmes de ce côté-là ?

— Négatif capitaine, nous avons fait le boulot, toutes les voies d'accès sont gardées. Nous n'attendons plus que les militaires.

— Les militaires ? s'étonna le capitaine Highbeary.

— Ils doivent déployer leur équipement, je ne saurais pas vous dire lequel, répondit le sergent du 1er district. Je n'en sais pas plus, exercice secret...

— *Central à Charlie un quatre, vous me recevez ?*

— Affirmatif central, le dispositif est bouclé. Les officiers du SID sont sur place. Des nouvelles de l'armée ?

— *Le convoi va arriver d'un instant à l'autre, il était à la hauteur de Liberty Street.*

— Merci central... De Charlie un quatre, les voilà, je m'occupe de leur mise en place, terminé.

— *Compris Charlie un quatre, l'officier qui les commande verra avec vous pour les détails. De central terminé. »*

Piper O'Leary a eu la surprise de voir deux batteries complètes de missiles Patriot, leurs servants et deux pelotons de soldats chargés de leur sécurité, débarquer en plein sud de Manhattan. Et l'officier qui commandait ce groupe n'était rien d'autre qu'une de ses vieilles connaissances, le major Linda Patterson, de la New York Naval Reserve, avocate dans le civil :

« Vous déployez la première batterie devant Castle Clinton, voyez avec les policiers pour sécuriser l'emplacement. La batterie bravo part vers le terminal du Ferry. Vous avez les emplacements délimités sur les parkings, j'installe le poste de commande sur Battery Gardens... Salut Pip, tu participes à la manip ?

— Hem... Oui, je n'ai pas été mise au courant plus que ça. On t'a confié le commandement de ces engins ?

— Oui, exercice pratique de déploiement... Depuis quatre/cinq ans, c'est la mode de prévoir des attaques aériennes terroristes un peu partout. Nous sommes censés protéger le World Trade Center d'une menace terroriste consistant en un tir de missiles en provenance d'un point non précisé. Là, à cause des immeubles, nous ne couvrons au radar que la zone en direction du sud. Un AWACS va être catapulté depuis un porte-avions pour couvrir le reste. M'étonnerait quand même que des terroristes attaquent depuis le Canada avec des Scud de contrebande...

— Peut-être pas de si loin, mais c'est pas impossible... Enfin, je dis ça... »

En une demi-heure, deux batteries de seize missiles anti-missiles Patriot étaient prêtes à répondre à toute attaque aérienne, pour un scénario que le major Linda Patterson jugeait être parfaitement fumeux. Ces fameux missiles avaient été employés avec succès lors de la guerre du Golfe pour contrer les attaques de missiles Scud irakiens, tirés contre des villes d'Arabie Saoudite. Pas loin du World Trade Center, situé à un demi-mile au nord de Battery Park et dont les deux tours étincelaient dans le soleil levant de cette belle journée de septembre, le mystérieux dispositif auquel les supérieurs du capitaine O'Leary avaient fait allusion était en place. Les missiles empruntés à l'armée étaient parfaitement opérationnels. Il suffisait d'appuyer sur un bouton dès réception de l'ordre de tir pour que les engins aillent accomplir leur mission en détruisant en vol tout missile adverse passant à portée de tir.

L'ordre n'est jamais venu, et, ce jour-là, les deux batteries ont été laissées en place jusqu'à midi, comme prévu dans le cadre de l'exercice. Le commandement militaire avait prévu de remballer le matériel pour le déjeuner. Pendant que les militaires remettaient les batteries de missiles au repos avant de la reconduire vers leurs dépôts, Piper a appris par la radio que le piège prévu par la CIA et ses alliés de circonstance avait fonctionné :

« ...selon les premiers rapports de la police de Waterbury, l'explosion de ce matin, qui a détruit une usine en cours de remise en état dans la zone industrielle nord de la ville, pourrait ne pas être d'origine accidentelle. Pour le moment, les forces de police n'ont pas donné plus de précisions. De son côté, le FBI nous a confirmé qu'une de ses équipes spécialisée dans les attentats terroristes était envoyée sur place. La conserverie Thorley a été entièrement détruite, et tous les bâtiments environnants ont été gravement endommagés lors de l'explosion. Le bilan humain reste miraculeusement bas malgré la force de l'explosion, seuls 21 blessés légers sont à déplorer dans les usines avoisinantes. En effet, suite à la récession économique, de nombreuses usines de cette zone

*industrielle ont fermé, et la moitié des bâtiments industriels de cette zone étaient en vente ou à l'abandon au moment de l'explosion, qui a eu lieu à 9 h 07 du matin, heure de la côte est. Les équipes de secours des pompiers de Waterbury ont d'ores et déjà sorti des décombres huit corps qui seraient ceux des ouvriers travaillant à la réfection du bâtiment, racheté l'année dernière par un groupe d'investisseurs étrangers... »*

Depuis sa voiture de patrouille banalisée, Piper O'Leary restait songeuse quand aux tenants et aboutissants de ce dossier. Elle regardait pensivement un des habitants du quartier, un retraité qui promenait son animal de compagnie, un gros chien hirsute, discuter avec un des policiers pendant que les militaires remballaient leur matériel. Les gros camions tout-terrain avec leurs tubes de lancement de missiles ont repris la route en direction de leur caserne, quelque part dans le nord de l'état de New York. Tout revenait à la normale dans la plus grande indifférence, les policiers rendant ensuite l'accès au parc aux riverains et aux touristes.

La suite des événements a montré à Piper O'Leary que l'opération à laquelle elle a participé n'avait pas été vaine, et cela à plusieurs titres. Tout d'abord, à sa plus grande surprise, l'essentiel des détails de l'opération n'était même pas cachée à la presse. L'explosion accidentelle était bien attribuée à un groupe terroriste d'Al Qaïda qui avait l'intention de commettre un attentat à New York City. Seul le détail de la méthode employée, un tir de missiles de contrebande, était omis, la thèse parlant d'explosifs mis à feu accidentellement suite à une fausse manœuvre des terroristes. Ce qui n'était pas faux dans l'absolu.

Comme prévu, les officiers nord-coréens coupable de trafic d'armes ont discrètement été fusillés pour haute trahison par leur gouvernement, et plusieurs transfuges syriens ont été exfiltrés de leur pays par le Mossad, les services secrets israéliens. Ce qu'il ont transmis comme informations a probablement permis, par la suite, le bombardement par l'aviation israélienne, le 6 septembre 2007, d'un site nucléaire présumé en Syrie. Site devant servir, selon les officiels israéliens, à abriter un réacteur nucléaire destiné à la fabrication de bombes atomiques. Précédemment, une explosion prétendument accidentelle avait eu lieu, le 27 juillet 2007, dans un dépôt d'armes de l'armée syrienne, officiellement suite à une erreur de manipulation d'armes en fin de vie destinées à être démantelées. Une rumeur faisait état de sabotage par un commando israélien d'une chaîne d'adaptation de têtes chimiques sur des missiles Scud-C.

Plus tôt, à la fin de l'année 2006, l'explosion de Waterbury a été noyée dans le flux habituel des nouvelles intéressantes déversées habituellement par les médias. La réalité de l'emploi de missiles pour ce projet d'attentat, armes prétendument d'origine irakienne, a été dévoilée au public dans l'indifférence générale début 2008. Naturellement, des théoriciens de la conspiration ont refusé de croire à cette version du seul fait de son caractère officiel, et ont abondamment répandu leurs thèses ineptes, secondés en cela par des médias complices. Ce qui n'a pas empêché les républicains de prendre une veste mémorable aux midterms de novembre 2006, préparant le terrain pour une future victoire démocrate au prochaines présidentielles.

Peu de temps après le dénouement heureux de cette opération, Piper O'Leary a été invitée au pot de départ à la retraite de Lindsey Henderson, la directrice du bureau de terrain de New York City du FBI. Après une longue carrière débutée au sein de la CIA puis poursuivie au FBI, miss Henderson prenait à 66 ans une retraite bien méritée. Alors que les convives invités au buffet de Federal Plaza parlaient de choses et d'autres, Piper O'Leary a pu prendre à part Lindsey Henderson pour lui demander des précisions sur les suites de l'affaire des missiles. Un mois s'était écoulé et

elle était surprise de voir que les médias avaient tous, unanimement, repris les éléments du communiqué de presse du FBI. Communiqué qui ne comprenait aucun fait inventé :

« Dites miss Henderson, vous allez sûrement me traiter de naïve, mais je pensais que l'on allait cacher l'affaire de Waterbury avec une version officielle qui ne reprenne pas ce qui s'est passé. Et là, on jette tout le dossier en pâture à la presse, sans même chercher à camoufler quoi que ce soit, sauf la véritable origine de l'explosion. Je pensais que l'on aurait au moins préparé un mensonge officiel pour ne pas affoler les gens.

— Détrompez-vous capitaine O'Leary. Le but de tout bon gouvernement est justement d'affoler les gens afin de les maintenir dans un état d'insécurité optimum justifiant sa politique. Vous avez vu ce qui s'est passé pour la réélection de Bush en 2004 : il n'y avait pas eu le moindre attentat terroriste et les républicains ont quand même agité le spectre d'Al Qaïda, et ça a marché ! Alors, quand un véritable attentat a lieu, ou est déjoué, ils ne vont pas se faire prier pour exploiter cette opportunité. La peur, ça marche bien pour se faire élire.

— Oui, mais là, le public, nous lui disons tout, ou presque...

— Les missiles ? Même cette partie du dossier finira par être publique, autant ne pas la cacher d'entrée et la lâcher en pâture aux médias. Les autres informations concernant ce dossier seront toutes rendues publiques, mais seulement quand elles n'auront plus de caractère critique. Croyez-moi sur parole, expérience d'agent de la CIA derrière moi : le meilleur moyen de mentir aux gens, c'est de leur dire la réalité des faits, soit d'une manière qui la rend peu crédible, soit d'une manière qui en atténue la portée. Vieille leçon apprise après le Watergate : vous trouverez toujours un fouille-merde pour aller chercher ce que vous lui cachez. La meilleure façon de lui saboter son travail, c'est de tout dire, mais de façon à rendre l'information anodine.

— Je comprends mieux. Et ce... comment déjà, Melvin Seyne qui doute de la version officielle et qui veut faire une enquête soi-disant indépendante ?

— Des théoriciens de la conspiration, il y en aura toujours, autant les utiliser dans le cadre de vos opérations de désinformation. Ces gens-là pensent systématiquement que la réalité des faits leur est cachée et que la version officielle est fausse. Si c'était le cas, il feraient des recherches poussées et trouveraient la réalité que l'on veut cacher.

— Mais comme la version dite officielle est celle qui raconte la réalité des faits dans sa totalité, ils n'ont aucune chance de trouver quoi que ce soit de caché...

— Exact, d'où la nécessité de dire dès le départ la réalité des faits de la bonne façon, vu que l'on aura toujours des gens comme Melvin Seyne pour ne pas la croire et chercher ailleurs une Vérité. Vérité qu'en fait, ils fabriquent à façon pour leurs intérêts personnels tout en refusant de porter le moindre crédit à une réalité dont, en fait, rien ne leur est caché.

— Et pendant ce temps, ils perdent leur temps et brouillent le message au profit de la neutralisation de la portée des faits clairement énoncés dans la version dite officielle. Ils contribuent à faire passer la réalité des faits pour un mensonge fabriqué alors que ce sont eux qui fabriquent un mensonge, et contribuent à faire croire que la réalité est fausse. Tout cela au profit du gouvernement, par exemple, qui noie le poisson de cette façon.

— Oui, on appelle ces gens-là des imbéciles utiles, dans le sens où ils travaillent au profit de leur pire ennemi en ayant l'illusion de le combattre. Melvin Seyne a déjà été utilisé par le passé au profit de Boeing et American Airlines pour mener une campagne de désinformation au sujet de l'explosion en vol du Boeing 747 qui assurait le vol TWA 800. Toute la réalité du dossier était étalée dans la presse, il a contribué à brouiller toute l'information sur ce sujet avec sa théorie de la conspiration autour du missile tiré accidentellement par la Navy. Cela au profit de Boeing et d'American Airlines... Ce genre d'opération de désinformation marchent à partir de ce genre de

débat de diversion. Et c'est efficace : vous sous-traitez de fait la partie manipulation de l'opinion à ceux qui prétendent la dénoncer, imparable !

— Et c'est pour cela que les théoriciens de la conspiration sont laissés tranquilles vu qu'ils ne risquent pas trouver quoi que ce soit de dangereux pour le gouvernement, surtout en tournant le dos à une réalité des faits qui s'étale pourtant partout dans les médias.

— Eh oui : rien de plus efficace pour mentir que de dire la vérité de la bonne façon... Non seulement les théoriciens de la conspiration sont largement médiatisés à dessein sur les sujets sur lesquels leur expression est profitable à leurs "ennemis", mais ils sont même sollicités pour mener des opérations de désinformation par les mêmes personnes. Pas de façon formelle, mais ça se fait par des jeux d'influence, des financements discrets, des valorisations dans les médias des éléments les plus utiles... Melvin Seyne est un désinformateur de longue date qui, après avoir travaillé pour le Parti Républicain, travaille désormais à son compte. Il est motivé par sa gloire personnelle et les sommes conséquentes qu'il en tire. Seyne a été relancé par des pseudo-témoins, en fait des spécialistes de la communication du Parti Républicain, afin d'enquêter sur des anomalies imaginaires dans le dossier de l'explosion de Waterbury. Il va nous dire qu'elle est entièrement fabriquée par le FBI pour faire croire à une menace terroriste, s'en prendre à Bush, au gouvernement et à un quelconque complot puis, quand il aura fini son rôle d'amuseur et qu'il aura fédéré autour de lui les crétins qui gobent ses histoires sans réfléchir, le Parti Républicain lui coupera ses fonds et les médias l'oublieront. Il tiendra au mieux un an... »

La prévision de Lindsey Henderson s'est vérifiée. Pendant six mois, tout ce que le pays comptait de théoriciens de la conspiration, allant du cas psychiatrique avéré à l'exploiteur cynique de la crédulité de ses semblables, en passant par les militants politiques douteux, les gogos habituels prenant pour vraie toute histoire de complot et les gros naïfs à la limite de l'indigence intellectuelle cherchant à passer à la télévision, a été diffusé en boucle dans les médias pour dénoncer le "faux" accident de Waterbury. Ce fut servi avec des argumentaires touchant le fond de la stupidité et de l'ignorance crasse, soigneusement servis comme autant d'opinions recevables par des médias trouvant là une façon simple de faire de l'audience. Bien évidemment avec les recettes publicitaires qui vont avec.

Une fois que le camp républicain a pris une raclée aux midterms, les théoriciens de la conspiration ont cessé d'être médiatisé avant de rejoindre le cercle des phénomènes de foire qui est leur milieu habituel. Désormais, la désinformation au sujet de l'accident de Waterbury n'était plus utile. Les imbéciles utiles avaient remplis leur fonction : transformer la réalité en mensonge et leurs délires en vérités, au détriment de tout véritable débat sur la question du terrorisme. George W. Bush Junior pouvait finir son second mandat tranquille, son camp avait bien appris la leçon du Watergate...

*Dans ce passage, l'explosion de Waterbury est inspirée par une autre explosion, cette fois ci véritablement accidentelle, qui a eu lieu dans une usine électrique en construction à Middletown, Connecticut, le 7 février 2010. Par contre, les données concernant l'explosion d'un dépôt d'armes syrien et la destruction de la centrale atomique de ce même pays pendant l'année 2007 sont authentiques.*

***Chez Millicent Reardon et Janice Birchwood,  
Arrondissement de Brooklyn, New York City,  
Samedi 17 mars 2007, 16 h 25***

La fête traditionnelle des irlandais tombait cette année un samedi, ce qui allait entraîner une fréquentation des différentes célébrations de cet événement supérieure à la normale. Millicent Reardon, promue depuis peu au rang de capitaine, avait organisé la participation de la compagnie de sapeurs-pompiers qu'elle commande, la compagnie Ladder 38, à la parade de la Saint Patrick. Comme chaque année, sa compagnie organisait un buffet sur invitation pour les pompiers et leurs familles, ainsi qu'aux autres personnels du secteur public soutenant, par leur travail, l'action du FDNY.

Et, chaque année, une personne méritante, professionnel de la sécurité incendie, victime sauvée par la compagnie ou toute autre personne ayant eu un rôle positif dans l'exercice des missions de la compagnie, avait droit à un rond de serviette. Pour 2007, c'était un adolescent résidant à Midtown qui avait été invité avec sa famille : il avait trouvé une famille de voisins inanimée dans son appartement. Ces gens-là avaient été victimes d'une intoxication au monoxyde de carbone à cause d'un chauffe-eau au gaz défectueux, et il leur avait porté secours en prenant les précautions élémentaires en pareil cas : couper l'appareil suspect, aérer les lieux, mettre les victimes en position latérale de sécurité et appeler les secours. Son camarade de classe à qui il rendait visite, la sœur cadette de se dernier et leurs parents avaient eu la vie sauve grâce à sa présence d'esprit.

Millicent Reardon était sur la brèche depuis six heures du matin, et elle venait de rentrer chez elle à Brooklyn pour respirer cinq minutes avant l'ouverture du buffet de la compagnie, qui était prévue pour sept heures du soir. Du côté des invités, elle pouvait compter sur la participation active du chirurgien traumatologue expert en remise sur pied de professionnels victimes d'accidents du travail, le docteur Martin-Georges Peyreblanque, du centre hospitalier de Bellevue. Elle lui devait un bras cassé soigné de façon méticuleuse, et elle ne l'oubliait jamais dans sa liste d'invitations. Millicent pensait déjà aux plats délicieux que le chirurgien ne manquerait pas d'apporter pour le buffet quand elle est arrivée chez elle. Sa compagne, Janice Birchwood, était elle aussi dans la cuisine en plein travail :

« Janice chérie, c'est moi ! Tu es toujours sur ton succotash ?

— Je viens de le mettre à mijoter, ça sera prêt dans une heure. Ton copain de la compagnie Rescue 5, il passe bien nous prendre à six heures ?

— Zack Fannigan ? Oui, il a fait de l'irish stew avec son épouse, ça ira bien avec tes hush puppies. Je peux te donner un coup de main pour les préparer si tu veux.

— Merci chérie, je vais m'en sortir. Repose-toi un peu, tu l'as bien mérité... »

Pendant que sa compagne faisait cuire les hush puppies, petites crêpes levées préparées avec de la farine de maïs et de la levure chimique, Millicent Reardon s'est confortablement allongée sur la canapé du salon pour décompresser un peu. Elle vivait en couple avec Janice Birchwood, informaticienne de profession, depuis quinze ans. Les deux femmes s'étaient rencontrées pendant un incendie, la compagnie de l'upper west side où Millicent avait débuté sa carrière au sein du FDNY avait été appelée pour éteindre l'incendie de la résidence étudiante où Janice résidait.

Alors étudiante en mathématiques appliquées à l'université Columbia, Janice n'avait pas entendu l'ordre d'évacuation de l'immeuble, l'alarme incendie ne fonctionnant pas à son étage.

Réveillée par la fumée, elle a compris ce qui se passait quand les camions de la compagnie dans laquelle Millicent était pompier sont arrivés pour évacuer six étudiants coincés à quatre étages au-dessus de la rue, dont Janice. Vêtue d'une simple chemise de nuit, Janice a vu pour la première fois Millicent quand cette dernière, en tenue de feu complète, a grimpé la grande échelle des pompiers quatre à quatre pour aller la sortir de l'immeuble en feu.

Le courant était vite passé entre Millicent, petite texane brune frisée socialement typée redneck et toute en rondeurs, et Janice, grande afro-américaine de Caroline du nord, mince et élégante, originaire d'une famille aisée. Le charme brut, rude et sans sophistication de Millicent avait fait mouche chez Janice, dont la délicatesse et la douceur avait immédiatement plu à sa future compagne. Comme elles le disent toutes les deux sur le ton de la plaisanterie, entre filles du sud, le courant passe toujours, quoi qu'il arrive.

Le pompier Zacharie Fannighan, pourtant affecté à une compagnie de Staten Island, était invité avec son peloton à la caserne de la compagnie Ladder 38, située en plein midtown au pied de l'Empire State Building. Sa compagnie avait participé à une opération de secours avec la compagnie Ladder 38. Elle avait sorti des ruines des survivants de l'effondrement d'un immeuble de bureaux en plein Manhattan, effondrement consécutif à un incendie accidentel. C'était le siège social de la compagnie d'assurances Fearless Prudential, un bâtiment datant des années 1930. Il avait pris feu suite à une explosion de transformateur en plein hiver quelques mois plus tôt. Par miracle, aucune victime n'était à déplorer, bien que deux pompiers d'une compagnie de Lower Manhattan, venus en renfort, et trois employés de la compagnie se soient retrouvés coincés sous les décombres du bâtiment quand ce dernier s'est effondré.

La destruction complète de ce bâtiment, qui avait flambé comme une torche pendant toute une après-midi avant de s'effondrer, avait posé la question du caractère réellement accidentel de l'incendie. Fearless Prudential envisageait de déménager son siège social à cause de la vétusté de ce bâtiment de la 54e rue qu'elle occupait, mais les actionnaires de cette société spécialisée... dans l'assurance incendie avaient toujours systématiquement barré la dépense, malgré les rapports alarmistes des experts de la compagnie et les recommandations sévères des équipes de prévention du FDNY. Ces derniers en étaient arrivés, deux mois avant l'incendie, à menacer le conseil d'administration de la compagnie de faire fermer l'immeuble si aucun plan de remise aux normes de ce dernier ne leur était soumis dans un délai de six mois.

Immeuble de construction classique pour les États-Unis, avec une armature métallique de poutres rivetées, protégée par un flocage de mousse d'isolant projeté, le Fearless Prudential Building, avec ses 15 étages, avait montré ce qui se passe toujours quand un bâtiment construit avec ce type de structure subit un incendie : le revêtement antithermique en mousse projetée ralentit le réchauffement des poutres métalliques de la structure auxquelles il adhère, mais quand l'incendie est trop important, la dilatation des éléments métalliques, additionnée à leur perte de résistance mécanique progressive au fur et à mesure de leur élévation de température, finit par entraîner la rupture de la structure, qui finit par atteindre un état où elle ne peut plus résister au simple poids de l'immeuble, et casse d'un coup.

Sept des quinze étages de l'immeuble étaient embrasés par des feux hors de contrôle et, fort logiquement, la structure métallique de l'immeuble a cassé à ces endroits. L'énergie cinétique des étages supérieurs intacts a fait le reste pour transformer l'immeuble en tas de gravats fumants. Depuis, les équipes d'enquête du FDNY, dont Millicent Reardon fait partie, se relayent avec les avocats des différentes parties impliquées afin de déterminer les responsabilités dans l'affaire, de Con Edison qui alimentait l'immeuble en électricité mais n'était pas propriétaire du transformateur qui a explosé, aux actionnaires qui ont barré tous les travaux de réfection exigés depuis une

décennie, en passant par la compagnie qui assurait la sécurité du bâtiment, les différents fournisseurs de systèmes anti-incendie qui n'ont pas fonctionné ce jour-là, et beaucoup d'autres.

Mais Millicent Reardon avait autre chose en tête, en plus de la vision délicieusement érotique de sa compagne, vue de dos, quand elle se penchait en avant pour récupérer un ustensile de cuisine dans un des rangements de la cuisine. Des invités supplémentaires, au point de vue intéressant dans une perspective professionnelle, seraient présents au buffet de la compagnie Ladder 38 ce soir-là. Outre Jacob Birnbaum, l'expert de la police scientifique du NYPD qu'elle connaît à titre privé, une spécialiste technique de la Port Authority était attendue, ainsi qu'un ingénieur en génie civil. Millicent somnolait quand on sonna à l'interphone de son appartement. Elle alla ouvrir :

« C'est Zack, de Rescue 5, il est pile à l'heure.

— J'ai besoin de dix minutes pour tout emballer, je ne suis pas trop en retard ?

— Non, c'est bon, on a le temps... Millie Reardon...

— *Salut, Zack Fannighan de Rescue 5. Je peux monter ?*

— Oui, bien sûr, je t'ouvre... »

Le pompier de la compagnie de Staten Island spécialisée dans les opérations de secours aux victimes n'avait eu aucun mal à trouver le petit immeuble résidentiel discret proche de Prospect Park dans lequel les deux femmes ont leur appartement. Il a été ravi de retrouver sa collègue Millicent chez elle :

« Salut, j'ai bien fait de partir en avance, j'ai eu un peu de mal à me garer dans ton quartier. C'est pas mal chez toi, j'ai une cousine qui cherche à se loger, si tu connais un appartement en location dans ton quartier, ça l'intéresse.

— Il n'y en a pas beaucoup, les environs de Prospect Park sont très courus. J'ai eu un coup de bol monstrueux en 1996, l'employeur de Jan à l'époque avait son siège social à deux blocks d'ici, je suis passé devant l'immeuble en construction en allant un jour la retrouver pour déjeuner. L'agence immobilière avait ouvert un bureau de vente, j'ai sauté sur l'occasion. Jan finit d'emballer les hush puppies, on ne va pas trop te faire attendre, surtout si ta famille nous attend dans ta voiture...

— Pas de crainte à avoir de ce côté-là, Connie et les enfants ont préféré faire la route avec le ferry et le métro. Je suis quand même un peu loin, à un quart de mile, je peux rapprocher la voiture si tu veux...

— Il faut voir avec Jan, c'est elle qui prépare tout...

— C'est bon chérie, je n'ai que trois grands sacs à porter, on en prend un chacun et ça ira...

— Jan chérie, je peux quand même demander à Zack de rapprocher sa voiture...

— Mais non, Zack, ne te dérange pas pour ça, les sacs ne sont pas bien lourds...

— Bon, comme tu voudras... On y va... »

La soirée venait à peine de commencer quand Millicent, sa compagne et son collègue Zack Fannighan sont arrivés à la caserne de la compagnie Ladder 38. Il était 18h45 et le buffet allait ouvrir dans un quart d'heure. La contribution de Millicent et de sa compagne était la bienvenue, bien que la table soit déjà abondamment garnie. Un des invités avait généreusement passé du temps derrière les fourneaux pour fournir les convives en délicieux plats maison. Millicent a tout de suite reconnu la patte de la personne en question et elle a demandé au sapeur-pompier Sandra Miller, sa subordonnée et amie, la nature des plats :

« Bonsoir Sandy, je vois que le docteur Peyreblanque a fait les choses en grand comme à son habitude. J'ai tout de suite reconnu ses biscuits belges aux épices dont j'ai perdu le nom...

— Les spéculoos ? Dépêches-toi de te servir, avec tous les enfants qui viennent ce soir, les trois saladiers du docteur vont vite être vides ! Tu as aussi son gâteau au chocolat et à la crème de marrons qui a attiré les convoitises.

—Et cette recette, je reconnais le plat mais pas son contenu, une nouveauté ?

—Gratin d'aubergines végétarien : aubergines grillées sans graisse, boulgour, cottage cheese, champignons et fenouil, le tout gratiné au four. Comme il sait que tu aimes ça, il a rajouté des pignons de pin à la farce.

—Mmmm ! En plus, le fenouil, j'adore ça ! Moi qui ne suis pas portée sur les aubergines, son plat, rien que de le voir, ça me donne envie.

—Je l'ai faite aussi, c'est délicieux, pas du tout gras, fondant et bien goûteux. Il y a des herbes de Provence comme épices... J'ai eu la recette par Helena Agghju, l'infirmière de bloc qui travaille à Bellevue en traumato avec le docteur.

—Tu m'en feras une copie, ça me fait envie... Et pour ton second enfant, si ce n'est pas indiscret, tu en es où ?

—Je me suis fait retirer mon stérilet, avec un peu de patience, ça sera bon avant l'été. C'est pas ton choix d'avoir des enfants il me semble.

—Je n'ai pas changé d'avis à ce sujet, Jan n'a pas la fibre maternelle, et je n'ai pas la patience pour les éduquer. Et j'ai ce qu'il faut comme neveux et nièces, entre la famille de ma mère et celle de mon père... Tiens, vu qu'on parle de famille... Bonsoir les enfants !

—Bonsoir Millie ! »

La fille et la belle-fille du docteur Peyreblanque, Galina Peyreblanque et Nelly Patterson, apportaient au buffet des spécialités préparées par leur père. Plus un plat de petits gâteaux qui, du fait de leur façonnage maladroit, avaient visiblement été préparées par les deux fillettes de neuf ans. Nelly Patterson, petite métisse très typée, a expliqué fièrement la provenance des biscuits :

« Papa et maman nous ont laissé faire des sablés pour qu'on apprenne à faire la cuisine ! Galina voulait faire le piernik<sup>2</sup> de maman, mais c'était trop compliqué pour commencer.

—Ah, mais c'est très bien !... commenta Millicent, admirative. J'ai commencé à cuisiner quand j'avais votre âge, moi aussi, mais je n'avais pas d'aussi bon professeurs que vos parents...

—J'ai aussi profité de la venue de ma famille et d'une amie pour ajouter quelques recettes. Millie, tu connais ma sœur Noémie-Jeanne, mon beau-frère Istvan, mes neveux, commenta le docteur Peyreblanque en arrivant à la suite de ses filles. Et je te présente une amie dont le père vit à New York City, Armando Reyes, que j'ai connue en France quand nous étions au collège ensemble... »

Millicent connaît Noémie-Jeanne Peyreblanque du fait qu'elle travaille avec elle dans le cadre d'un séminaire international sur la sécurité incendie. Sous l'égide du Bureau International du Travail, Noémie-Jeanne, ingénieur en génie civil travaillant pour l'administration française des ponts et chaussées, participe à un atelier consacré à la sécurité des immeubles recevant du public, en compagnie de Millicent, qui représente le FDNY du fait de sa qualité de commandant de l'unité de sapeurs-pompiers de New York spécialisée dans le secours incendie dans les immeubles de grande hauteur, la compagnie Ladder 38.

Organisé durant tout le mois de mars 2007, ce séminaire avait pour but de permettre des échanges constructifs entre des experts en matière de sécurité incendie en provenance du monde entier. Il y avait aussi bien des spécialistes relevant du secteur privé que des professionnels dépendant de gouvernements, que ce soit par le biais d'agences officielles, de professionnels publics de la lutte anti-incendie ou d'organismes de recherches. Noémie avait pu faire participer son compagnon, Istvan Fellernagy, architecte travaillant dans un cabinet privé renommé. Ce dernier est chargé de la partie purement technique des bâtiments et ouvrages d'art dont son cabinet a les

<sup>2</sup> Gâteau traditionnel polonais, sorte de pain d'épices d'une consistance entre celle du pain d'épices et celle du quatre quarts.

contrats de conception : il a pour but de transformer les plans de ses associés en planifications de chantiers, respect des normes, métrés et devis.

Ce soir-là étaient aussi invités Piper O'Leary et son compagnon, Jacob Birnbaum, respectivement officier de police d'une unité spéciale du NYPD et chef de laboratoire de la Crime Scene Unit, la division du NYPD chargée des tâches de police scientifique. Deux autres invités, travaillant pour la Port Authority of New York and New Jersey, les avaient suivis : Brianna Kincaid, technicienne de maintenance travaillant au World Trade Center, et Mary Markiewicz, ingénieur en maintenance électrique. Entre ces spécialistes, la discussion a vite porté sur le dernier dossier mis sur le tapis par les médias : les projets d'attentats qui avaient visé le World Trade Center, depuis celui de février 1993 :

« Je vous confirme, par mes sources du FBI, que l'explosion accidentelle de Waterbury, qui a tué plusieurs terroristes l'année dernière, était bien liée à un projet d'attentat contre le World Trade Center, confirma Piper O'Leary. Tout comme le projet d'attaque du groupe Atta, le 18 septembre 2001. Celui-là avait pour but de détruire les Twins en les percutant avec des avions de ligne détournés employés comme missiles pilotés. Les médias n'ont pas inventé ça.

— Cela confirme bien que les menaces sur le World Trade Center dont nous parle mon patron depuis 2001 ne sont pas des vues de l'esprit, précisa Brianna Kincaid. John O'Neill a toujours dit que les fondamentalistes islamistes reviendraient tôt ou tard au World Trade Center pour finir le boulot qu'ils n'avaient pas réussi à achever en février 1993.

— Excusez-moi par avance pour cette question naïve, mais est-ce que cette histoire de terroristes ne tiendrait pas purement et simplement de la propagande ? intervint Armando Reyes. Dans mon pays d'origine, le Chili, le putsch de septembre 1973 nous a été vendu comme une réponse à une menace communiste inexistante, le président Allende aurait voulu, selon l'extrême-droite, faire du Chili un second Cuba, ce qui a toujours été faux. Sans aller jusqu'à dire que tout cela est inventé, est-ce que ces histoires de terroristes islamistes ne seraient pas à minima instrumentalisées par Bush junior et ses équipes pour des fins de politique interne ?

— La réponse, c'est à la fois non... et oui, répondit Jacob Birnbaum. Les terroristes islamistes existent bien, les familles des victimes des attentats de Nairobi et Dar Es Saalam d'août 1998, et celles des marins tués dans l'attentat contre l'USS *Cole* en octobre 2000 peuvent en témoigner. La menace n'est pas inventée ex nihilo. Par contre, son exploitation médiatique est soigneusement instrumentalisée en fonction des besoins du moment. Les faits les moins nuisibles au pouvoir en place sont médiatisés à outrance, comme l'explosion accidentelle de Waterbury de septembre dernier. C'est normal, des terroristes qui se tuent avec leur propre bombe, ça montre à la fois que la menace existe, et qu'on peut la contrer facilement vu qu'il a été abondamment dit que le FBI surveillait le groupe en question, ce qui est aussi vrai.

— Néanmoins, le fait que ce soit le troisième projet d'attentat contre le World Trade Center depuis 1993 a été à peine mentionné, fit remarquer Mary Markiewicz. Et cela pose la question de ce qui se passerait si un nouveau février 1993 se produisait. Une question intéressante à laquelle seul un silence assourdissant a été fourni en guise de réponse.

— Si j'ai bien compris... reprit Armando. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'inventer des menaces, comme pour le Chili. Il suffit de parler de celles qui existent de la bonne façon dans les médias. L'histoire des armes de destruction massives en Irak, par exemple, ce n'était pas totalement inventé par les communicants de Bush junior.

— L'Irak a vraiment développé des programmes d'armes nucléaires, et utilisé l'arme chimique contre ses populations kurdes en 1988, poursuivit Istvan. Voilà la réalité. Que cela ait été fait avec l'aide des américains pour les armes chimiques, et abandonné par les irakiens après la

guerre du Golfe, c'est aussi une réalité que l'on peut constater en cherchant bien dans la presse et en écoutant attentivement les rares fois où les mass medias laissent passer ces informations pertinentes.

— Rien n'est caché au public parce que c'est parfaitement inutile de le faire, compléta Piper. Entre le traitement différentiel de l'information, l'inculture des gens, qui est soigneusement entretenue, et les sujets futiles qui saturent l'espace médiatique grand public au détriment du reste, pas la peine de mentir délibérément pour cacher la vérité au public. Et encore moins monter une quelconque conspiration. La réalité est sous nos yeux, mais présentée de façon à être soit minimisée, soit vidée de toute sa crédibilité.

— Ce que dit Martin : l'information que vous allez chercher est parfois la réalité, celle qui vous est apportée est toujours de la propagande, détailla Armanda. Et, en matière de terrorisme, qu'est-ce qui nous est dissimulé ?

— Ce dont on parle le moins : le fait que le 18 septembre 2001, le World Trade Center n'a échappé que par miracle à sa destruction complète, indiqua Millicent Reardon. Un groupe de 19 terroristes d'Al Qaïda est passé entre toutes les mailles du filet de notre sécurité nationale, qui a prouvé ce jour-là son inefficacité totale. Piper, c'est un de tes copains du FBI qui a procédé à l'arrestation du groupe Atta, non ?

— Tout à fait. Il n'avait pas pour attribution la lutte anti-terroriste, il n'est même pas enquêteur sur des affaires relevant des atteintes à la personne. En fait, il travaille sur tout ce qui est atteintes à la propriété, des affaires de contrefaçon aux trafics divers. Sans l'ouragan Erin et son passage sur New York City le 11 septembre 2001, le World Trade Center n'existerait plus à l'heure actuelle. Si les médias ne parlent qu'à minima du groupe Atta et du dernier attentat raté contre le World Trade Center, c'est que cela soulève de sérieux problèmes et met à jour de nombreuses carences dues à l'ineptie de nos pouvoirs publics aux USA.

— J'ai surtout entendu parler du procès du groupe Atta, reprit Istvan. Ils ont été financés par les services secrets pakistanais, et ils ont bénéficié de complicités au sein des services secrets saoudiens. Le plan d'attaque qu'ils devaient appliquer a même été imaginé pour eux par des partisans d'Al Qaïda travaillant au sein de l'aviation militaire saoudienne. Et tout cela est dans les minutes du procès que j'ai obtenues, en parfaite légalité, par Linda qui les a publiées sur son site internet *Legalnews*, avant que ça ne soit repris par *The Vanguarder*.

— Naturellement, tout ce double-jeu des meilleurs alliés des USA, que sont le Pakistan et l'Arabie Saoudite, ça fait un peu tâche pour l'exécutif actuel, surtout au vu de ses complaisances et compromissions envers l'industrie pétrolière, commenta Armanda. Je peux vous dire qu'en France, le procès du groupe Atta, il fait à peine trente secondes une fois tous les six mois à la radio et à la télévision. Sans Martin et Linda, je n'aurais jamais pu en comprendre les vrais tenants et aboutissants. Pourtant, on parle ici de la destruction, qui n'a été évitée que par miracle, de deux tours de plus de 400 mètres de haut, !

— Il est bien là le problème : dans le fait qu'il a fallu un miracle pour éviter le pire, pointa Brianna Kincaid. Mohamed Atta et son groupe ont bénéficié d'une procédure d'obtention de visas accélérée qui a été mise en place du temps de Clinton par complaisance envers les saoudiens. Comme ils n'ont rien fait d'illégal aux USA après être rentrés dans le pays en étant parfaitement en règle point de vue droit au séjour, le seul moyen de les barrer aurait été de les repérer comme terroristes AVANT qu'ils ne demandent à entrer aux USA. Et cela n'a pas été fait par incompétence de nos services secrets...

— La CIA a cédé à la culture du gadget, expliqua Jacob. À la fin de la guerre froide, tout ce qui était renseignement humain, les agents sur le terrain, a été bradé au profit du renseignement électronique : surveillance des réseaux de télécommunications par Echelon, satellites espions et

autre équipements du même genre. Nos dirigeants ont cédé aux sirènes des industriels de l'électronique militaire qui leur ont dit qu'un rack 19 pouces avec un ordinateur dédié à l'espionnage dedans était plus avantageux pour le renseignement parce qu'il ne pouvait pas trahir son pays, parler sous la torture, se faire tuer en opération ou tomber malade. Et des cas comme l'affaire Hanssen ont montré que le maillon faible du renseignement, c'était l'humain. D'où la mauvaise réaction de la part de la CIA et du FBI : acheter des bidules électroniques en croyant résoudre ainsi un problème humain... Le groupe Atta l'a bien compris, il est passé au travers de tous les dispositifs de surveillance électronique. Sans l'ouragan Erin et sans l'opiniâture de Donnie Terlighem, l'agent du FBI qui a tout fait pour les coincer alors que ce n'était même pas son boulot, le World Trade Center ne serait plus qu'un tas de ruines aujourd'hui.

— Sur cette dernière affirmation, je suppose que tu as des éléments qui te permettent d'affirmer cela de façon sûre, demanda Armando. Je veux dire : de façon scientifique établie. A priori, si j'ai bien compris le dossier, un avion de ligne qui percute une tour, ça fait forcément des dégâts. Mais au point de la faire s'effondrer, je ne vois pas. Pas que je ne crois pas que ce soit impossible, mais parce que je ne comprends pas quel serait le mécanisme d'un tel effondrement.

— Il y a eu des simulations informatiques faites sur ce qui aurait pu se passer si les Twins avaient été percutées par les avions de lignes détournés, expliqua Noémie. Elles ont été faites par le NIST et la Northwestern University, sous la direction du professeur Zdenek Bazan, une sommité en matière de génie civil. L'impact mécanique d'un avion lancé à 800 km/h contre les tours n'aurait pas immédiatement détruit le bâtiment, qui serait resté debout. Par contre, l'incendie allumé sur plusieurs étages par le kérozène contenu dans les réservoirs de carburant des avions, même en prenant le cas le plus défavorable de 50 % du kérozène consommé par l'avion en vol avant l'impact, aurait suffit à détruire les immeubles par effets thermique sur les poutres métalliques de la structure porteuse de la tour. Sous la chaleur, elles auraient cédé par effondrement progressif, entraînant la destruction complète du bâtiment.

— Effets thermiques... réfléchit Armando. Comme la dilatation à la chaleur ?

— Entre autres, mais pas que ça, reprit Millicent, experte en la matière du fait de sa profession. L'acier perd de sa résistance mécanique au fur et à mesure qu'il est chauffé. C'est comme cela que les forgerons travaillent, par exemple. Avec les températures qu'un tel incendie aurait atteint, 1 470 °F, soit 800 °C, l'acier des poutres de structure de la tour aurait atteint un point à partir duquel sa résistance mécanique aurait été insuffisante pour supporter le poids de l'édifice. La structure aurait cassé d'un coup, et l'immeuble se serait effondré instantanément.

— Il y a déjà eu des cas d'immeubles de plus de dix étages gravement endommagés par des incendies de moindre ampleur, et qui ont dû être démolis, quand ils ne se sont pas effondrés, indiqua Noémie-Jeanne. Le cas le plus intéressant est celui de la Torre Windsor à Madrid en 2005. J'en parle en connaissance de cause parce que je l'ai étudié sur le terrain avec Jacob, ici présent. Cet immeuble était de construction mixte pour ses derniers étages, avec un cœur en béton armé, matériau de construction qui résiste très bien aux incendies, et des planchers et murs des étages bâties sur une ossature de poutres d'acier rivetées. Avec l'incendie qui a eu lieu dans cette tour, on a clairement pu voir que toutes les parties à ossatures métallique se sont effondrées, mais pas le cœur en béton, qui est le seul élément des dix derniers étages à être resté debout. Alors que l'immeuble n'a subi qu'un incendie accidentel suite à un court-circuit, et n'a été percuté par aucun avion.

— Et n'a pas eu son revêtement anti-incendie floqué soufflé par l'explosion de l'avion lors de l'impact, précisa Istvan. Le professeur Bazan avait pointé ce détail lors de la conférence à laquelle nous avons assisté, en nous précisant que dans le scénario des attentats tel qu'il était prévu par les

membres du groupe Atta, les avions auraient explosé lors de l'impact, l'onde de choc ainsi créée aurait purement et simplement soufflé le flocage.

— Et, de ce fait, aurait mis à nu les poutres, laissant au mieux une heure de survie au bâtiment avant qu'il ne s'effondre, détailla Millicent. Au FDNY, nous avons au maximum 90 minutes pour éteindre un incendie avant d'être obligés d'évacuer le bâtiment par mesure de sécurité. Cela correspond à une marge de sécurité de 30 minutes par rapport aux dispositions de la norme ASTM E-119, qui impose une tenue au feu des immeubles de deux heures. Le revêtement antithermique des poutres de structure doit permettre à ces dernières de ne pas monter à une température de plus de 1 022° F, soit 550 °C en moins de deux heures. Au-dessus de cette température, des déformations de structure dangereuses apparaissent, compromettant gravement l'intégrité du bâtiment et pouvant entraîner son effondrement. Ce qui arrive dans le cas d'un immeuble à structure métallique, type de construction courant aux USA.

— Avec le scénario des attentats qui auraient dû avoir lieu le 18 septembre 2001, cette valeur de 550 °C aurait été atteinte, voire dépassée, de façon quasi-instantanée dans les étages des Twins percutés par les avions, précisa Istvan. Avec le revêtement anti-incendie soufflé, la durée de survie des immeubles aurait été inférieure à une heure. Ce qui aurait rendu leur évacuation complète impossible si l'attentat avait eu lieu à une période de la journée où tous les travailleurs occupant habituellement les tours étaient présents.

— Sans parler de la section au-dessus des zones d'impact qui aurait probablement pas été possible d'évacuer... précisa Mary Markiewicz. Brianna sera sûrement d'accord avec moi, mais si les murs en plâtre des cages d'escaliers sont détruits par l'impact d'un avion, les escaliers sont coupés, et tous les occupants des étages situés au-dessus de la zone d'impact sont condamnés à mort, rien n'étant prévu pour leur permettre de quitter le bâtiment dans ce cas de figure.

— À vue de nez, on aurait eu entre 5 et 10 000 tués. Voire plus, les Twins logeant 25 000 employés par tour pendant les heures de bureau, précisa Brianna Kincaid. Le bâtiment ne peut pas être évacué en entier en moins de deux heures, il en a fallu sept en 1993 pour vider complètement les Twins de leurs occupants après l'explosion de la camionnette piégée dans le parking du sous-sol.

— Et ça, personne n'en parle, reprit Armando. Et pendant ce temps, on nous amuse avec ces histoires de traînées de condensation. Martin m'avait expliqué en trois phrases le degré d'ineptie de ces thèses le jour où je lui avais posé la question, c'est étonnant que cela dure depuis... combien de temps déjà ?... Fin 2004 il me semble...

— C'est exact, ils nous ont sorti ces pitres au moment des précédentes présidentielles... indiqua Linda Patterson, qui s'est jointe à la conversation après avoir confié sa plus jeune fille, Louise-Michelle, à son père, Martin-Georges Peyreblanque. Avec la superbe révélation que le gouvernement de Bush empoisonnerait la population en répandant on ne sait quoi et on ne sait dans quel but, avec les traînées de condensation des avions. Tous les jobards qui ont cru ces histoires à coucher dehors sont passés en boucle à la télévision, entre deux doses de propagande officielle sur la menace terroriste, et Bush junior a été élu sans avoir à commettre de fraude électorale comme la fois précédente. Cas typique de propagande.

— Et ils nous ont ressorti ces idiots pour les midterms, après un an et demi de silence complet sur leurs stupidités, compléta Jacob. Noam Chomsky a parlé de débat de diversion au sujet de ces charlatans. C'est dommage pour les théoriciens de la conspiration qu'il n'y ait pas eu d'attentat le 18 septembre 2001, avec destruction des Twin Towers à la clef. Il y aurait eu matière à désinformation avec ce genre de sujet, genre Al Qaïda n'a rien fait, les Twins ne se sont jamais effondrées toutes seules, et cetera.

— Et il y a des gens qui arriveraient à gober ça ? s'étonna Armando. Pourtant, même moi qui ne suis pas ingénieur en génie civil comme Noémie-Jeanne, j'ai compris l'histoire de l'incendie et des poutres métalliques. Et je ne vois pas ce qui pourrait se passer d'autre si un avion percutait les Twin Towers.

— Le niveau culturel de la population est maintenu à un niveau suffisamment bas pour que des foutaises dans ce genre puissent avoir une quelconque crédibilité... détailla Linda. À Citizens Concerned About Science and Technology, nous passons la moitié de notre temps à expliquer au grand public toutes les réalités scientifiques derrière des fraudes évidentes et des sottises énormes. Et à chaque vague de désinformation, nous avons du boulot. Tout comme des sites comme *Bad Astronomy* pour ce qui est espace, ou *Quackwatch* pour la médecine<sup>3</sup>.

— C'est un gros problème que je vois aussi avec mes élèves, pointa Armando. Il n'y a aucune éducation à l'image dans une société où les médias audiovisuels sont pourtant prépondérants. Dès que quelque chose passe à la télévision, même une sottise hallucinante de bêtise, il suffit d'y mettre une bonne présentation derrière pour y donner crédit. Un simple commentaire orienté comme il faut, avec les images tronquées ou distordues dans le bon sens, et la stupidité devient une vérité.

— Nous y avons eu droit avec les armes de destruction massive et l'Irak, commenta Linda. Si tout le monde se donnait la peine de lire et de comprendre La fabrication du consentement de Chomsky, par exemple, les mass medias seraient en faillite faute de spectateurs.

— Le problème, c'est qu'ils ont aussi compris tout cela, reprit Martin, venant se joindre au groupe avec sa plus jeune fille dans les bras. C'est pour cela que l'on a des âneries colossales comme le Contrail Movement qui sont médiatisées. C'est aussi une façon de cacher des manipulations subtiles en attirant l'attention sur des manipulations grossières. Louise, si tu ne finis pas ta crêpe, tu peux laisser ce que tu ne veux pas manger à papa.

— Martin, ne donnes pas de mauvaises idées de ce genre à nos enfants, merci, coupa Linda. Il y a aussi à travers la médiatisation de ces foutaises une part de dénigrement implicite de tout mouvement d'opposition à la pensée dominante. Des idiots utiles, probablement aux ordres, au moins manipulés par les classes dirigeantes, passent dans les médias en prétendant, par conviction ou calcul personnel, qu'ils sont des opposants au pouvoir en place en défendant des positions ineptes. Par association dans l'esprit du public, les opposants au pouvoir en place seront assimilés à ce genre d'imbéciles.

— Conclusion : éteignez votre télévision, termina Armando. Elles ont l'air bien ces crêpes, c'est une recette locale ?

— Des hush puppies, des crêpes de maïs levées à la levure chimique, une spécialité du sud... expliqua Millicent. C'est ma compagne qui les a faites, il en reste encore, je vous en sers ? »

La conversation de cette Saint Patrick a alors bifurqué vers des sujets plus légers. En fin de soirée, alors que la salle se vidait de ses convives, Armando a abordé pour la dernière fois un sujet d'actualité, suite à une remarque d'un des convives :

« Millie, excuse-moi, mais ta collègue, Sandra Miller, m'a parlé de quelque chose d'intéressant, j'aimerai bien avoir ton avis.

— J'ai dix minutes avant de partir, Janice aide Martin et Linda à mettre leurs filles dans leur voiture, elles se sont toutes endormies.

— C'est au sujet de Bush Junior. Son équipe accumule les scandales, son parti a perdu les midterms et il reste en place. Je me demande comment il fait pour ne pas avoir à démissionner avec tout ce qu'il se prend, l'affaire Gutierrez comme le reste. Linda m'a parlé pour Miranda Gutierrez, elle est son avocate sur ce dossier.

3 [www.badastronomy.com](http://www.badastronomy.com) et [www.quackwatch.com](http://www.quackwatch.com).

— Le Watergate a eu un effet pédagogique sur les politiciens de ce pays. Clinton n'a pas dégagé malgré l'acharnement du procureur Starr. Tout le monde a intérêt à ce que Bush tienne la route jusqu'aux prochaines élections, les démocrates parce qu'ils ne veulent pas se retrouver du jour au lendemain à devoir gérer une guerre coloniale miteuse en Irak, le vice-président Cheney qui se sent trop vieux pour jouer les Gerald Ford, et les républicains qui ne veulent pas plomber leurs chances par un Watergate. Tout le monde joue le jeu mensonger de la communication.

— Je repensais à cet attentat raté en 2001 contre les Twin Towers. Bush a fait passer le fameux PATRIOT Act entre la guerre en Afghanistan et celle d'Irak sans avoir besoin de faire mieux que d'entretenir le spectre du terrorisme. S'il y avait eu un attentat majeur sur le territoire des USA début septembre 2001, il aurait pu faire pire.

— Oui en théorie, non en pratique. Le PATRIOT Act, c'est une loi que les républicains ont préparé depuis 1999/2000 afin de faire entrer dans la loi des dispositions leur permettant de mieux contrer les mouvements politiques d'opposition un peu sérieux, comme les alter mondialistes. L'échec du sommet du G8 à Seattle, du fait des manifestations permanentes des alter mondialistes dans cette ville, lors de ce sommet en 1999, a été une leçon pour eux, et une motivation. Le terrorisme n'est qu'un prétexte, il est commode parce qu'il se base sur une réalité. S'il n'existe pas, un autre serait trouvé et employé à la place pour justifier la même chose. Pareil pour l'Afghanistan et l'Irak : la guerre contre le terrorisme, c'est de la novlangue pour cacher un plan à plus long terme visant à étrangler économiquement et politiquement l'Iran, en créant délibérément deux foyers d'instabilité à ses frontières orientales et occidentales. Le terrorisme n'a rien à voir dans tout cela, c'est un plan décidé depuis longtemps. Un plan auquel ce prétexte a été accolé parce qu'il était le plus commode à employer, d'un point de vue médiatique. Un véritable attentat meurtrier aurait facilité la communication dans ce sens. Mais comme il n'a pas eu lieu, l'exécutif de Bush a fait sans. Le business, comme d'habitude...

— Tout dans la communication... Et pendant ce temps, les politiques font comme bon leur semble, en entretenant une illusion de démocratie. Et les USA sont en guerre soi-disant contre le terrorisme, et tout le monde prend pour argent comptant le fait que des décisions, prises indépendamment des événements d'actualité, bien des années auparavant et pour des finalités qui n'ont rien à voir avec celles qui sont médiatisées, passent comme une lettre à la poste.

— Je te citerais simplement une phrase de Cicéron que j'ai retenu de mes cours de latin au lycée : *inter arma enim silent leges*. Traduction : face aux armes, les lois demeurent silencieuses... Ce n'est pas par hasard que le PATRIOT Act a été voté au printemps 2002, une fois que l'expédition militaire en Afghanistan a abouti à dégager les talibans du pouvoir. Les guerres étaient prévues, et leur articulation avec les politiques visant à réduire de plus en plus les libertés publiques soigneusement réfléchies. Qu'aurait changé un super-attentat qui aurait entraîné la destruction du World Trade Center, par exemple ? Rien sur le fond, tout était prévu avant. Sur la forme, les lois comme le PATRIOT Act auraient été plus faciles à faire voter, mais rien de plus. Les Twin Towers sont toujours là, grâce à un ouragan capricieux et un agent du FBI opiniâtre, l'Afghanistan a été envahi, l'Irak aussi, et le PATRIOT Act voté. Inutile de croire qu'une quelconque conspiration était utile, tout était dit dès la publication du programme des candidats républicains à la présidence fin 1999, il suffisait de bien lire ce qui était public. La vérité n'est plus masquée de nos jours, elle est noyée dans la masse du futile, ce qui rend les complots inutiles. »

Sur ces paroles censées, Armando a quitté la salle des fêtes de la compagnie Ladder 38, reconduite à l'appartement de fonction de son père par Noémie-Jeanne Peyreblanque. La nuit avait recouvert New York City, embrumée par les lueurs orangées de l'éclairage urbain. Noémie-Jeanne

devait passer voir son frère Martin-Georges pour lui laisser un carton de bouteilles de vin qu'elle avait pu faire passer à la douane à Kennedy Airport.

Alors qu'elle attendait dans la voiture de location, au pied de l'immeuble de Greenwich street où habite Martin, en compagnie d'Istvan et des deux fils endormis du couple Peyreblanque/Fellernagy, Armanda pouvait voir non loin de là les Twin Towers, massives, silencieuses, reflétant la lumière de la ville sur le fond du ciel étoilé de cette fin d'hiver. Quelques fenêtre éclairées trahissaient l'activité des policiers de la Port Authority, en patrouille de sécurité dans l'édifice, et des équipes de maintenance effectuant de nuit des réparations urgentes. Elle repensa à ce qui se serait passé si le groupe Atta avait pu réussir son coup, l'image de ces deux gigantesques barreaux d'acier s'effondrant lui était difficile à imaginer. Leur présence avait pour elle un sentiment rassurant. Et, surtout, le fait que son père ait son bureau dans la tour sud lui évoquait de bons souvenirs, donnant à cette vision nocturne un caractère intime.

## ***En approche de l'aéroport de Chicago O'Hare***

### ***Vendredi 18 juillet 2008, 18h47***

Le vol USA Express 478 en provenance de San Francisco était à l'heure, et son équipage négociait habilement la trajectoire d'approche qui devait amener le moyen-courrier, un Airbus A320, à se poser sur la piste 14 L. Il n'y avait pas de vent, le temps était chaud et la vue dégagée, nonobstant une brume de chaleur qui estompait les lointains avec délicatesse. Siobhan Patterson et Yasmina Noura, les deux pilotes aux commandes, tenaient leur appareil bien en main avec fermeté et délicatesse, car les turbulences à basse altitude de cette fin d'après-midi d'été secouaient rudement le biréacteur :

« Sibby, ça secoue pas trop ici... Garde-le dans l'axe...

—300 pieds...

—Mina, tu as armé les reverses ?

—Affirmatif, reverses armées.

—250 pieds... 200 pieds...

—Vitesse air Sibby ?

—135 nœuds (250 km/h), je réduis ?

—150 pieds...

—Négatif, reste à cette valeur, on est au-dessus de VS0<sup>4</sup> de 25 nœuds...

—100 pieds... 50 pieds... 40 pieds... 30 pieds... 20 pieds... 10 pieds...

TUUUUUUUUUUUUUUUUT...

—Impact ! C'est bon ! »

Yasmina Noura actionna les freins du train quelques secondes après avoir signalé l'atterrissement à Siobhan, qui était le commandant de bord sur ce vol. Les deux femmes ont arrêté l'appareil à 200 yards de la sortie de la piste, belle performance pour un appareil chargé de 158 passagers et leurs bagages, six de moins que sa capacité maximale, et handicapé par une température de 99 °F au sol (37 °C) qui diminuait sérieusement la portance. Le trafic était dense à cette heure-ci et l'Airbus a du se frayer un chemin sur les taxiways vers le terminal réservé à USA Express en demandant à son équipage une bonne dose de patience et d'attention au dense trafic au sol.

Plus que la fin d'une journée de travail, ce vendredi soir était pour les deux femmes synonyme de pause tranquille avant un séminaire important. Cette réunion professionnelle avait pour sujet la sécurité aérienne, et elle commençait lundi matin. Elles y étaient invitées au titre de représentantes des pilotes et, pour Siobhan, d'administratrice de compagnie aérienne. Du fait du mode de fonctionnement en autogestion de USA Express, Siobhan Patterson était élue comme membre du collège des personnels navigants techniques de USA Express.

Le séminaire était organisé par la Transport Security Administration, qui avait demandé à des représentants de plusieurs corps de métier du transport aérien de participer. Outre des pilotes et des mécaniciens aviation, étaient aussi attendus des stewards, des hôtesses de l'air, des agents de sécurité d'aéroports, des spécialistes de la prévention des accidents, de la navigation aérienne, des ingénieurs en conception aéronautique et nombre d'experts dans leur domaine avec plusieurs années de métier.

<sup>4</sup> Vitesse de décrochage d'un avion avec le train descendu et les volets abaissés. VS1 est la vitesse de décrochage avec le train et les volets rentrés.

Siobhan Patterson et Yasmina Noura formaient une partie de la délégation des pilotes. Un autre pilote de leur compagnie, Walther Kozlinski, le compagnon de Yasmina, et deux pilotes d'autres compagnies aériennes devaient se joindre à elles : Natalia Hunston, commandant de bord de Delta Air Lines, et Shannon Mac Intyre, pilote de National Airways, une compagnie low-cost concurrente de USA Express. Le lieu de rendez-vous était l'Airmen's bar de la galerie marchande de l'aéroport de O'Hare. La première à rejoindre le groupe fut Natalia Hunston. Son vol en provenance d'Atlanta était arrivé à l'heure. Walther Kozlinski est venu peu de temps après en compagnie de la représentante des hôtesses de l'air de la compagnie USA Express, Sonia Kiranoshi. Walther a fait la présentation en attendant l'arrivée de Shannon Mac Intyre, dont le vol en provenance de Los Angeles était annoncé avec une demi-heure de retard :

« Elle a dû avoir du retard au décollage, j'ai cru comprendre qu'il y avait des orages sur Los Angeles... pointa Walther Kozlinski. Sonia, je ne te présente pas Yasmina et Siobhan, vous vous connaissez déjà. Par contre, je ne pense pas que tu connaisse Natalia Hunston. Elle est au syndicat des pilotes affilié à l'AFL-CIO, j'ai des relations avec elle par ce biais. Tasha, je te présente Sonia Kiranoshi, hôtesse de l'air de notre compagnie affectée à notre hub de San Francisco.

—Enchantée... répondit l'hôtesse. Tu es de la côte est ?

—Boston, je fais les vols sur 767 vers l'étranger, essentiellement l'Europe, et la côte ouest.

—Shannon a du retard au décollage de Los Angeles... précisa Yasmina.

—Il y a des orages qui ont contraint les contrôleurs à mettre LAX en QGO pendant deux heures à cause des cisaillements de vents, indiqua Natalia. Si son slot était pendant une période d'orage, elle a été obligée d'attendre au sol... Elle ne devrait pas tarder.

—Nous avons ça aussi à Denver pendant l'été, reprit Siobhan. Ah, le vol NSX 3745 est annoncé à l'atterrissement, Shannon sera là dans un quart d'heure.

—Excusez-moi de débarquer un peu sans trop savoir, demanda Sonia Kiranoshi. Mais ce séminaire, il traite de quels problèmes de sécurité aérienne ?

—Comme c'est la TSA qui l'organise, ça sera autour de tout ce qui touche au terrorisme, indiqua Walther. Depuis 2001, sur ce sujet, nous sommes passés de rien du tout à tout plutôt que rien.

—Je ne suis pas chimiste, précisa Natalia. Mais vous y croyez à cette histoire d'explosifs fabriqués à partir de liquides emportés clandestinement dans des bagages en cabine ?

—Un de nos amis à New York City, Walther et moi, nous a dit que c'était n'importe quoi... précisa Yasmina. Il est chef de laboratoire pour la police scientifique au NYPD, il sait de quoi il parle. Selon lui, si c'est possible en théorie, en pratique, les difficultés de fabrication d'un produit explosif à partir de liquides rendent l'opération extrêmement hasardeuse, et les chances de réussite extrêmement réduites.

—Bref, encore une ânerie pondue par des politiciens pour faire croire qu'ils luttent contre le terrorisme, conclut abruptement Natalia. Les mesures les plus efficaces sont toujours les moins spectaculaires, vous le savez autant que moi... »

Le commandant de bord de Delta Air Lines faisait allusion à la pose de portes de sécurité sur les avions de USA Express et de National Airways, une mesure antérieure à la vague de renforcement de la sécurité aérienne qui avait pris le secteur du transport aérien à partir de 2002. Le séminaire auxquels ces professionnels étaient invités avait pour but de faire le point sur la situation. Natalia Hunston voulait aborder avec ses collègues le problème des mesures de sécurité au sol quand la dernière personne qu'ils attendaient tous, Shannon Mac Intyre, arriva dans le bar. Comme il fallait s'y attendre, elle avait effectivement été retardée par des orages au départ de Los Angeles, son vol ayant dû attendre une heure sur le tarmac :

« Salut tout le monde, je suis la dernière à arriver à ce que je vois. J'ai vu le moment où j'allais devoir rester à LAX tellement ça tombait, j'ai quand même pu décoller.

—Tant mieux pour toi Shannon, et bienvenue au club, invita Yasmina. Tu as le temps de prendre un verre, la navette de l'hôtel ne vient nous chercher que dans une heure.

—C'est quel hôtel déjà ?

—Le Great Lakes Panoramic, au nord de la ville, avec une vue sur le lac, détailla Siobhan. Pour le séminaire, ils n'ont pas choisi n'importe quoi la TSA ! »

Après un week-end de repos dans la cité des vents, les pilotes ont eu à plancher pendant trois jours sur plusieurs dossiers relatifs à la sécurité aérienne. Sonia Kiranoshi était participante au groupe de réflexion qui devait faire le point sur la sécurité en cabine, avec Shannon Mac Intyre pour la partie accès au cockpit. Siobhan et Yasmina faisaient partie du groupe de réflexion sur la sécurité globale des avions, chaîne complète commençant à la ville de départ ou de destination et se terminant à la cabine passager de l'avion. Quand à Walther et Natalia, ils étaient inscrits au groupe de réflexion sur les moyens technologiques de contrer les menaces nouvelles qui apparaissaient, comme les missiles sol-air de contrebande.

C'est à cette occasion qu'une des connaissances professionnelles de Walther a rejoint le petit groupe d'amis. Lors de la pause déjeuner du premier jour de travail, il a présenté à ses collègues une de ses relations du NTSB, Walther travaillant pour eux comme consultant sur des affaires d'accidents d'avions. Yasmina, Siobhan, Sonia, Natalia et Shannon étaient à table et préparaient leur commande pour le repas :

« Salade de tomates composée, ils mettent du fromage dedans et, youpie, pas de viande ni de poisson, je prends ça avec un thé glacé. La tomate est mon légume favori, détailla Siobhan. J'ai envie de quelque chose de frais et de léger.

—Est-ce qu'ils ont quelque chose avec des concombres ? demanda Natalia. S'il y a bien un légume que je ne regrette pas du temps de l'URSS, c'est le concombre. La concierge de l'immeuble où j'habitais avait monté son marché noir de fruits et légumes avec son beau-frère qui était kolkhosien, et elle nous vendait des concombres pendant tout l'été, j'adorais ça !

—Tu as un tzadziki à la carte, c'est une préparation de concombre râpé avec du yaourt, reprit Siobhan. Moi, c'est plus les aubergines mon légume préféré... S'il y a autre chose que de la moussaka, je prends... Ah, j'ai trouvé : aubergines grillées.

—Pareil pour moi... répondit Sonia. C'est bien qu'ils aient une carte végétarienne bien garnie, Mina, tu as choisi ?

—Salade de poivrons pour moi, j'ai vu qu'ils étaient pelés. Je ne digère pas la peau, je ne sais pas pour vous, pointa Yasmina. Je prendrai bien quelque chose avec du fromage avec s'ils ont. Walther m'a demandé de lui commander la même chose que moi... Shannon, il y a du fromage dans ta salade de tomates ?

—Oui, du cheddar. C'est pas toi qui m'as dit que Walther détestait tout ce qui était condiments au vinaigre ? Il y a des câpres aussi...

—Les condiments, c'est moi ! indiqua Sonia. Je ne supporte pas ça... Pour la salade, vous pourrez demander à Walther, le voilà !

—Mesdames, si vous me l'accordez, je vais inviter à notre table un de mes collègues du NTSB. Je vous présente Marcus Farrell, ingénieur en systèmes de navigation aérienne, enquêteur accidents pour le NTSB... Marcus, tu connais Mina et Sibby, je te présente Natalia Hunston, AFL-CIO chez Delta Airlines, Sonia Kiranoshi, hôtesse de l'air chez nous, et Shannon Mac Intyre, pilote chez National Airways... »

Les deux hommes ont rejoint leurs collègues féminines à table et, après avoir pris commande, ils ont parlé des nouvelles mesures de sécurité prises par la FAA au tournant de la fin de l'année 2001. Naturellement, l'affaire Atta est revenue sur le tapis. Les principaux protagonistes de cette attaque terroriste ratée avaient été condamnés, l'année précédente, à la prison à vie. Leurs complices avaient écopé de peines de prison allant entre quinze et trente ans, suivant leur degré de coopération avec les autorités judiciaires. Comme l'a expliqué Walther, les révélations sur le degré d'indigence de la sécurité aérienne que cette affaire avait révélé ont entraîné la mise en place de mesures radicales, mais avec financement public implicite :

« Le rapport Gore de 1996 avait mis le doigt là où ça faisait mal : toute notre chaîne de sécurité du transport aérien était au mieux inefficace, au pire inexistante ! La création de la Transport Security Administration, les \$10 milliards de l'Air Transportation Stabilization Board pour éviter les faillites dues à la crise, l'obligation de mettre des portes de cockpit blindées, plus la sécurité au sol entièrement revue, pour ne pas dire créée dans certains cas, cela faisait depuis plus de dix ans que l'on pointait tous ces problèmes, et que les solutions étaient bloquées par la FAA. Cette dernière était aux ordres des patrons des compagnies aériennes.

— Question sûrement naïve, mais je pense qu'elle se doit d'être formulée, pointa Natalia Hunston. Tout cela découle de la tentative d'attentat ratée mise en œuvre par ce fameux groupe Atta. Sans rien toucher aux mesures de sécurité en vigueur à l'époque, est-ce qu'il aurait quand même été possible de les contrer et de faire avorter leur attaque, même en les laissant monter à bord des avions qu'ils avaient visés les 11 et 18 septembre 2001 ?

— Je vais te répondre du point de vue du pilote militaire que je suis, reprit Shannon Mac Intyre. C'est très simple : vu leur plan d'attaque, une fois qu'ils avaient embarqué à bord des avions, plus rien n'était possible pour les contrer. Les pilotes militaires saoudiens qui les ont aidés à préparer le scénario de l'attaque ont très bien compris qu'il était impossible pour un avion militaire de rattraper un avion civil en vol en moins d'une demi-heure. Surtout si l'avion civil en question prend des mesures évasives, comme ce qui était prévu dans leur scénario avec le transpondeur coupé et le vol à basse altitude.

— Et surtout, pour faire quoi ? avança Siobhan. Non seulement, les avions auraient été rattrapés à moins de cinq minutes de vol de leur cible, dans le meilleur des cas, mais pour ouvrir le feu sur un avion civil, il faut un ordre du président en personne !

— Aucun président n'aurait donné ce genre d'ordre, indiqua Marcus Farrell. Politiquement, il vaut mieux 5 à 10 000 morts dont vous n'êtes pas responsable plutôt que 50 à 100 morts que l'on peut directement et indiscutablement vous imputer. En septembre 2001, il n'y avait plus rien qui pouvait empêcher les pirates de l'air de faire ce qu'ils avaient prévu une fois qu'ils étaient montés à bord des avions. Ils n'auraient eu aucune difficulté à prendre le contrôle de l'appareil, remplacer les pilotes et utiliser l'avion comme missile piloté contre le World Trade Center, le Pentagone et le Capitole. C'est ça que les médias évitent de mettre en avant dans leur couverture minimaliste de l'affaire Atta.

— USA Express et National Airways étaient à cette époque les seules compagnies qui avaient une politique active de restriction de l'accès au cockpit par des portes et des sas blindés, indiqua Sonia Kiranoshi. Shannon, je ne sais pas pour National, mais quand on parlait de ça à des personnes extérieures à la compagnie, nous nous faisions systématiquement traiter de gros paranos.

— Nous y avons eu droit à National Airways, mais comme notre patronne est l'actionnaire majoritaire, elle a passé outre l'opposition des autres membres du conseil d'administration, confirma Shannon. Tous les pilotes étaient pour, ainsi que les PNC<sup>5</sup>. J'ai échappé de peu à un crash

<sup>5</sup> Abréviation de Personnels Navigants Commerciaux, typiquement les hôtesses, les stewards et les chefs de cabine.

quand, en juin 2000, une timbrée a tenté de tuer le pilote du 737-300 sur lequel je volais comme copilote. J'ai dû la boxer, avec l'aide d'un PNC, pour l'empêcher de tuer mon commandant de bord.

— Chez USA Express, je confirme aussi que le vote de la pose de portes de cockpit blindées a donné un oui unanime chez les pilotes et les PNC, confirma Yasmina. Les mécanos nous ont aussi suivis, il n'y a eu que quelques voix discordantes au sein des personnels commerciaux et administratifs.

— Ce n'est rien d'autre que la pingrerie des compagnies aériennes qui est à l'origine de cet état de fait, commenta Marcus. Avec la crise du transport aérien entre 1999 et 2005, le gouvernement fédéral n'a pas eu de mal à faire pression, par le biais de l'allocation des crédits de l'Air Transportation Stabilization Board, pour exiger une refonte et un renforcement inévitable des mesures de sécurité. Sans cela, Al Qaïda n'aurait pas hésité, après septembre 2001, à envoyer d'autres pirates de l'air pour tenter de faire la même chose. Mais je suis d'accord avec vous pour dire que faire payer ces mesures sur fonds publics, même sous forme d'avance remboursable de \$10 milliards répartis dans plusieurs compagnies, c'est de l'abus.

— USA Express et National Airways ont toujours refusé tout financement public, compléta Walther. Les subventions de l'Air Transportation Stabilization Board, cela équivaut à faire payer deux fois l'inconséquence des compagnies aériennes. La première fois en tant que contribuable, avec des sommes qui auraient pu être attribuées utilement à d'autres secteurs publics, et la seconde fois en tant que passager. Car personne ici ne croit que les intérêts de cette avance, même minimes, vont être payés sur fonds propres par les compagnies aériennes ?

— Sinon, autre point important, reprit Yasmina. Ces mesures récentes d'interdiction d'emporter des liquides en cabine sous prétexte que les pirates de l'air pourraient faire des bombes avec, ça a un quelconque fondement scientifique ?

— Oui en théorie, non, ou alors extrêmement douteux, en pratique, expliqua Marcus. Ce qui est visé, c'est la fabrication de peroxyde d'acétone, un explosif artisanal très puissant, mais très dangereux à fabriquer et à employer. Pour en obtenir, il faut combiner deux produits liquides assez virulents, de l'acétone et du peroxyde d'hydrogène. Inconvénient : il faut faire cela en milieu acide, dans un récipient résistant à la corrosion, pour que la réaction chimique prenne. Cette réaction dégage beaucoup de chaleur et de vapeurs toxiques, nécessite des dosages de produits très précis et un suivi irréprochable de la réaction chimique. C'est le genre de conditions extrêmement difficiles à remplir dans des toilettes d'un avion de ligne en vol, par exemple.

— Le peroxyde d'acétone a tué plus d'apprentis terroristes que de civils innocents, précisa Natalia. La moindre impureté lors du processus chimique le transforme en produit extrêmement instable qui explose à la moindre action extérieure, un simple changement de température un peu rapide suffit. Et, le plus souvent, il explose pendant sa fabrication.

— Fabriquer ces cristaux explosifs à bord des toilettes d'un avion de ligne est chimérique dans la pratique, même si cela reste possible en théorie, expliqua Walther. Donc, interdire aux passagers d'emporter des bouteilles de liquides avec eux en cabine est une stupidité. Reste à savoir quelles sont les motivations de cette interdiction, implantée dans le monde entier depuis deux ans à ce jour. Car cela n'a pas été proposé sans idée derrière.

— Tout simplement de la communication de la part de Kip Hawley, le patron de la TSA, proposa Marcus. Il a été installé à son poste en 2005 par les républicains, et il leur doit des renvois d'ascenseur dans leur politique d'intox autour du terrorisme. Pour cette mission, il est parti de données chimiques et policières très approximatives, et il a monté une histoire tout autour. Avec, en ligne de mire, une mesure de sécurité à la fois spectaculaire, pas chère à mettre en œuvre et

parfaitement inutile. Le tout pour la communication du camp républicain, qui préparait les midterms de fin 2006.

— Pas tant que ça, commenta Sonia. Je pense que ce qui était visé, sans que cela soit dit, c'étaient les passagers qui picolaient à bord des avions. Avant cette mesure, il y en avait qui prenait discrètement leurs bouteilles avec eux pour prendre une cuite en plein vol. J'ai au moins une bonne dizaine d'histoires dans ce genre vécues, qui m'ont été racontées par mes formatrices de l'école d'hôtesses de l'air que j'ai faite après avoir fait mon temps dans la Navy.

— C'est effectivement une méthode efficace pour régler ce problème, mais elle a été passée de façon hypocrite avec le terrorisme comme excuse universelle à tout et n'importe quoi, pointa Marcus Farrell. En tout cas, ça a marché.

— La FAA et leurs équivalents étrangers ont quand même été aidés par les attentats de Madrid en mars 2004 et ceux de Londres en juin 2005, indiqua Siobhan. Dans les deux cas, c'étaient des terroristes islamistes qui avaient fait le coup. Le gouvernement espagnol conservateur a dégagé parce qu'il avait nié le fait et mis ces attentats sur le dos des séparatistes basques.

— Depuis l'élection de Bush junior pour son premier mandat en 2000, les républicains ne marchent qu'avec de la communication, reprit Natalia. Ils ont vendu l'invasion de l'Afghanistan pour la lutte contre les terroristes, ils ont vendu l'invasion de l'Irak avec les armes de destruction massive, et ils nous sortent le prétexte du terrorisme à chaque fois qu'ils sont en difficulté dans les sondages. Ça ne les a pas empêchés de se prendre une raclée aux midterms en 2006, en refilant la gestion de la crise immobilière aux démocrates.

— Et à chaque fois qu'une élection est en approche, ils nous ressortent le Contrail Movement pour amuser la galerie avec leurs foutaises, commenta Yamsina. On y a eu droit pour les présidentielles de 2004 et les midterms de 2006, est-ce qu'ils vont nous ressortir ces crétins en novembre de cette année ?

— Ces abrutis ne font plus rire personne, et ressortir une troisième fois ces pitres ferait courir le risque que quelqu'un enquête de façon un peu trop poussée sur les tenants et aboutissants de ce Contrail Movement, expliqua Marcus. Genre, trouver des financements républicains à destination des nombreuses associations qui se sont occupées de médiatiser ces débilités. De plus, John Mac Cain, le candidat républicain le plus probable, a préfacé un livre réfutant les thèses du Contrail Movement, un ouvrage écrit par la rédaction du périodique *Popular Mechanics*...

— Il est bien parti pour être le candidat des républicains en novembre celui-là, poursuivit Siobhan. Leur convention a lieu début septembre. Les démocrates tiennent la convention à Denver fin août, nous aurons des clients supplémentaires vers cette destination !

— Eh oui, les affaires, comme d'habitude... » conclut Yasmina.

Plus tard dans la journée, un des participants au séminaires, un représentant de la FAA, a lui aussi dénoncé les mesures de sécurité démagogiques mises en place par Kip Hawley, en soulignant le fait que ce qui manquait le plus à la communication de l'exécutif issu du Parti républicain actuellement au pouvoir, c'était la réussite du projet d'attentat mené par le groupe Atta. Dans cette hypothèse, les mesures de sécurité mises en place dans le secteur de l'aviation civile auraient été plus faciles à vendre au grand public. Avec pour grosse inconnue, l'importance réelle d'un tel événement à la longue, événement dont l'évocation permanente aurait fini par lasser le public et devenir contre-productive. La fabrication du consentement a ses limites...

## ***Mariott Hotel World Trade Center, Mardi 7 juillet 2009, 10 h 35***

Maria Mac Keenan n'est pas une grande amatrice de salons professionnels. Très casanière, elle ne se déplace que par obligation professionnelle afin de contacter des clients pour des achats d'espaces publicitaires, son métier au sein de Continental Communications. Ce jour-là, elle avait dû partir une semaine en délégation à New York City pour participer au salon professionnel Computer and Networks Business Solutions, accompagnée de sa patronne, Kayleigh Sanderman. Pour une entreprise de publicité, la recherche de nouveaux contrats passe toujours par une prospection des clients directement sur le terrain.

Le salon Computer and Networks Business Solutions, destiné aux entreprises utilisant, dans le cadre de leurs activités, l'informatique en réseau, est une occasion idéale pour prospecter ce marché. D'autant plus que Continental Communications venait d'ouvrir un nouveau département destiné aux campagnes de publicité ciblées sur Internet. Mais la motivation de Kayleigh Sanderman n'était pas tout à fait au travail ce jour-là. La vue des différentes hôtesses présentes sur les stands des grandes entreprises émoustillait la présidente-directrice générale de Continental Communications, pas du tout insensibles aux charmes féminins :

« Ça ne manque pas de nénettes baisables ce salon, rien que la petite latina de l'entrée, je la mettrai bien dans mon lit ce soir... »

— Kay, sois gentille de bien vouloir oublier cinq minutes tes hormones en folie, nous sommes censées rapporter des contrats pour CC Internet Advertising. Il va falloir se décider par où on commence. J'ai repéré le rayon des grandes entreprises pendant que tu reluquais les hôtesses.

— On y va... Par où commence t-on ?

— Les grands noms des entreprises à forte plus-value technologique, de bons clients potentiels pour tout ce qui est achats d'espace et campagnes ciblées sur le net. Nous sommes à deux pas du stand d'Honeywell, on peut commencer par eux.

— Ils font quoi déjà ?

— Équipementier aéronautique. Tout ce qui est électronique pour avions, par exemple.

— On y va. Je n'y connais rien, ça me donnera l'occasion d'apprendre. »

Le stand du célèbre équipementier aviation était tenu par un ingénieur de l'entreprise, Sherwood Breckingham, un spécialiste de tout ce qui est avionique. Employé à la division aérospatiale à Denver, l'ingénieur a été d'un précieux secours pour tout ce qui est prospection publicitaire :

« Pour ce qui est de mon entreprise, la publicité que nous faisons est essentiellement destinée à un public de professionnels acquis à nos produits. Par exemple, je développe tout ce qui est contrôles électroniques de moteurs d'avion, les grands fabricants de moteurs, comme General Electric, Pratt and Whitney, Rolls-Royce et CFM International nous font des commandes précises de développements de pièces sur cahier des charges, en concurrence avec d'autres fournisseurs comme Dowty, Sextant ou Spirit Aerosystems. Pour des raisons de sécurité, les fabricants de moteurs conçoivent toujours leurs engins avec la possibilité d'avoir plusieurs références de certaines pièces critiques interchangeables entre plusieurs fabricants. Comme ça, si une pièce d'un fabricant a un défaut de conception ou de fabrication, une autre est disponible sans délai chez un concurrent. Nous ne sommes pas sur des marchés avec une logique de masse, et notre communication est surtout orientée vers les utilisateurs finaux de nos produits. En l'occurrence, les compagnies aériennes.

Nous sommes surtout engagés, sur internet, avec des communications techniques destinées à la maintenance. Pas du tout de la promotion au sens habituel du terme, je ne pense pas que cela puisse vous intéresser.

— C'est un métier différent du nôtre, et je pense que vous avez déjà vos spécialistes dans votre département communication, commenta Maria. Par contre, pour ce qui est de l'événementiel, CC Internet Advertising a une capacité de réaction de l'ordre de 24 à 48 heures pour tout ce qui est campagnes de communication ciblées sur internet. C'est sur ce créneau de la communication ciblée à très forte valeur ajoutée que nous nous plaçons.

— Je pense que des campagnes ciblées à destination de décideurs, montées à l'occasion de salons comme Le Bourget ou Farnborough, dans votre secteur, peuvent intéresser votre entreprise, vendit Kayleigh. CC Internet Advertising est à même de monter rapidement des sites internet dédiés à vos nouveaux produits en peu de temps et à un tarif compétitif. Nous avons en propriété une infrastructure permanente, avec des pros derrière, qui peuvent vous concevoir et mettre en ligne des sites promotionnels ciblés dans des délais aussi courts que 24 heures.

— Notre record, ça a été 12 heures entre la commande et la mise en ligne d'un site promotionnel pour la Ford Motor Company au printemps,... renchérit Maria. Cela incluait la promotion à destination des professionnels ciblés par ce site.

— Je pense que vous avez une chance d'intéresser mes patrons, conclut l'ingénieur. Il est vrai que pour le lancement de nouveaux produits, nous ne sommes pas aussi réactifs. Je vais vous laisser des contacts à notre siège social du New Jersey, à Morristown. Vous verrez avec eux pour les contrats, votre offre les intéresseront sûrement. Je connais bien le responsable de la communication, Marion Jarderbroke, vous pourrez lui dire que vous venez de ma part.

— Ahhhh, elle se prénomme Marion, votre responsable, fit Kayleigh, intéressée d'un point de vue autre que professionnel. Je pense que je vais l'appeler sans délai.

— C'est *monsieur* Marion Jarderbroke<sup>6</sup>, évitez la gaffe, reprit Sherwood Breckingham, amusé. Il était mon patron à Denver avant la fusion avec AlliedSignal en 1999.

— Dommage... » commenta Maria, sarcastique.

Sur conseil de l'ingénieur, les deux spécialistes de la publicité sont allé voir les institutionnels : administrations, agences locales et fédérales et entreprises publiques. Ces professionnels avaient toujours des contrats de sous-traitance à passer avec des entreprises privées pour tout ce qui est besoins en communication. Le premier stand que Kayleigh et Maria ont visité était celui de la Federal Emergency Management Agency (*Agence Fédérale de Gestion des Situations d'Urgence*), une agence fédérale qui avait un très gros besoin d'image de marque positive à restaurer après les errements dont elle fut à l'origine à l'occasion des premiers secours à la Nouvelle-Orléans, inondée par l'ouragan Katrina, quatre ans plus tôt. Le responsable de la FEMA les a accueillies avec prévenance, enfin heureux de pouvoir faire de façon dépassionnée son travail de communication avec des professionnels :

« Merci de votre visite mesdames, vous êtes bien les premières personnes à venir me voir pour autre chose que me reprocher la Nouvelle-Orléans en 2005. Vous faites dans la communication à destination des entreprises d'après ce que j'ai compris.

— C'est exact monsieur Strather, nous prospectons pour notre service CC Internet Advertising, et les contrats d'entreprise nous intéressent, expliqua Maria Mac Keenan. Miss Sanderman a aussi une certaine expertise en matière de *digues*<sup>7</sup>, mais je ne pense pas que cela puisse intéresser la Nouvelle-Orléans... Notre service est commercialisé avec une garantie

<sup>6</sup> Marion est aussi un prénom masculin aux USA.

<sup>7</sup> En anglais, "dyke" signifie à la fois "digue" et, en argot, "gouine".

d'exécution de l'ordre de 24 à 48 heures, de la signature du contrat à la mise en ligne du site, nous disposons d'une infrastructure permanente qui nous permet de réaliser ce genre d'opération. Dans votre cas, je pense que vous serez intéressé par des prestations professionnelles comme des sites dédiés pour la coordination des secours, la tenue des listes des victimes ou des cartographies en temps réel de zones sinistrées. De même, nous pouvons assurer le fonctionnement de sites temporaire à destination du public pour des réponses rapides en cas de situation d'urgence, comme l'information sur les zones à évacuer en cas d'inondation, des conduites à tenir face à certains désastres, et cetera.

— La communication d'urgence est un métier à part entière et nous avons déjà nos spécialistes pour le contenu à la FEMA, répondit le responsable. Par contre, si vous avez une expertise en matière technique pour la mise en place, en délais courts, de sites à fort trafic, vous nous intéressez. Je vous laisse une brochure avec l'adresse de notre siège central à Washington, je vous note le numéro et le nom du responsable de la communication, monsieur Everett Mac Clusky. Vous pouvez prendre rendez-vous avec vous pour être inscrits sur la liste des contractants. Par contre, préparez bien votre dossier avec des exemples de ce que vous avez déjà fait, il nous faut du concret.

— Nous n'y manquerons pas, indiqua Kayleigh Sanderman. Je note les coordonnées de votre responsable dans ma liste de prospects... Dites-moi, vous qui devez connaître nombre d'agences gouvernementales, vous avez une idée des clients potentiels qui pourraient être intéressés par nos services ? Il doit y en avoir ici, je pense.

— Essayez en premier lieu par la New York Health and Hospitals Corporation, le gestionnaire des hôpitaux publics de la ville. Ils sont inscrits chez nous en priorité comme centres de secours en cas de désastre, et ils ont aussi leurs propres besoins en communication. Leur stand est là-bas... »

Les deux femmes ont suivi le conseil du responsable de la FEMA et elles ont trouvé le stand de la NYHHC, animé par un voluble médecin qui expliquait à deux jeunes femmes et un homme, intéressés, le fonctionnement d'un nouveau système médical :

« ...le but, au final, est de pouvoir assurer par téléprésence exactement le même service chirurgical qu'un bloc de centre de traumatologie de niveau 1, comme celui où je travaille à Bellevue. Comme je vous l'ai dit, le degré de sécurisation du système rend obligatoire un réseau de transmission de données dédiées, ce qui exclut de fait l'internet classique. Par contre, ce dernier évitera de mobiliser à plein temps un chirurgien hautement qualifié dans un endroit isolé où il passerait la moitié de son temps à faire des soins de médecine générale.

— Et ce prototype, il est déjà déployé ?

— Il y en a un qui est attribué à l'United States Antarctic Programm à la station Amundsen-Scott, au pôle sud. Pour l'instant, il n'a servi que dans des simulations, pour tester le lien satellite et le fonctionnement en conditions réelles. Mais il est opérationnel, il peut servir à soigner un patient en cas de nécessité. C'est un de mes confrères médecin de l'hôpital naval de San Diego qui le ferait tourner là-bas, en liaison avec Bellevue.

— Vous m'avez dit que la NASA était intéressée, ils peuvent le déployer dans des stations spatiales, comme l'ISS ? demanda une des deux jeunes femmes.

— Pour l'ISS, ce n'est pas intéressant, s'il y a une évasion à faire, il vaut mieux stabiliser le patient, le mettre dans un Soyouz avec un équipage de secours et se poser rapidement, les bases militaires russes ont tout ce qu'il faut point de vue médical pour des interventions d'urgence. Pour des missions plus lointaines, comme Mars, le temps de transmission des données rendra l'emploi d'un tel engin impossible. Par contre, pour la lune, avec un délai maximum de réponse aller/retour de moins de trois secondes, ça reste jouable. C'est plus un appareil pour des applications terrestres,

comme des stations de recherche isolées, des navires en mer ou des plate-formes pétrolières... Ah, je vois que nous avons d'autres personnes intéressées par notre bloc opératoire télépiloté... Tiens, quelle bonne surprise ! Maria Von Walderling, si je m'attendais !

— Vous vous connaissez ? demanda Kayleigh, intéressée.

— Hem... Oui, ça remonte à vingt ans... Je te présente Martin-Georges Peyreblanque, que j'ai connu à Berlin quand il était étudiant en médecine...

— J'ai une place de chirurgien-traumatologue à Bellevue, à New York City. Et toi, tu travailles dans quel domaine ?

— La publicité. Je te présente ma patronne, miss Kayleigh Sanderman, PDG de Continental Communications. Nous sommes en prospective pour notre nouveau service de campagnes publicitaires ciblées par internet.

— Ah, vous m'intéressez... répondit l'homme. Je suis Collin Mayakovsky, administrateur système de Tellerman Securities. Je travaille à côté, dans la tour nord, nous sommes à la recherche d'une solution intégrée pour nos services internet à destination de nos clients. Je fais les appels d'offre, je peux prendre vos coordonnées si la partie communication de ma société vous intéresse.

— Avec joie, je vais vous laisser ma carte, n'hésitez pas à m'appeler, répondit Kayleigh, ravie. Nous avons des solutions intégrées pour la communication commerciale, je pourrais vous voir pour un devis. Si madame est intéressée, je peux aussi vous laisser mes coordonnées.

— Hem, moi, je ne fais que la partie gestion de serveur intranet. Liandra O'Bannon, de Tennyson Securities plc, division USA, nos bureaux sont dans la tour sud du World Trade Center. J'étais passée avec mon collègue pour voir les nouveautés du salon en matière de communication réseau, mon nouveau patron m'a demandé un rapport libre sur ce que je trouvais d'intéressant, et le docteur Peyreblanque nous a passionné avec son bloc opératoire télécommandé.

— Attendez donc... Tennyson Securities, ça me dit quelque chose... Entreprise irlandaise spécialisée dans les placements internationaux, une campagne dans la presse en 2007, c'était pas vous par hasard ?

— Miss Sanderman, s'il y a eu une publication dans *Times Magazine*, c'était nous. Vous êtes la directrice de Continental Communications si je ne m'abuse.

— Continental Communications... reprit la seconde jeune femme. Si vous êtes le PDG de l'entreprise de Washington DC, vous devez aussi nous connaître : Allenby Services de Montréal, hébergements et solution Internet. Je suis Mia Zhen, l'attachée commerciale d'Allenby USA. Ma collègue de Montréal, Mariette Levernier, connaît très bien quelqu'un de chez vous, une lesbienne nymphomane qui n'arrêtait pas de détailler son décolleté et qui a tenté de la draguer à coup de sous-entendus plus ou moins pornographiques, vous devez connaître cette personne.

— Moui, je vois qui c'est... pointa ironiquement Maria avec un discret regard en biais à destination de Kayleigh. C'est malheureusement une constante chez ce cadre-là...

— Mmmfff... reprit Kayleigh après avoir discrètement gratifié Maria d'un regard dur. Miss Zhen, vous qui faites dans les solutions d'hébergement internet, vous m'intéressez... Mon entreprise va avoir des besoins en matière de serveurs, je pense que vous avez ça à me proposer... »

Pendant de sa patronne, tout autant intéressée par les contrats potentiels que par le physique de ses deux nouvelles interlocutrices, entamait une négociation commerciale très professionnelle, Maria a profité de la situation pour prendre à part sa vieille connaissance, le docteur Peyreblanque :

« Je suis bien contente de voir que tu as réussi dans la vie. Au fait, mon nom d'épouse est désormais Mac Keenan. C'est un peu plus discret aux USA.

— Dommage, j'aimais bien ton nom de jeune fille avec son côté vieille noblesse prussienne... Nous parlons de toi de temps à autre, Milena et moi.

— Tu t'es réconcilié avec elle ?

— D'une certaine façon, oui, elle a épousé mon cousin Roger Llanfylin. Tu travailles dans la pub maintenant, ça te va bien. Après avoir vendu la pseudo-révolution roumaine pour le compte de Moscou aux médias occidentaux qui n'y ont vu que du feu, cela aurait été dommage qu'un tel savoir-faire soit perdu.

— Faire croire que le peuple de Roumanie se révolte, et non que l'appareil d'État fasse un putsch contre Ceausescu, c'est très formateur. Timisoara, la viande froide en tas, ce n'est pas une de mes idées si tu veux savoir.

— L'exemple même de la manipulation ce faux charnier. Et dire qu'un an après, c'était au tour de l'équipe Bush senior de nous faire la même chose avec la guerre du golfe, les bébés tués dans leurs couveuses à Koweit City et le faux canon stratégique dans le désert. Prendre en masse les gens pour des imbéciles est un métier qui a de nombreux débouchés.

— Tu as ton président de la République, en France, qui a été élu avec ce genre de méthodes. Eh oui, tout est possible.

— Question bête : le Contrail Movement, c'est une idée de Bush junior ?

— De son équipe, oui. Les pitres qui le composent sont réactivés par les médias aux ordres avant chaque élection critique. Comme ça n'a pas servi à grand-chose, ils ont été oubliés après les midterms de 2006. Il nous manquait un événement majeur, comme un nouveau Pearl Harbor, pour que leur utilisation soit utile... Si le groupe Atta avait réussi à transformer ces tours en tas de gravats, ça nous aurait facilité la tâche. »

Maria désigna par la fenêtre de la salle des séminaires de l'hôtel Marriott les Twin Towers, qui scintillaient sous le soleil à une centaine de mètres de l'hôtel, qu'elles dominent de leur masse. Toujours professionnelle, elle poursuivit :

« Cela aurait facilité le travail mais ce n'était utile. Le système de propagande médiatique est tellement bien au point que même s'il ne se passe rien qui va dans le sens des dirigeants de ce pays, il est toujours possible de vendre les foutaises que l'on veut à un public qui ne demande qu'à les gober. C'est mon métier.

— Le vrai un moment du faux, classique... Tu as eu une part du gâteau pour le contrat portant sur la désinformation autour de l'invasion de l'Irak ?

— Oui, comme toutes les agences faisant de la communication politique... »

Kayleigh Sanderman avait fini son opération mi-commerciale mi-érotique, fructueuse pour la première partie mais vaine pour la seconde. Après une journée de prospection intensive, Kayleigh et Maria se sont offert un repas à Windows on the World, le restaurant situé en haut de la tour nord du World Trade Center. Avec une vue sur New York City, nappée de la lumière orangée de ce début de soirée d'été, l'ambiance était à la détente. Kayleigh avait repéré une serveuse à son goût tandis que Maria avait trouvé son bonheur sur la carte :

« Lasagnes au saumon avec légumes de saison, je prends... C'est quand même bien la vue que l'on d'ici Kay... Je parle de celle par la fenêtre !

— Par la fen... Ah, oui, je ne suis pas très paysages... Mais c'est vrai que c'est agréable.

— Magnifique. Nous sommes en train de dîner au 107e étage d'un des plus hauts gratte-ciel du pays, et tu reluques les fesses d'une serveuse. Tu m'étonneras toujours !

— Je n'y peut rien, Jenna me manque, elle ne rentre de Londres que dans trois jours...

— Fais-toi une bonne branlette devant un film porno, ça te calmera... Tu as choisi pour le dîner ? Toi qui aimes bien la viande, ils ont des T-bones bio, sans hormones.

— Je prends ça, avec des tomates au four... Tu prends un vin pour aller avec ?

— J'ai un Bordeaux 2002 à \$75 la bouteille, ça te va ?

— Je te fais confiance, j'apprends les bons vins avec toi. C'est ton copain le médecin français qui t'as éduquée en la matière.

— Martin ? Oui, il avait toujours une bonne bouteille sous le coude... Il est resté idéaliste malgré sa position : chirurgien dans l'un des hôpitaux les plus côtés du pays, à \$120 000 par an... enfin, à 120 000 € par an, il a truandé sur la devise au moment de renégocier son contrat...

— Et toi, tu es restée cynique...

— Je n'ai pas de considérations morales vis à vis de mon boulot... Je n'envoie pas des gens dans des chambres à gaz, comme un de mes grands-oncles.

— La mienne, tu la connais : prendre l'oseille et se tirer... Quand j'en aurais marre du système, je vendrais mes parts das Continental Communications et je changerai de boulot. La banque de Jenna bat de l'aile et elle est en train de chercher une place ailleurs.

— Elle travaille pour qui déjà ?

— Lehman Brothers. Elle est certaine que la banque ne finira pas l'année à cause de la crise des subprimes. Trop de créances pourries...

— Ça va faire mal quand ils vont se casser la figure.

— M'en fout, ils ne sont pas clients chez nous, et mon compte est ailleurs. Comme celui de la société... Dire que les boîtes de prêt immobilier étaient de bons clients quand nous avons mis sur pied Continental Communications. Maintenant, c'est l'Armée du Salut qui va signer avec nous pour sa prochaine campagne. Après avoir touché de l'argent des causes, nous allons en gagner avec ceux qui tentent de limiter les conséquences. C'est beau le capitalisme... »

La serveuse au physique avantageux que Kayleigh Sanderman reluquait discrètement est venue prendre la commande et les deux femmes n'ont plus parlé de travail par la suite. Malgré la crise, il y en a toujours qui restent à flots quels que soient la gravité de la situation...

**Chez Linda Patterson et Martin-Georges Peyreblanque,  
Manhattan, New York City,  
11 septembre 2010, 18 h 05**

Avocate de profession, Linda Patterson avait prévu un samedi soir au restaurant avec ses associées et amies Sarah Jane Berringsford et Ayleen Messerschmidt. Et pas n'importe lequel : Windows on the World, le fameux restaurant de luxe situé aux 106e et 107e étages de la tour nord du World Trade Center. Son travail d'avocate avait été rendu particulièrement tendu par la crise immobilière qui faisait rage : faillites, liquidations et administrations judiciaires étaient le principal travail fourni par les entreprises. Les saisies représentaient le plus gros du travail fourni par les particuliers, avec les incendies volontaires, certaines familles surendettées préférant mettre le feu à leur maison pour toucher l'assurance et repartir à zéro point de vue financier plutôt que d'être mises à la rue.

En contentieux civil, les cas d'abus de procédures de saisie mobilières et immobilières pluaient, le cabinet Berringsford, Messerschmidt and Patterson ayant même pu ouvrir deux class action contre des prêteurs abusant du traitement par lot des dossiers, vu le nombre important de saisies abusives qu'ils avaient ordonné. Tout cela, plus les dossiers habituels civils et pénaux, avec les commissions d'office et leurs plaignants ou défenseurs souvent auteurs de situations tordues. Comme ce nonagénaire qui était rentré, au volant de sa voiture, dans l'entrée de la station de métro de Chambers Street : sous tutelle, il n'était pas civilement responsable et la Metropolitan Transport Authority avait fort à faire entre sa famille, la maison de retraite qui l'hébergeait et les gestionnaires de tutelles pour trouver qui mettre en cause. D'autant plus que le personnel de la maison de retraite se renvoyait la balle, du directeur aux auxiliaires de vie en passant par le chef du service, chacun accusant l'autre d'incompétence...

Ce samedi soir, la plus jeune des filles du couple Patterson-Peyreblanque, Louise-Michelle, sept ans et demie, avait monté une soirée de jeux avec ses camarades de classe, et son père aux fourneaux. Les deux aînées, Nelly Patterson et Galina Peyreblanque, douze ans toutes les deux, avaient obtenu de passer la soirée chez une de leurs amies à Brooklyn, sous la surveillance de la mère et de la belle-mère de l'intéressée. Profitant de la fin de l'été et du goût prononcé de sa fille pour les plats végétariens, Martin-Georges Peyreblanque avait préparé, entre autres gâteries, sa moussaka végétarienne et ses lasagnes végétariennes maison. Les deux plats étaient en attente de cuisson dans la cuisine, un gâteau de carottes prenant à l'instant dans le four la place d'un New-York Cheesecake quand Linda est venue retrouver son compagnon :

« Tu t'en sors avec le dîner des petites ?

— Pas de problème, tout va bien. Le saladier de madeleines, le flan aux pommes et les muffins aux canneberges sont prêts. J'attends le dernier moment pour trancher les tomates pour la salade du Tessin. Tu crois que je peux mettre de l'ail avec ?

— Fais-en un saladier sans ail à part, ce n'est pas un condiment appréciés de tous aux USA. Il n'y a que ma mère et moi qui l'aimons dans ma famille, par exemple. J'en mettais dans mes plats à la cantine pour emmerder les pique-assiette. J'ai tranché le gruyère, il est prêt pour la salade du Tessin. Et j'ai trouvé du persil frais pour aller avec.

— Formidable chérie, avec la moutarde douce du Manitoba, ça fera une excellente sauce. Il reste de l'huile de noix ?

— La bouteille n'est pas vidée, mais prends plutôt l'huile d'olive, je la garde pour faire un cake la semaine prochaine. Au fait, tu as prévu des pommes pour Shalimar ?

— Je lui en ai gardé quelques-unes de la préparation du flan. Il reste du thé dans le samovar, si tu en veux une tasse... Je vais ouvrir... »

Quelqu'un venait de sonner à l'interphone de l'appartement. C'était Ayleen Messerschmidt qui, quelques instants plus tard, faisait son entrée avec sa moufette domestique, Shalimar :

« Bonsoir Martin... Mmmm ! A l'odeur, tu as bossé dur cette après-midi, nous aurions dû rester ici pour le dîner... »

— Un de ces soirs, Linda et moi, nous vous ferons un petit quelque chose... Linda est partante pour un colcannon, si ça te dit... »

— Pourquoi pas. J'ai fait sa recette des pulpety avec kasza de sarrasin<sup>8</sup> le week-end dernier, j'avais besoin de me faire une barquette-repas pour ma patrouille d'alerte à Strawberry field... Bonsoir Linda, même le week-end, ça bosse dur chez toi.

— Pas tant que ça, Martin a tout fait, ou presque. Je me suis contentée de préparer la salade piémontaise pour les petites, et des obwarzanki avec les blancs d'œufs. »

Jusqu'alors indifférente, Shalimar, confortablement installée dans son sac à dos favori, porté par Ayleen, a réagi en sortant sa tête, le nez au vent, afin de détecter l'endroit où les biscuits polonais en forme d'anneaux, préparés avec des blancs d'œufs généralement récupérés d'une recette dans laquelle seuls les jaunes sont utilisés, étaient camouflés.

« On t'en a gardé ma grande, dit Martin-Georges à l'animal gourmand. Il y a aussi des pommes, et ta grande copine Psychose est dans la chambre si tu veux la rejoindre... »

— Ne lui donnez pas à manger tout de suite, elle a fini un reste de sukiyaki ce midi, avertit Ayleen. Elle saute sur tout ce qui est comestible en ce moment, avec l'approche de l'hiver, je la limite un peu pour pas qu'elle ne finisse pas obèse.

— Papa, elle est là Ayleen avec Shalimar ?

— Elle vient d'arriver ma chérie. »

Louise-Michelle, qui adore les animaux, ne manque pas de venir câliner la moufette, qu'elle appelle improprement un *chat polonais*<sup>9</sup>. Portant dans ses bras Psychose, énorme chatte au caractère peu amène et au comportement aléatoire, elle est venue retrouver ses parents :

« J'ai rangé ma chambre maman, tout est prêt pour la soirée. Je peux aider ?

— Pas tout de suite ma chérie, répondit Linda. Ton père te demandera un coup de main pour mettre en place le buffet... Martin, je vais me préparer, le temps d'arriver au World Trade Center à pied, je serais juste à l'heure pour le rendez-vous avec Sarah, Janice et Wendy... »

Depuis leur appartement de Greenwich street, situé dans une tour d'habitation, Linda et Martin sont à moins d'un quart d'heure de marche du World Trade Center. Ayleen habite sur la 59e rue ouest, un peu plus au nord dans Manhattan, et elle prend le métro ou le bus pour se rendre au travail. Sarah Jane est à une distance intermédiaire, depuis son appartement de Greenwich Village. Par contre, leurs deux employées viennent de plus loin. Gwendolene Kearslowe, leur indispensable secrétaire-réceptionniste-standardiste, habite à Brooklyn dans le quartier de Rockaway, tandis que Janice Birchwood, leur administrateur système, qui fait tourner l'informatique du cabinet, réside à Brooklyn avec sa compagne Millicent.

Il était sept heures moins le quart quand les trois associées et les deux employées se sont retrouvées au pied de la tour nord du World Trade Center avant de prendre l'ascenseur pour

8 Boulettes de viande polonaise (pulpety) avec une bouillie épaisse de sarrasin (kasza).

9 Déformation du terme polecat en polish cat (*chat polonais*), polecat étant une désignation populaire des moufettes.

rejoindre Windows on the World. Les tenues chic étant de mise dans ce restaurant très haut de gamme, les cinq femmes s'étaient habillées en conséquence : tailleur bleu marine et chemisier blanc assorti pour Ayleen, omniprésente robe noire stricte, mais discrètement réhaussée de dentelles cette fois-ci pour Sarah Jane, robe grise élégante pour Wendy, ensemble jupe longue et veston noir classique pour Janice, et ensemble pantalon noir, chemisier blanc et veston noir assorti pour Linda :

« Comme je n'ai rien d'autre que mon uniforme pour les soirées habillées, Martin m'a entièrement cousu cet ensemble sur mesure. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais j'adore ! Je vais lui demander de m'en faire deux ou trois de plus pour le travail, j'y suis très bien dedans.

—Trop fort ! commenta Janice, admirative. Les gens qui savent encore coudre de nos jours, ça ne court pas les rues, surtout les hommes ! Je sais à peine recoudre un bouton, j'admire !

—En tout cas, la coupe est très soignée, les coutures sont très bien faites et elles ont l'ai robustes ! admira Wendy. J'ai une grand-tante à Beloit qui était couturière, elle me faisait mes robes quand j'étais petite. C'est ma tante Harriett, celle qui a perdu son mari pendant la guerre de Corée. J'y pense parce qu'il était dans l'US Army, il a fait le débarquement d'Inchon et...

—Hem, Wendy... coupa Sarah. J'ai réservé pour sept heures, le temps que l'on monte, il sera l'heure, ne tardons pas... »

Dans le hall d'entrée de la Tour, les clients du restaurant et le personnel de sécurité de la tour se croisaient, entre le passage des équipes d'entretien du bâtiment et les femmes de ménage venues nettoyer les bureaux pendant leur fermeture du week-end. Deux des employés qui assuraient la sécurité étaient accompagnés par un chien invraisemblable, animal aussi affectueux que hirsute, qui était visiblement dressé pour détecter les explosifs. En voyant Linda Patterson, pris d'affection intempestive pour elle, il a tenté de se jeter dans ses bras, malgré la laisse:

« Wouf !

— Hé ! Doucement mon gros ! Pas la lélèche s'il te plaît, je suis attendue dans un endroit chic... Mais oui, tu es un gros toutou sympa...

— No Soap, laisse la dame tranquille ! No Soap, au pied !... Bonsoir Linda, excuse-moi pour le chien, c'est sa première journée de service. Tu vas au restaurant ?

— Oui, nous nous offrons un petit extra entre collègues. Tu connais Ayleen et Sarah, je te présente Wendy, notre secrétaire polyvalente, et bien évidemment Janice, notre experte en informatique. Legalnews.com, c'est elle pour la partie technique. Brianna Kincaid, services techniques de maintenance de la Port Authority, je la connais par Millie. C'est nouveau tes patrouilles avec un chien.

— No Soap nous a été confié pour une expérimentation sur le terrain : il est entraîné pour détecter les appareillages électriques en surchauffe, les odeurs de brûlé dues aux incendies ou les dégagements anormaux d'ozone produits par des appareils électriques défectueux. C'est ma collègue, l'agent Cassidy Mac Avery, de la police de la Port Authority, qui s'occupe de No Soap.

— Le nom n'est pas de moi... précisa l'intéressée. Quand à No Soap, ne cherchez pas de quelle race il est, c'est un croisement d'on ne sait pas trop quoi, mais de grande taille et avec beaucoup de poils. Il est très affectueux, les enfants l'adorent.

— Wouf !

— Oui No Soap, on parle de toi... reprit Brianna. Vous pouvez prendre l'ascenseur en toute confiance, il n'a rien trouvé. La semaine dernière, il a détecté un boîtier de commande défectueux dans un ascenseur. Sans lui, on aurait eu des visiteurs coincées entre deux étages... Je vous laisse, on va faire une ronde dans la galerie marchande. Bon dîner à vous ! »

Les deux femmes employées de la Port Authority, accompagnées de leur énorme chien hirsute, ont continué leur ronde. Au restaurant, la table était dressée, et les cinq collègues et amies n'ont eu qu'à prendre place et à passer les commandes :

« Je vous propose de prendre un petit apéritif... dit Sarah Jane, un œil gourmand sur la carte. Ils ont des jus de fruits frais excellents pour celles qui ne veulent pas d'alcool.

— Amaretto pour moi... Ayleen ?

— Pareil Janice, Amaretto. Linda ?

— Cocktail de fruits exotiques, je fais partie des sans-alcool.

— Eh bien, on sera deux ! commenta Wendy. Est-ce que ça ne fait pas trop malpoli de prendre une boisson chaude en apéritif ? Je fais ça chez moi avec une infusion, et je goûterais bien à leur infusion forestière...

— C'est tout à fait possible Wendy, ma mère prend systématiquement du thé à la place de l'apéritif quand elle est au restaurant. Elle n'aime pas les alcools forts et elle est anglaise, ça passe sans le moindre problème... »

Le serveur a pris la commande et, quelques instants plus tard, les boissons, préparées sur commande, ont toutes été servies. La table des joyeuses convives était située au 107e étage, et donnait droit sur le nord de l'île de Manhattan. Dehors, la lumière vive de cette journée de fin d'été a laissé la place au ciel noir mat de la nuit, illuminé par les lumières de la ville. Au loin, les grands immeubles de New York City étaient visibles : le Chrysler Building et l'Empire State Building, avec leurs formes aisément reconnaissables, marquaient la nuit new-yorkaise de leur présence, balises massives et silencieuses, rassurantes par leur tranquillité crépusculaire, décorant la verticalité architecturale de la ville avec leurs lumières vivantes.

Familières aux new-yorkais depuis la fin des années 1960, les Twins Towers contrastent de par leur aspect, gigantesques et nervurés barreaux de métal luisant des feux du soleil le jour, scintillant de mille feux électriques la nuit. Une épure architecturale toute en verticalité dépouillée, d'une beauté éclatante dans sa sobriété, sublimant sa fonction par l'évidence esthétique de son minimalisme. Deux colonnes vers l'infini avec des bureaux à l'intérieur, comme l'avait dit un jour Martin-Georges Peyreblanque à sa compagne Linda Patterson, qui avait trouvé l'allusion à l'œuvre de Brancusi tout à fait appropriée.

Tranquillement attablées à 1 400 pieds d'altitude par rapport à la rue, les cinq convives ne perdaient ni la vue, ni la cuisine soignée du restaurant. Toujours inconditionnelle de bonne viande, Linda avait préempté un T-bone bio avec sa poêlée de légumes verts de saison. Plus classique, Janice avait pris un Twin Towers chili. Wendy avait osé l'authentique homard du Cap Cod, servi avec une généreuse assiette de fenouil sauté. Sarah Jane avait entendu parler du filet de canard aux canneberges avec sauce au poivre vert, spécialité du chef, et elle a été ravie de voir que le plat qu'elle convoitait était toujours à la carte six mois après qu'une critique très positive de ce délice ait été publiée dans le *New York Times*. Quand à Ayleen, forte de sa connaissance de la cuisine japonaise, elle a tenté le sauté de légumes Kyoto, mélange de riz avec divers légumes exotiques ou pas, le tout servi avec une sauce soja douce.

Devant ces mets succulents, cuisinés avec soin, la conversation des professionnelles du droit a porté essentiellement sur la situation professionnelle du cabinet BMP Attorneys in Law Associates LLC. Dans un monde où la crise financière fait de nombreuses victimes, le marché du contentieux légal et du droit appliqué était loin d'être en récession. La question principale qui était posée concernait l'embauche d'un avocat salarié supplémentaire ou pas :

« C'est bien la première fois, cette année, que nous avons été obligées de refuser des dossiers faute de capacité en personnel pour les traiter, introduisit Sarah Jane. Je pense que nous avons

largement la capacité, tant financière que commerciale, de prendre un débutant à \$40 000/an pour nous décharger des dossiers les plus ordinaires, voire deux. Les dossiers à forte plus-value, typiquement les opérations légales concernant les grandes entreprises, sont des dossiers à ne pas perdre et, actuellement, nous ne pouvons pas en prendre plus si nous continuons à avoir autant de dossiers de particuliers en contentieux civils ou actes légaux. Même si l'augmentation de nos tarifs sur ces prestations de 25 % en deux ans nous a permis de limiter l'accroissement des demandes.

— Je suis bien d'accord pour dire que nous sommes saturées, mais nous n'avons pas encore franchi le cap de l'apogée de la crise économique, intervint Ayleen. Quand ce sera le cas, nous aurons une baisse du nombre de dossiers d'entreprise, et probablement aussi une baisse encore plus rapide du nombre de dossiers de particuliers. Avec un emploi de trop, nous devrons licencier.

— Oui, mais le problème, c'est quand est-ce que nous atteindrons l'apogée de la crise ?... souligna Linda. Quand elle a commencé courant 2007 avec l'explosion des subprimes, la sortie était prévue pour l'année dernière. Nous sommes trois ans après son début et c'est de pire en pire : l'emploi ne décolle pas, Lehman Brothers a fait faillite et va être suivie par d'autres, les coûts de l'énergie explosent... Thurley and Robinson, qui avaient leurs locaux en pleine nature dans le Connecticut, vous vous souvenez du dossier ?

— La fermeture pour cessation d'activité il y a de cela six mois ? répondit Sarah. Je m'en souviens de ce dossier !

— Ils ont fermé parce que tous leurs employés ont démissionné les uns après les autres faute de pouvoir se payer l'essence pour aller travailler, expliqua Ayleen. L'entreprise s'est retrouvée privée de 80 % de son personnel quand le prix du gallon a doublé ! Ils n'ont pas eu les fonds pour déménager à New York City, ou dans une ville correctement desservie par les transports en commun au bénéfice de leurs employés, et ils n'ont pas eu d'autre solution que de fermer la boutique. Comme ils étaient sur le secteur de l'affacturage, un secteur très concurrentiel où tu ne peux pas te permettre de trop augmenter les salaires et où 80 % des coûts sont les charges de personnel, c'était joué pour eux...

— Ma mère n'a aucun problème de recrutement pour son entreprise d'immobilier professionnel, détailla Sarah Jane. Comme le siège social de son entreprise est situé à côté, pas loin de la station de métro World Trade Center et du hub des trains de banlieue, elle a facilement vingt candidats pour une place, quand elle recrute. Entre le chômage massif dans le secteur de l'immobilier, à cause de la crise du marché, et la crise de l'énergie de 2008, toutes les sociétés qui ont leurs locaux situés dans la nature loin de tout perdent des employés, ou doivent rajouter des bons d'essence à la paye de ceux qui restent. Par contre, si vous voulez des locaux professionnels dans Manhattan, Brooklyn, ou le Queens faut y mettre le prix. Tout ce qui est locaux près d'un moyen de transport en commun s'arrache. Il n'y a plus rien à louer ou à vendre dans un rayon d'un mile autour de Grand Central, par exemple. Et les Twins sont pleines, je le tiens de Silverstein Properties.

— Ça marche toujours ce projet de construire une troisième tour 50 % plus grande que les Twins, sur l'emplacement de l'immeuble du BATF au coin de Vesey et Church Street ? demanda Wendy, intéressée. J'en ai entendu parler il y a de cela quelque temps, ça avait l'air bien avancé comme projet. C'est la Port Authority qui devait financer il me semble.

— C'est tombé à l'eau faute de fonds, expliqua Janice. J'avais eu les infos par Millie, qui suit le secteur vu qu'en cas d'incendie, c'est elle qui ira l'éteindre avec ses pompiers. La Port Authority a vu ses revenus des redevances de leur activité portuaire à New York et dans le New Jersey baisser avec la crise, ils ne peuvent plus faire une avance de fonds de plusieurs milliards de dollars. Silverstein Properties, qui a le contrat de la gestion locative des Twins en délégation de la Port Authority depuis août 2001, n'a pas l'assise financière suffisante pour lancer un appel de fonds toute

seule, et les autres investisseurs sont aux abonnés absents. Résultat : projet annulé. C'est le cas pour de nombreux projets immobiliers dans le pays, le chantier de la Chicago Spire est à l'arrêt depuis 2008 faute de fonds...

— Ils ont visé trop gros au mauvais moment... commenta amèrement Ayleen, native de Chicago. En plus, pour la Chicago Spire, c'est un financier irlandais qui a fait l'avance de fonds. L'Irlande a fait comme l'Espagne et la Grèce point de vue économie : implosion... Le projet ne dépassera malheureusement jamais le stade du gros trou dans le sol. La single Twin +50 % de taille ne se concrétise pas non plus faute de fonds. La ruée des entreprises vers les villes et leurs transports en commun ne durera pas éternellement, un équilibre se mettra en place, entre la saturation des capacités existantes et la baisse de la demande due à la disparitions d'entreprises. Le problème, ça va être les friches tertiaires que l'on va avoir en rase campagne dans la prochaine décennie : accessibles uniquement par la route, loin de tout, et impossible à utiliser de ce fait, avec le prix du carburant qui ne peut désormais plus baisser. Le coût de réhabilitation pour en refaire des espaces agricoles ou forestiers est prohibitif, et personne ne veut de bâtiment désormais inutilisables à cause du problème des transports. Nous aurons des malls vides au milieu de nulle part, condamnés à la ruine lente.

— J'ai bien fait de quitter le Green Party pour le Socialist Workers Party, vous allez finir par être plus écolos qu'eux, pointa Linda, amusée. Après la crise dans le transport aérien, la crise de l'immobilier, la crise de la finance, quel va être le prochain secteur à plonger ?

— L'automobile... répondit fermement Sarah Jane. Northwest a pu se faire racheter par Delta Air Lines, et il y a encore de la marge avec US Airways, American Airlines, et United qui a repris Continental. Ce secteur n'est pas trop à plaindre, malgré ses surcapacités. Par contre, l'automobile... Entre Ford, Chrysler et General Motors, il n'y a plus aucune possibilité de fusion. GM a été rachetée à 61 % par le Département du Trésor pour éviter la faillite, mais les autres ne sont pas plus en forme. Et ce secteur va être celui qui va souffrir le plus dans la prochaine décennie. La voiture à hydrogène n'est pas viable, techniquement et économiquement, les coûts croissants de l'infrastructure routière vont entraîner une recherche générale d'une diminution du recours à l'automobile, et un réseau de trains à grande vitesse sur toute l'étendue du territoire diminuera l'intérêt des voyages interurbains en voiture.

— Je vois ça déjà quand je viens travailler en métro depuis Rockaway, indiqua Wendy. Avant 2008, les trains vers Manhattan n'étaient jamais pleins, s'il y avait 50 à 60 voyageurs par voiture aux heures de pointe, c'était le bout du monde. Maintenant, tu ne peux plus bouger dans la voiture tellement elles sont bondées ! La MTA a même doublé ses dessertes de la ligne A l'année dernière tellement ils avaient de demande. Et les voitures sont toujours pleines à ras bord !

— Tu as pu te payer ta maison à Rockaway ?... demanda Linda.

— Oui, j'ai même fait une excellente affaire : une maison de six pièces plus cuisine et garage, avec un peu de terrain devant, pour \$65 000. C'est une saisie pour défaut de paiement, j'ai négocié le prix à la baisse et j'ai obtenu un rabais de \$10 000 parce que le liquidateur judiciaire de la banque, qui avait accordé le prêt au précédent propriétaire, n'avait pas d'autres clients que moi. Soit il acceptait mon offre, soit la maison lui restait sur les bras. Dire que l'ancien propriétaire l'avait payée \$350 000 en 1998...

— Même s'il te l'avait faite pour \$65, la banque n'aurait rien perdu, avec tous les intérêts qu'ils se sont mis dans la poche depuis 1998, commentai Janice. Ça te laisse combien à payer en prêt immobilier ? Tu avais \$30 000 d'économies, il me semble.

— \$35 000, j'avais placé \$10 000 en put options sur General Motors, et j'ai touché le gros lot quand l'entreprise a été mise en redressement judiciaire sous le Chapitre 11 du code des

banqueroutes. Je le savais qu'à force de vendre des Chevrolets de plus en plus merdiques, ils finiraient par s'en mordre les doigts. \$3 000 de plus-value pour deux ans de patience, c'est bien.

— Et la maison que tu louais, le proprio a dû facilement trouver un locataire, non ? demanda Sarah Jane. Ma mère va lancer de nouveaux projets de logements en location dans les grandes villes, c'est un secteur qui explose en ce moment.

— Le propriétaire a eu quatre demandes, il a signé avec le plus offrant. J'ai quitté ma maison le jour même où le nouveau locataire a emménagé : je l'ai vidée le matin, j'ai croisé le nouveau locataire à midi, et le soir, c'était lui qui m'avait remplacée avec tous ses meubles. Ça n'a pas traîné pour lui !

— Wouf ! »

Tenu en laisse par un agent de la police de la Port Authority, un chien hirsute est venu renifler amicalement Linda Patterson. L'avocate a tout de suite reconnu un animal qu'elle avait croisé en entrant dans la tour :

« Tiens, No Soap, tu as fini ta ronde dans la galerie marchande ?

— Hem, madame, celui-là, c'est Radio, le frère de No Soap. Il fait les rondes pour la sécurité électrique, et si vous avez déjà vu son frère, il a dû reconnaître son odeur...

— C'est fort possible. En tout cas, il est aussi échevelé et sympathique que son frère, Radio. Mais moins envahissant quand même...

— Nous faisons un tour de l'immeuble dans le cadre d'une formation professionnelle sur la sécurité électrique et la prévention des incendies dans les lieux accueillant du public, expliqua l'agent de la Port Authority. Radio fait la tournée avec nous, pour montrer par l'exemple comment marche nos chiens détecteurs de problèmes électriques...

— Excusez-moi, mais je crois que je connais un de vos stagiaires... Randy ! C'est Linda ! »

Un petit groupe de professionnels de la sécurité faisaient la tournée des Twins sous la houlette de John P. O'Neill, le chef de la sécurité du World Trade Center, dans le cadre d'une présentation professionnelle des activités de la Port Authority dans ce domaine. Linda Patterson avait reconnu dans le groupe son ami, et père biologique de sa fille Nelly, Randall Perkins. Agent de l'United States Secret Service, il faisait partie du groupe de visiteurs professionnels :

« Linda, si je m'attendais à te voir ! Je passe à New York City en coup de vent, je suis sur une affaire en liaison avec le FBI, je ne vais pas rester, je repars à Washington demain matin... Je vais noter le téléphone de ce restaurant, si tu y viens manger, c'est que ça doit être un excellent établissement, je le retiens pour mon prochain passage dans la grande pomme !

— Je te confirme qu'il n'y a pas que la vue de bien. S'ils en ont encore et que tu prends du poisson, tu demanderas une bouteille de leur Sylvaner : \$55 l'unité, mais ça les vaut ! Par contre, à quatre, compte minimum \$300 sans la taxe. Tu n'es pas volé, leur T-Bone, c'est de la viande bio nationale, ou de la viande importée depuis la Communauté Européenne<sup>10</sup>. Et les légumes poussent à moins de 100 miles de New York City.

— Mmm, j'en connais qui vont apprécier. C'est pas trop tard pour réserver une table pour quatre à Thanksgiving ?

— Je ne peux pas te garantir car c'est toujours plein ici à cette date. Demandes à la caisse...

— Linda, je peux te présenter quelqu'un ? »

Wendy Kearslowe avait aussi retrouvé une amie dans le groupe de visiteurs, une femme dans la quarantaine fort élégante, et vêtue d'un uniforme d'une compagnie privée de la marine marchande :

<sup>10</sup> Aux USA, la loi autorise l'emploi d'anabolisants dans les élevages bovins, contrairement à la CE. L'absence de tels produits dans la viande est une marque de produit haut de gamme, le plus souvent importé.

« Je te présente Danielle Coxley, nous nous sommes connues du temps où je fumais encore au pied du World Trade Center. Elle travaillait comme moi pour Tellerman Securities.

— Je suis hôtesse à bord des navires de la compagnie Atlantic Seaways, entre Boston, New York et Newport. Nous faisons une ligne de ferrys pour les gens qui ne veulent pas être coincés dans les embouteillages.

— C'est une excellente idée, commenta Linda, très intéressée. Je vais noter l'adresse de la compagnie, la prochaine fois que nous irons dans le sud, nous prendrons le bateau. Martin et moi, nous sommes plus clients d'Amtrak, mais s'il y a une ligne de bateau, autant en profiter.

— Nous avons quatre navires et, à cause de la demande, nous allons doubler la flotte d'ici 2012, commenta Danielle Coxley. Je suis chargée de prendre des notes dans le cadre de cette formation afin d'améliorer nos formations en interne, vu que nous allons devoir recruter et former des équipages pour nos nouveaux ferrys... »

L'intermède a été bref, le groupe de visiteurs étant là dans le cadre de leur travail. Les associées et employées de BMP Associates ont repris leur conversation avec des sujets plus personnels, Linda parlant de ses vacances en famille, Wendy de ses projets de voyage maintenant que sa maison était achetée, Sarah Jane de ses futures vacances de noël dans la famille de sa mère en Grand-Bretagne, Janice de son tour du Texas prévu l'été prochain avec sa compagne, et Ayleen de son projet de vacances en Floride avec sa grande amie ingénieur à la NASA.

Pour le dessert, la salade de pêches à la crème de thé a fait l'unanimité chez les convives. La crème en question n'étant rien d'autre que du thé sans sucre aromatisé à la cannelle et au citron vert, épaissi avec de l'agar-agar. Simple, mais délicieux de légèreté. Il était neuf heures et demie du soir quand les cinq femmes ont quitté la table. Au pied des deux immeubles, encore partiellement illuminés par les équipes de maintenance, de sécurité et de nettoyage qui s'affairaient à l'intérieur afin de préparer les locaux à la reprise du travail le lundi suivant, les cinq femmes se sont séparées, chacune d'entre elles rentrant chez elle à l'issue de cette soirée sympathique :

« Ça valait bien les \$650 de la note, je ne regrette pas d'être venue, commenta Wendy. Dis-moi Linda, Martin, il n'aurait pas une recette de fruits à la crème de thé, comme ce que nous avons eu en dessert ?

— Il est très méfiant en ce qui concerne la cuisine moléculaire, et pour employer un épaississant, il va falloir le convaincre par l'exemple. Ne le lui dites pas, mais j'ai réservé une table pour le déjeuner du 3 octobre. C'est la fête nationale allemande, et Martin fait un repas allemand exprès pour marquer le coup. Leeny, elles t'ont paru bien, les frankfurter ?

— À vue de nez, ils n'ont pas pris un charcutier médiocre, ça me donne envie de les tester. Pour la recette de la choucroute façon Chicago, ils n'ont pas oublié le navet cuit à la vapeur. Une choucroute Chicago sans navet, c'est inconcevable.

— Ils savent soigner les détails, j'ai un peu regretté de ne pas avoir pris du Succotash vapeur, les tomates pelées cuites qui sont servies avec m'ont fait envie...

— Mmmm, ne me parlez pas de tomates ! coupa Sarah Jane. Mandy m'a cassé les pieds avec ses pieds de tomates tout l'été ! Heureusement qu'ils ont pris, mais nous n'avons pas eu de légumes cette année.

— Tu cultives des tomates chez toi ? demanda Ayleen, intéressée. Moi, je connais des expériences d'hydroponiques menées par la NASA qui donnent de beaux résultats.

— S'ils ne font pas pousser d'ail pour aller avec, les missions vers Mars se passeront de mes services, ironisa Linda. Bon, je vais rentrer en métro avec Ayleen, je ne suis pas trop pressée de tomber sur la fin de soirée de ma plus jeune fille, c'est généralement le moment où ses copines et elle sont les plus excitées. À lundi les filles, et bon dimanche ! »

Le petit groupe s'est séparé, content d'avoir passé une soirée agréable entre amies, sans toutefois avoir décidé de l'embauche d'un avocat supplémentaire par le cabinet... Derrières elles, les deux sombres barreaux de métal des tours se détachaient sur le ciel étoilé de cette nuit urbaine de fin d'été, patchées par les lumières des quelques étages encore occupés en ce samedi soir, signant par leur présence élancée le ciel nocturne de New York City, marque indélébile de la grande cité américaine, simple, élégante et gracieuse. C'est aussi ça l'Amérique.



*Par rapport à la réalité des faits, outre l'existence des attentats du 11 septembre 2001, deux éléments ont été modifiés dans cette réalité alternative :*

*L'ouragan Erin est passé au large de la côte est des États-Unis le 11 septembre 2001, en faiblissant ;*

*Le PATRIOT Act a été acté en tant que loi le 26 octobre 2001, et non début 2002 ;*

*La référence aux attentats du 11 septembre 2001 a été supprimée du discours à l'ONU de monsieur Dominique de Villepin ;*

*La banque Lehman Brothers a fait faillite fin 2008, et non au second semestre 2009 ;*

*Le projet d'une troisième tour single Twin + 50 % est une invention de l'auteur.*

*Le reste est sans changements...*

*Le terme "chien hirsute" désigne un type d'histoire (shaggy dog story en anglais), comme celle-là, dont la chute est anti-spectaculaire, car elle est en parfaite logique avec le corps du récit, dans le sens du non-suspense complet ou, comme cette nouvelle, de la non-divergence de la réalité alternative par rapport à notre réalité.*

*Aucun chien hirsute n'a été toiletté pendant la rédaction de cette nouvelle...*

*CC Olivier Gabin, 2010, juillet 2012 – Version 1.0*

*Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :*

**CC – BY – NC – ND**

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre  
sont disponibles à cette adresse :*

*<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>*

*Une journée de septembre – Inter arma enim silent legues – 2010, juillet 2012*